



# Notes du mont Royal

[WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM](http://WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres

74  
LES CLASSIQUES RUSSES

IVAN GONTCHAROV

# OBLOMOFF

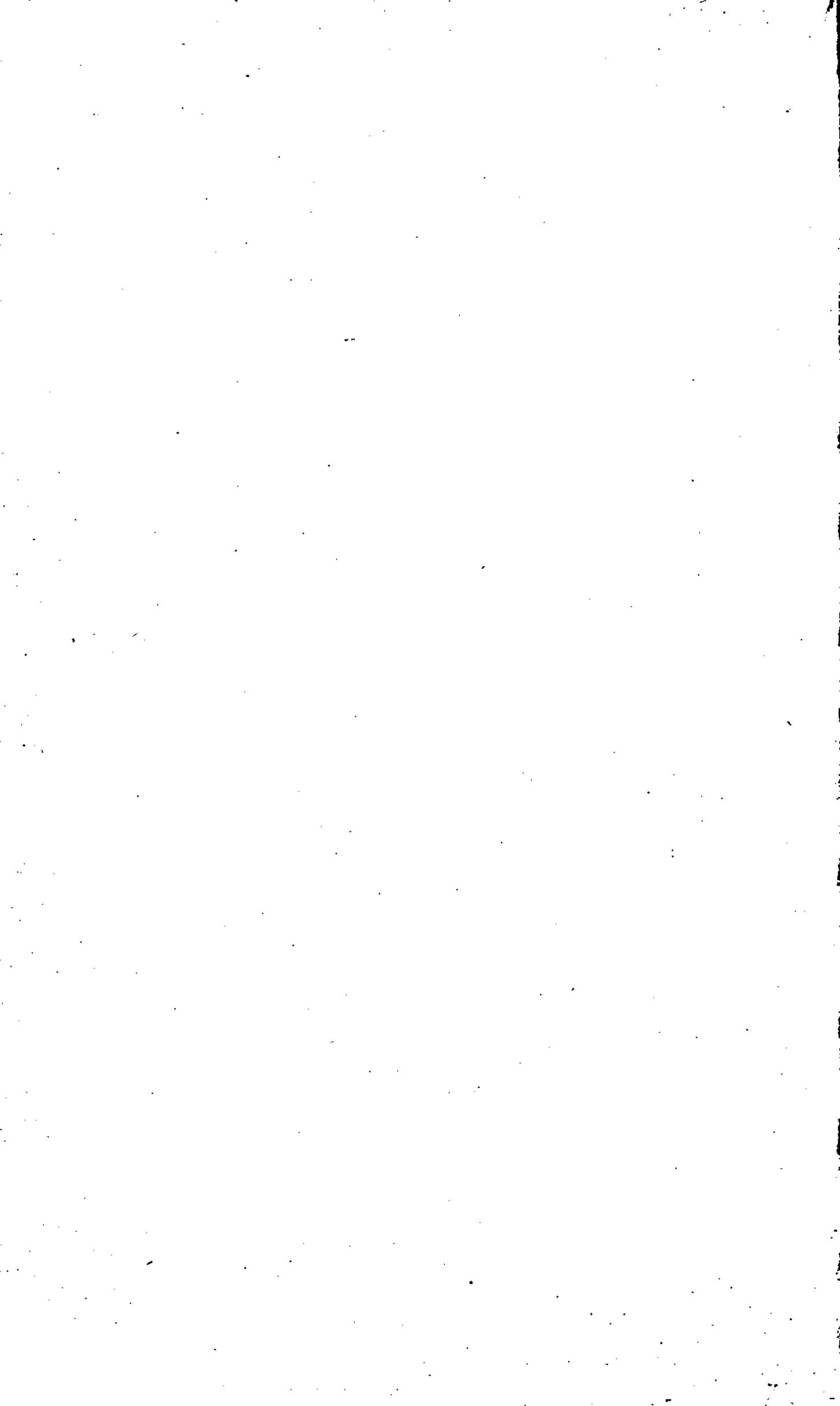
*Traduit du russe par*

HÉLÈNE ISWOLSKY

3<sup>e</sup> édition

*nrf*

GALLIMARD







**OBLOMOFF**



J. GONTCHAROFF

# OBLOMOFE

*Traduit du russe par*  
HÉLÈNE ISWOLSKY

*Cinquième édition*

*nrf*

**PARIS**

**Librairie Gallimard**

**ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE**

**3, rue de Grenelle (VI<sup>m</sup>)**

L'ÉDITION ORIGINALE de cet ouvrage a été tirée à MILLE TROIS exemplaires et comprend : cent neuf exemplaires réimposés dans le format in-quarto tellière, sur papier vergé Lafuma-Navarre au filigrane nrf, dont neuf hors commerce marqués de A à I, et cent destinés aux Bibliophiles de la Nouvelle Revue Française, numérotés de 1 à C, huit cent quatre-vingt-quatorze exemplaires in-octavo couronne sur papier vélin pur fil Lafuma-Navarre dont quatorze hors commerce marqués de a à n, huit cent cinquante destinés aux Amis de l'Édition originale numérotés de 1 à 850, et trente exemplaires d'auteur, hors commerce, numérotés de 851 à 880.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.  
Copyright by librairie Gallimard, 1926.

891.73

G 58

Col Fi

## PRÉFACE DU TRADUCTEUR

*Don. Bib. Russ. 8057, Hans de Cucher = 1906, 16 Juin 671*

Né à Simbirsk, Ivan Gontcharoff débuta en 1847 en publiant un roman intitulé Simple Histoire. L'année suivante, il donna les premiers fragments d'Oblomoff qu'il ne devait achever que dix ans plus tard. Après avoir fait le tour du monde sur un bateau de guerre, il publia ses impressions de voyage sous le titre de Frégate Pallada. Un troisième roman, Obryv (le Précipice), complète le cycle très restreint de ses œuvres.

Oblomoff parut en 1859. C'est l'histoire d'une maladie d'âme que Gontcharoff est le premier à diagnostiquer. Lermontoff a décrit le Sturm und Drang russe dans Le Héros de notre Temps, Pouchkine dans Eugène Onéguine, Tourguénéff dans Roudine. Mais, dépouillant son héros du costume romantique, Gontcharoff découvre le cancer qui dévore l'être et en fait un éternel infirme : paresse, inertie profonde, congénitale, impossibilité de transmuier le rêve en réalité, de s'arracher au plus attrayant mirage. C'est la grande apathie russe, — « l'Oblomovstchina ».

Cette infirmité, nous en retrouvons le germe dans l'enfance d'Oblomoff et dans cette vieille terre d'Oblo-movka, propriété ancestrale, où la nonchalance heureuse, la bonne chère, la paisible ignorance, jointes aux

*superstitions villageoises, ont produit une floraison merveilleuse d'insouciance, d'égoïsme et de bonhomie. Oubliant la plus amère des satires, l'auteur s'attendrit.*

*La traductrice s'est efforcée de donner la version française la plus fidèle de cette œuvre remarquable et de faire connaître au lecteur français le type d'Oblomoff, dont le nom est devenu proverbial en Russie. Cet ouvrage considérable comportant des répétitions nombreuses et souvent fatigantes, il a paru opportun de faire quelques coupures dans le texte russe. Ainsi la minutie caractéristique d'Ilia Ilyitch Oblomoff a été respectée, et le chef-d'œuvre de Gontcharoff rendu accessible au lecteur moderne. Dégagé de quelques épisodes et comparses fastidieux, Ilia Ilyitch apparaît plus vivant, avec sa tendresse timide, ses « larmes invisibles », et cette peur enfantine devant la vie, qui nous le font aimer jusque dans son avilissement.*

H. I.

## PREMIÈRE PARTIE

### I

Dans son appartement de la rue Goročovaya, dans une de ces grandes maisons dont la population pourrait s'étendre à une ville de province tout entière, Ilia Ilyitch Oblomoff était étendu dans son lit.

C'était un homme de trente-deux à trente-trois ans, de taille moyenne, d'aspect agréable, aux yeux gris sombre ; mais les traits de son visage n'exprimaient aucune idée précise, aucune concentration de l'esprit. Tel un oiseau, la pensée errait librement sur le visage, voltigeait dans les yeux, se posait sur les lèvres entr'ouvertes, se cachait dans les plis du front, puis, disparaissait entièrement. Alors, la lumière égale de l'insouciance se répandait sur tout le visage, se communiquait à la position du corps et même aux plis de la robe de chambre.

Parfois une expression de lassitude ou d'ennui assombrissait son regard ; mais ni la lassitude, ni l'ennui ne pouvaient chasser, ne fût-ce que pour un instant, cette douceur qui était le caractère dominant, fondamental de ce visage, comme de l'âme tout entière ; cette âme se révélait, franche et lumineuse, dans les yeux, le sourire et dans chacun de ses gestes. Jetant un coup d'œil sur Oblomoff, un observateur superficiel se serait écrié :

« Brave garçon ! la simplicité même ! » Mais, après avoir examiné ce visage, un homme plus perspicace, plus compréhensif, se serait éloigné plongé dans des réflexions agréables en souriant.

Ilia Ilyitch avait un teint ni trop rose ni trop basané, ni trop pâle, c'était un teint indifférent. Plutôt gros pour son âge son corps, à en juger par la peau mate de son cou, de ses petites mains potelées, de ses épaules molles, paraissait trop efféminé pour celui d'un homme !

Même lorsqu'ils témoignaient d'une certaine inquiétude, ses mouvements étaient comme ralentis, retenus par cette même douceur et par une paresse non dénuée de grâce. Lorsque le nuage d'un souci voilait ce visage, le regard devenait brumeux, le front se plissait, montrant le jeu des doutes, de la mélancolie, de la crainte. Mais cette inquiétude ne se concentrait que rarement dans une expression fixe, encore moins se transformait-elle en intentions précises ; elle se dissolvait, s'envolait dans un soupir, sombrait dans une apathie ou dans une somnolence douce.

Le costume d'intérieur que revêtait Oblomoff était bien en harmonie avec son visage tranquille et son corps efféminé ! Il portait une robe de chambre persane, une vraie robe de chambre orientale sans la moindre concession au goût occidental, sans glands, sans parements de velours, sans taille ; elle était extrêmement spacieuse, de sorte qu'Oblomoff pouvait s'y envelopper deux fois. Selon la coutume immuable de l'Orient, les manches allaient en s'élargissant des doigts aux épaules ! Cette robe de chambre avait perdu sa fraîcheur, et son lustre primitif, naturel, avait été remplacé par un autre lustre, celui des années ; mais elle avait conservé la vivacité de ses couleurs orientales et la solidité de sa texture.

Aux yeux d'Oblomoff, la robe de chambre avait des

mérites innombrables et insoupçonnés : elle était molle, souple, le corps n'en ressentait point le contact, tel un esclave docile, elle était soumise au moindre mouvement de celui qui la portait.

Lorsqu'il était à la maison, Oblomoff ne revêtait jamais ni cravate, ni gilet, car il aimait se sentir à l'aise. Il se chaussait de pantouffles longues, molles et larges. Lorsqu'il se dressait dans son lit, et qu'il laissait glisser une jambe hors des couvertures son pied touchait immédiatement la pantoufle.

Pour Ilia Ilyitch, le fait d'être étendu, n'était ni une nécessité, comme pour un malade ou pour l'homme qui veut dormir, ni un hasard, comme pour celui qui éprouve une lassitude passagère, — ni un plaisir, comme pour un paresseux : C'était pour lui, un état normal. Lorsqu'il était à la maison, (et il s'y trouvait presque toujours) il était constamment étendu et toujours dans cette même pièce où nous venons de le trouver; cette pièce lui servait de chambre à coucher, de salle de réception et de cabinet de travail. Son appartement comprenait encore trois chambres, mais il n'y jetait que de rares coups d'œil, le matin, mais non pas tous les jours, lorsque son domestique balayait son cabinet de travail. Dans ces trois pièces les meubles étaient recouverts de housses, les stores étaient baissés.

La pièce où se trouvait Oblomoff pouvait paraître à première vue merveilleusement rangée et ordonnée. Elle était meublée d'un bureau d'acajou, de deux canapés tendus de soie, d'un joli paravent décoré de fruits et d'oiseaux qui n'existent point dans la nature. On y voyait encore des rideaux de soie, des tapis, plusieurs tableaux, des bronzes, de la porcelaine et quantité de bibelots.

Mais un homme de goût aurait sans doute jugé que cette chambre ne révélait que le désir de conserver le décorum des conventions inévitables, afin de mieux s'en

débarrasser. Certes, un être plus raffiné ne se serait point contenté de ces chaises d'acajou aussi lourdes que disgracieuses, de ces étagères branlantes. Le dossier d'un des canapés était cassé, et le bois s'était décollé par endroits.

Les tableaux, les vases, les bibelots avaient le même caractère d'instabilité.

Quant au maître de céans, il examinait lui-même cette installation d'un œil froid et distrait qui semblait interroger :

— D'où viennent tous ces objets ?

Et en effet, à la suite de l'indifférence d'Oblo-moff, et de son domestique Zakhare, ce cabinet de travail avait un air morne et délaissé. Des toiles d'araignée pleines de poussière enguirlandaient les murs et les tableaux. Au lieu de réfléchir les objets et les personnes, la glace pouvait servir de tablette à inscription. Les tapis étaient tachés. Un essuie-mains avait été oublié sur le canapé et on retrouvait au matin, l'assiette, l'os rongé, la salière, les miettes de pain, reliefs du repas de la veille.

Si ce n'était cette assiette, la pipe appuyée contre le bord du lit, et le maître de la maison lui-même étendu sur ce lit, on aurait pu croire la pièce inhabitée, tellement tout y était recouvert de poussière, privé de toute trace vivante d'une présence humaine. Certes, quelques livres étaient disposés sur l'étagère, un journal était déplié, il y avait sur le bureau un encrier et des plumes ; mais la page à laquelle le livre était ouvert, était jaunie, recouverte d'une couche de poussière : on n'y avait point touché depuis longtemps et si on plongeait la plume dans l'encrier, une mouche s'en envolait bourdonnante et effrayée.

Ce matin-là, à l'encontre de ses habitudes, Ilia Ilyitch s'était réveillé de fort bonne heure, vers huit heures du matin. Il semblait préoccupé. Son visage exprimait tour

à tour la crainte, la tristesse et l'impatience. Un combat intérieur se livrait en lui, auquel le cerveau n'avait pas encore participé.

La veille, Oblomoff avait reçu du *Starosta* (1) de sa propriété une lettre dont la teneur était plutôt désagréable. On sait quels sont les sujets désagréables dont peut vous entretenir le *Starosta* de votre propriété : mauvaise récolte, arrérages, diminution du revenu, etc... L'année dernière, ainsi qu'il y a deux ans, le *Starosta* avait écrit à son maître des lettres exactement semblables à celle-ci, mais cette dernière missive avait eu sur lui l'effet d'une surprise désagréable.

Tout cela n'était guère facile à régler et il fallait songer à prendre des mesures décisives. Rendons justice aux soins apportés par Ilia Ilyitch à ses affaires : dès la première lettre du *Starosta* reçue il y a de cela quelques années, il s'était mis à élaborer un projet comportant toutes sortes de changements et d'améliorations dans la gestion de sa propriété.

Il s'agissait d'introduire diverses réformes d'ordre économique et administratif, mais ce projet n'était pas encore suffisamment mûr, et les lettres annuelles du *Starosta* l'incitaient à l'activité et, par conséquent, troublaient sa quiétude. Avant même d'achever l'élaboration de son projet, Oblomoff ressentait la nécessité d'entreprendre une démarche décisive.

Aussitôt réveillé, il avait eu l'intention de se lever et de se débarbouiller ; tout de suite après le petit déjeuner, il allait réfléchir à fond, méditer, prendre des notes, en un mot, s'occuper sérieusement de ses affaires.

Il demeura étendu pendant une demi-heure, torturé par cette décision prise, mais il se dit en fin de compte qu'il aurait le temps de faire tout cela après le petit déjeuner, qu'il pourrait le prendre dans son lit selon

(1) Ancien du village.

son habitude ; d'autant plus que rien ne l'empêchait de méditer étendu.

C'est ce qu'il fit. Après le thé, il s'était déjà redressé sur sa couche, faillit se lever, en fixant ses pantoufles, il avait même commencé à glisser un de ses pieds hors des couvertures, mais le releva aussitôt. Neuf heures sonnaient.

Ilia Ilyitch s'en inquiéta :

— Voyons, dit-il à haute voix et d'un ton vexé : Il est temps de se mettre à l'ouvrage ! Il suffit de se relâcher un peu, et...

— Zakhare ! appela Oblomoff.

Dans la pièce contiguë qui était séparée de celle d'Ilia Ilyitch par un étroit corridor, on entendit d'abord comme le grognement d'un chien de garde, puis le bruit de deux pieds qui retombaient lourdement sur le plancher. C'était Zakhare qui se laissait choir du haut du poêle sur lequel il avait l'habitude de passer son temps, plongé dans une douce torpeur (1). Un homme âgé entra dans la chambre; il était vêtu d'une redingote grise déchirée sous l'aisselle et laissant voir un lambeau de chemise usée ; il portait un gilet gris orné de boutons de cuivre, son crâne était nu comme un genou, et il avait d'immenses favoris bruns et grisonnants dont chacun aurait pu former au moins trois barbes.

Zakhare n'avait jamais essayé de modifier ni son costume, ni l'aspect que Dieu lui avait donné. Ses vêtements étaient confectionnés selon le modèle qu'il avait apporté du village. Il portait la redingote et le gilet gris parce qu'il affectionnait spécialement ce costume semi-militaire qui invoquait pour lui la livrée dans laquelle il avait accompagné jadis ses maîtres défunts à l'église ou au cours de leurs visites.

(1) Des couches étaient aménagées sur les poêles russes suffisamment spacieuses pour qu'on puisse s'y étendre.

Aucun souvenir ne subsistait de cette vie large et tranquille que ses maîtres avaient menée dans la solitude de la campagne. Ils étaient morts, et les portraits de famille abandonnés en même temps que la maison, pourrissaient sans doute dans quelque grenier. La légende de cette vie ancienne, de cette famille glorieuse était, elle aussi, morte depuis longtemps ; peut-être survivait-elle encore dans la mémoire de quelques vieux villageois. Voici pourquoi la redingote grise était si chère à Zakhare. Il y voyait les derniers vestiges de la grandeur passée ; il la retrouvait, cette grandeur, dans le visage et les manières de son jeune maître, dans ses caprices qui faisaient grogner Zakhare, mais qu'il respectait malgré tout dans le fond de son âme comme le droit et la volonté suprêmes de ses maîtres. Comment aurait-il senti autrement le prestige de son jeune *Barine* ? sans ses caprices, rien n'aurait ressuscité la jeunesse de Zakhare, le village qu'il avait depuis longtemps quitté, la maison seigneuriale dont la chronique était soigneusement transmise de génération en génération par les vieux serviteurs, les nourrices, les bonnes.

Il y eut un temps où la maison des Oblomoff était opulente et célèbre dans tout le district ; mais Dieu sait pourquoi ou comment, elle s'était appauvrie, émietlée, et se perdit enfin devant l'assaut d'une noblesse nouvelle. Seuls, les serviteurs aux cheveux blancs conservaient encore et se transmettaient l'un à l'autre les souvenirs d'un passé lointain dont ils avaient le culte.

Voici pourquoi la redingote grise était si chère à Zakhare. Et peut-être attachait-il tant de prix à ses favoris, parce que dans son enfance, il avait vu nombre de serviteurs porter ce vieil ornement aristocratique.

Plongé dans ses méditations, Ilia Ilyitch ne s'était pas tout de suite aperçu de la présence de Zakhare. Celui-ci toussota impatienté.

— Qu'y a-t-il ? demanda Ilia Ilyitch.

— Mais vous m'avez appelé !

— Je t'ai appelé ? Pourquoi faire ?... Je ne m'en souviens plus ! dit-il en s'étirant : Va, je m'en souviendrai sans doute.

Zakhare s'éloigna. Ilia Ilyitch continua à penser sans modifier sa position, à la maudite lettre.

Un quart d'heure s'écoula ainsi.

« Assez dormir ! se dit-il enfin. Il est temps de se lever. Mais relisons d'abord avec attention la lettre du starosta... Zakhare ! »

Le même bondissement, le même grognement et Zakhare reparut : Oblomoff demeura plongé dans ses réflexions. Debout, devant son maître, Zakhare le regardait d'un regard oblique, sans bienveillance, puis se dirigea vers la porte.

— Où vas-tu ? demanda Oblomoff brusquement.

— Vous ne me dites rien. Pourquoi rester ici ? dit Zakhare de sa voix rauque qui ressemblait à un râle ; il avait perdu sa voix, disait-il, un jour de chasse lorsqu'étant sorti avec le vieux Barine, « un coup de vent s'était engouffré dans sa gorge. »

Zakhare avait fait demi-tour et continuait à examiner Oblomoff de son regard oblique.

— Tes jambes sont-elles desséchées ? tu ne peux pas rester debout ? Tu vois bien que je suis préoccupé, tu pourrais au moins patienter ! Tu n'as pas assez dormi ? Va me chercher la lettre que j'ai reçue hier du *Starosta*. Où est-elle ?

— Quelle lettre ? Je n'ai pas vu de lettre, dit Zakhare.

— C'est à toi que le facteur l'a remise hier, l'enveloppe était fort sale.

— Où l'avez-vous mise ? Comment puis-je le savoir ? disait Zakhare en examinant les papiers et divers objets posés sur la table.

— Tu n'es jamais au courant de rien ! Regarde dans

la corbeille à papiers... elle a peut-être glissé derrière le canapé... Et le dossier qui n'a pas encore été réparé... Qu'est-ce que cela te coûte d'aller chercher le menuisier ? D'ailleurs, c'est toi qui l'as cassé, tu ne penses à rien.

— Ce n'est pas moi, répondit Zakhare, ça s'est cassé tout seul... Que voulez-vous, un meuble, ça n'est pas éternel ! Il faut bien que ça se casse un jour ou l'autre.

Ilia Ilyitch ne trouva rien à répondre.

— Eh bien ! as-tu trouvé ? se contenta-t-il de demander.

— Voici des lettres.

— Ce n'est pas ça.

— Je n'en vois pas d'autres.

— C'est bien, va-t-en, dit Ilia Ilyitch avec impatience. Je vais me lever, je trouverai la lettre moi-même.

Zakhare rentra dans son réduit ; à peine s'était-il appuyé sur le poêle afin de prendre son élan, qu'il entendit de nouveau la voix de son maître qui l'appelait : « Zakhare, Zakhare ! »

— Ah mon Dieu ! gémit Zakhare, mais c'est une vraie torture ! puisse la mort venir plus vite !

— Que voulez-vous de moi ? dit-il sans lâcher le bouton de la porte et regardant Oblomoff d'un regard tellement oblique (signe de malveillance extrême) qu'il ne voyait son maître que du coin de l'œil, et qu'Oblomoff n'apercevait qu'un immense favori.

— Mon mouchoir vite, tu aurais pu y songer toi-même, tu ne vois donc pas... dit sévèrement Ilia Ilyitch.

Zakhare ne manifesta aucun déplaisir, aucun étonnement, trouvant sans doute les ordres et les reproches de son maître parfaitement justifiés.

— Et comment voulez-vous que je sache où est ce mouchoir ? grogna-t-il en faisant le tour de la pièce et en examinant chaque meuble. Il était évident, cependant,

que le mouchoir ne se trouvait sur aucun des sièges.

— Vous égarez tout ce qui vous appartient, dit-il en ouvrant la porte du salon pour voir si le mouchoir ne s'y trouvait pas.

— Mais où vas-tu ? Non, cherche ici. Je n'ai pas été au salon depuis trois jours... Voyons, dépêche-toi, disait Ilia Ilyitch.

— Où est le mouchoir ? il n'y a pas de mouchoir, répétait Zakhare en gesticulant et en regardant de tous côtés : Mais le voilà, siffla-t-il rageusement : Vous êtes couché dessus. Je l'aperçois d'ici et vous me demandez où il est !

Et sans attendre de réponse, Zakhare marcha vers la porte.

Oblomoff se sentit un peu confus, mais il trouva rapidement un autre prétexte de mécontentement.

— Que de saleté, que de poussière. Mon Dieu !... Regarde, regarde bien autour de toi... tu ne fais rien du matin au soir !

— C'est moi qui ne fais rien ? s'écria Zakhare d'un air offensé. Je me donne une peine... Je ne ménage point mes forces... J'enlève la poussière et je balaie tous les jours !

D'un geste il indiqua le milieu du parquet et la table sur laquelle Oblomoff avait l'habitude de dîner.

— Voilà, répétait-il, tout est balayé et rangé comme pour un jour de noce. Que vous faut-il de plus ?

— Et ça, qu'est-ce que c'est ? l'interrompit Ilia Ilyitch en montrant du doigt les murs et le plafond, et ceci, et ça ?

Il indiqua la serviette, l'assiette, le morceau de pain oubliés de la veille.

— Eh bien, oui c'est vrai. Je vais ranger ça, dit Zakhare en prenant l'assiette.

— Comment, rien que ça ? Et la poussière sur les murs, et les toiles d'araignées ? disait Oblomoff.

— Ça, c'est pour la semaine sainte. Alors je nettoie les icones et j'enlève les toiles d'araignées...

— Et les livres, les tableaux ?

— Les tableaux, les livres, c'est pour Noël ; nous rangerons les armoires avec Anissia. Comment voulez-vous que nous mettions de l'ordre à présent. Vous ne sortez jamais !

— Je vais parfois au théâtre, je fais des visites... alors...

— Qu'est-ce qu'un nettoyage, la nuit ?

Oblomoff lui jeta un regard de reproche, hocha la tête, soupira, et Zakhare, qui fixait la fenêtre avec un air indifférent, soupira également. Le maître songeait sans doute : « Tu es encore bien plus un Oblomoff que moi ! » Et Zakhare se disait : « Tu mens ! tu me grondes, mais au fond, tu te moques bien de la poussière et des toiles d'araignée ! »

— Comprendras-tu, enfin, s'écria Iliia Ilyitch, que la poussière fait venir les mites. J'ai aperçu un pou sur le mur !

— Il m'est arrivé de voir des puces, dit Zakhare avec indifférence.

— Et tu trouves cela bien ? mais c'est dégoûtant ! s'écria Oblomoff.

Zakhare sourit et son sourire se répandit sur tout son visage, s'étendit à ses sourcils et à ses favoris qui semblèrent s'élargir indéfiniment. Une tache rouge couvrit son visage et son front.

— Mais ce n'est pas ma faute, s'il y a des poux dans le monde ! dit-il avec un étonnement naïf. Est-ce moi qui les ai inventés par hasard ?

— C'est à cause de la saleté... cria Oblomoff. Ne dis pas de bêtises !

— Ce n'est pas moi non plus qui ai inventé la saleté.

— Il y a des souris dans ta chambre, elles courent toute la nuit. Je les entends...

— Je n'ai pas créé les souris. Toutes ces bêtes-là... les chats, la vermine... ça se trouve partout.

— Pourquoi n'y en a-t-il pas chez les autres ?

Le visage de Zakhare exprima de l'incrédulité.

— Eh bien, chez moi, cela pullule ! dit-il avec obstination ; vous voulez que je surveille toute cette vermine, que j'aie à voir dans les fentes où ça se cache ?

Et il pensait sans doute : « Qu'est-ce que le sommeil, sans vermine ? »

— Balaie, lave, nettoie, disait Oblomoff, comme s'il répétait une leçon, et il n'y aura plus de vermine !

— Et demain cela recommencera.

— Mais non, interrompit Oblomoff : Cela ne doit pas recommencer.

— Cela recommencera, je le sais bien ! répétait le serviteur.

— Eh bien, tu balaieras de nouveau !

— Comment ? balayer tous les jours ! s'écria Zakhare, mais ce n'est pas une vie. Mieux vaut mourir tout de suite !

— Pourquoi les autres savent-ils tenir leur maison en ordre ? demanda Oblomoff. Regarde en face chez l'accordeur. C'est un vrai plaisir pour les yeux... et ils n'ont qu'une bonne !

— Et où voulez-vous que les Allemands prennent de la poussière ? répliqua brusquement Zakhare ? Mais regardez-les bien ! ils rongent le même bout d'os pendant huit jours. La redingote du père passe au fils et du fils au père. La femme et les filles portent des robes courtes, et plient leurs jambes sous leur jupon, comme des oies. Où voulez-vous qu'ils prennent de la poussière ? Ils ne font pas comme vous ! Ils ne conservent pas d'année en année des piles de vieux vêtements dans les armoires, du pain sec ! chez eux, la moindre croûte est utilisée. Ils en font des rôties qu'ils mangent en les arrosant de bière.

Et Zakhare cracha de dégoût à la seule idée d'une si piètre existence.

— Assez ! répliqua Ilia Ilyitch, tu ferais mieux de ranger.

— Même si je voulais mettre de l'ordre ici, répondit Zakhare, vous ne m'en donneriez pas le loisir.

— C'est moi sans doute qui te dérange ?

— Naturellement. C'est vous ! Comment voulez-vous que l'on travaille quand vous êtes là. Allez-vous-en pour toute une journée et je suis tout prêt à faire le ménage.

— Excellente idée vraiment ! Que je m'en aille ! que je sorte ! Va dans ta chambre, plutôt que de dire des bêtises !

— Mais oui. Mais oui ! insistait Zakhare, si par exemple vous pouviez sortir aujourd'hui, nous donnerions un coup de balai, Anissia et moi. Mais je ne pense pas que nous puissions suffire à la besogne ; il faudrait prendre des femmes à la journée, faire un grand lavage...

— En voilà une idée ! des femmes à la journée ?

Il regrettait déjà d'avoir commencé cette conversation avec Zakhare. Il suffisait de faire la moindre allusion à ce sujet délicat, pour voir surgir toutes sortes de complications.

Oblomoff désirait que son appartement fût propre et bien rangé, mais tout cela devait se faire tout seul, imperceptiblement, on ne savait comment. Aussitôt qu'il demandait un nettoyage, Zakhare ne tarissait pas en réclamations. Il exigeait un remue-ménage de toute la maison, sachant parfaitement que rien qu'à cette pensée, son maître serait pris de panique.

Zakhare se retira, et Oblomoff se replongea dans ses pensées. Quelques minutes s'écoulèrent ainsi. La pendule sonna la demie.

— Comment, déjà ? s'écria Oblomoff presque avec

effroi. Il est bientôt onze heures et je ne suis pas encore levé, ni débarbouillé !

— Zakhare, Zakhare !

— Oh mon Dieu, soupira une voix dans l'anti-chambre, suivie du bruit habituel.

— As-tu préparé l'eau pour ma toilette ?

— Tout est prêt depuis longtemps. Pourquoi ne vous levez-vous pas ?

— Tu aurais bien pu me prévenir, je me serais levé depuis longtemps. Va, je te suivrai dans un instant. Je dois travailler... écrire...

Zakhare s'en alla, mais revint aussitôt, muni d'un cahier graisseux, noirci de notes.

— Si vous avez l'intention de travailler, ayez donc l'obligeance de vérifier mes comptes. Nous devons de l'argent...

— Quels comptes ? quel argent ? demanda Ilia Ilyitch d'un ton vexé.

— Le boucher, le fruitier, la blanchisseuse, le boulanger.

— Ils ne pensent qu'à l'argent ! dit Oblomoff plaintif : pourquoi ne m'as-tu pas présenté ces notes une à une, au lieu de les apporter toutes ensemble ?

— Vous me renvoyez chaque fois en disant : demain... demain...

— Et à présent, on ne pourrait pas remettre à demain ?

— Les fournisseurs s'impatientent et ne veulent plus nous faire crédit, et c'est le premier du mois aujourd'hui.

— Ah ! que de préoccupations ! disait Oblomoff. Eh bien ? Pose ton cahier sur la table. Je vais tout de suite me lever, faire ma toilette et vérifier les comptes. Tout est prêt, n'est-ce pas ?

— Mais oui, dit Zakhare.

Tout en toussotant, en soupirant, Oblomoff s'était redressé dans son lit.

— Tiens, fit Zakhare, j'ai oublié de vous dire que tout à l'heure, tandis que vous dormiez, le gérant a fait dire qu'il fallait déménager au plus vite. Il a besoin de l'appartement.

— C'est entendu, nous nous en irons. C'est la troisième fois que tu viens m'ennuyer à ce sujet.

— Je vous assure que c'est moi qu'on persécute. Ils disent que nous promettons de nous en aller depuis un mois et que nous sommes toujours là. Ils veulent se plaindre au commissariat.

— Ils n'ont qu'à se plaindre, dit Oblomoff avec fermeté : nous nous en irons aussitôt qu'il fera plus chaud... d'ici deux ou trois semaines.

— Dans trois semaines ? Le gérant dit que dans quinze jours, les ouvriers seront ici. Ils vont démolir la muraille. Il dit que nous devons partir demain ou après-demain au plus tard.

— Oh ! oh ! ils sont bien pressés. Et pourquoi pas tout de suite ? Quant à moi, je te défends de me parler de ce déménagement. Je te l'ai déjà dit une fois. Fais attention.

— Mais alors que faire ? dit Zakhare.

— Que faire ? tu en as une façon de me traiter ! Tu oses me demander ? Mais est-ce que cela me regarde ? Ne me dérange plus et débrouille-toi comme bon te semble, afin que nous n'ayons pas à déménager ! Tu n'es donc pas capable de te donner un peu de peine pour être agréable à ton maître ?

— Mais Ilia Ilyitch ! que voulez-vous que je fasse ? fit Zakhare avec un ronflement doux. La maison n'est pas à moi. Que puis-je faire si on nous chasse ? Ah ! si la maison était à moi, ce serait avec le plus grand plaisir...

— N'y aurait-il pas moyen de les convaincre ? Nous sommes de vieux locataires, nous payons régulièrement.

— C'est ce que je leur ai dit.

— Alors ?

— Alors... pour toute réponse, ils ne font que répéter : « Déménagez ». Ils veulent joindre les pièces que nous occupons à celles du docteur pour en faire un grand appartement... C'est pour le fils du patron qui va se marier...

— Ah ! mon Dieu, gémit Oblomoff, il y a des gens qui sont assez bêtes pour se marier !

Et il se recoucha sur son dos.

— Vous auriez pu écrire au patron, monsieur ! Peut-être donnera-t-il l'ordre de démolir d'abord l'appartement du docteur ? et Zakhare esquissa un geste vague.

— C'est entendu, aussitôt levé j'écrirai cette lettre. Laisse-moi. Je vais réfléchir à loisir. Tu ne t'occupes jamais de rien, il faut que ce soit toujours moi qui songe à toutes ces vétilles.

Zakhare disparut et Oblomoff se replongea dans sa méditation. Mais il ne savait pas à quoi il fallait d'abord songer : à la lettre du *Starosta* ? à son appartement ? aux notes des fournisseurs ? Il se perdait en mille conjectures et se tournait tantôt sur un côté, tantôt sur un autre en poussant des exclamations inarticulées.

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu !... Je suis persécuté par la vie... je ne suis jamais tranquille.

A cet instant la sonnette retentit dans l'antichambre.

— Voici quelqu'un, dit Oblomoff, en s'enveloppant dans sa robe de chambre. Et moi qui ne suis pas encore levé. Quelle honte ! Qui peut venir de si bonne heure ? et sans changer de position, il lança un regard curieux vers la porte.

Il vit entrer un jeune homme d'une vingtaine d'années dont le visage révélait une santé florissante ; c'était un plaisir que de voir ses joues, ses lèvres et ses yeux rieurs. Il était impeccablement vêtu et coiffé ; la fraîcheur de son visage, de son linge, de ses gants, de son habit, était éblouissante. Il portait une chaîne de montre ornée de nombreuses breloques. Il tira de sa poche un mouchoir de fine batiste, en aspira le parfum, puis le passa négligemment sur son visage, sur son chapeau luisant, sur ses chaussures vernies.

— Ah ! bonjour Volkoff, dit Ilia Ilyitch.

— Bonjour Oblomoff, disait le brillant jeune homme.

— N'approchez pas, n'approchez pas, vous apportez le froid de la rue, s'écria Oblomoff.

— Sybarite ! fit Volkoff tout en cherchant à déposer son chapeau.

Il voulut s'asseoir, écarta les pans de son habit, mais après avoir examiné les fauteuils, demeura debout. Il gourmanda Oblomoff.

— Vous n'êtes pas encore levé ? Qu'est-ce que cette robe de chambre ? elle est tout à fait démodée.

— Ce n'est pas une robe de chambre, c'est une robe orientale, répondit Oblomoff en s'enveloppant dans les larges plis de son vêtement.

— Vous allez bien ? demanda le jeune homme.

— Ah ! ne me parlez pas de ma santé, dit Oblomoff en bâillant : Je suis souffrant. Ces congestions me font beaucoup souffrir. Et comment allez-vous, mon cher ?

— Mais pas mal, je vous remercie ; je suis gai, très gai ! ajouta le jeune homme avec conviction.

— D'où venez-vous, d'aussi bonne heure ?

— Je sors de chez mon tailleur. Comment trouvez-vous mon habit ?

— Admirable ! le goût en est parfait. Mais pourquoi cette échancrure dans le dos ?

— C'est un *reit-frack*, pour l'équitation.

— Ah ! vraiment, vous montez à cheval ?

— Je crois bien ! et j'ai commandé cet habit tout exprès pour aujourd'hui. C'est le premier mai. Je vais avec Goriunoff à Ekatherinenhoff. Ah, vous ne savez pas la grande nouvelle ? Goriunoff vient d'être promu officier. Nous avons l'intention de nous distinguer aujourd'hui, ajouta le jeune homme avec enthousiasme.

— Ah ! vraiment ? fit Oblomoff.

— Son cheval est bai, reprit Volkoff ; comme tous les chevaux de son régiment... Le mien est noir. Comment y allez-vous ? à pied ou en voiture ?

— Mais... pas du tout, répliqua Oblomoff.

— Comment, ne pas aller le premier mai à Ekatherinenhoff ? Mais qu'avez-vous, Ilia Ilyitch ? s'écria Volkoff avec surprise : toute la ville s'y donne rendez-vous.

— Toute la ville ? mais non, mais non, disait Oblomoff d'un ton paresseux.

— Il faut y aller absolument, mon cher ! Sofia Nicolaievna et Lidia seront seules dans la voiture. Il y a un strapontin. Vous pourriez les accompagner.

— Je ne tiendrais pas sur le strapontin, et puis, vraiment, je n'ai rien à y faire.

— Si vous ne voulez pas du strapontin, Goriunoff vous prêtera un cheval.

— Dieu sait ce qu'il va encore inventer ! songea Oblomoff : Les Goriunoff vous intéressent-ils donc tant que ça ?

— Ah ! soupira Volkoff en rougissant. Puis-je parler ?

— Mais certainement.

— Vous ne le direz à personne ? Parole d'honneur ? fit Volkoff en s'installant sur le canapé près d'Oblomoff.

— Mais bien entendu !

— Je suis amoureux de Lidia, murmura le jeune homme.

— Bravo ! et cela depuis longtemps ?... Elle est charmante d'ailleurs !

— Depuis trois semaines environ, dit Volkoff en soupirant profondément. Et Misha est amoureux de Dachenka.

— Qui est Dachenka ?

— Mais d'où sortez-vous, Oblomoff ? Vous n'avez pas entendu parler de Dachenka, cette danseuse dont toute la ville raffolle ? Nous allons au ballet ce soir. Il va lui jeter une gerbe de fleurs sur la scène. Il faut absolument qu'il fasse sa connaissance, il est timide, inexpérimenté... je dois courir chez le fleuriste, acheter des camélias.

— Comment, vous allez encore faire des courses ? Venez dîner chez moi, nous pourrions causer. Il m'arrive précisément deux malheurs...

— Impossible ! je dîne ce soir chez le prince Tioumeneff, tous les Goriunoff y seront et elle... elle... Lidia ! ajouta-t-il plus bas.

Vous négligez beaucoup le prince, reprit-il. Quelle maison charmante ! Quel train ! Et la villa !... noyée dans les fleurs... on vient d'élever une galerie gothique. On dit qu'ils feront danser cet été ; il y aura des tableaux vivants. Vous irez, n'est-ce pas ?

— Je ne le crois pas !

— Et quelles réceptions ! Cet hiver, les mercredis il n'y avait jamais moins de cinquante personnes, parfois cent.

— Ah ! mon Dieu, que cela devait être ennuyeux !

— Ennuyeux ? comment pouvez-vous dire une chose pareille ? mais plus il y a de monde, plus on s'amuse, Lidia y allait souvent, mais je ne me suis point aperçu d'elle jusqu'au jour...

Il fredonna...

C'est en vain que je cherche à oublier  
Et à vaincre l'amour par la raison...

Il se laissa tomber dans un fauteuil, rêvassa, puis se leva brusquement, brossa son habit de la main.

— Quelle poussière chez vous ! dit-il.

— C'est la faute de Zakhare, fit Oblomoff plaintif.

— Je vous quitte, dit Volkoff. Je vais chez la fleuriste. Au revoir !

— Venez prendre le thé après le ballet. Vous me raconterez tout ce qui s'y est passé, insistait Oblomoff.

— Je ne puis. J'ai promis aux Moussinky. Ils reçoivent aujourd'hui. M'accompagnez-vous ? Je vous présenterai.

— Je n'ai rien à faire chez les Moussinky.

— Mais, mon cher, toute la ville y sera. C'est un salon on l'on cause de tout.

— Mais c'est cela précisément qui m'ennuie !

— En ce cas, allez chez les Mesdroff... là-bas on ne parle que d'art : Ecole Vénitienne... Beethoven... Bach... Léonard de Vinci...

— Mais ce n'est pas drôle du tout, dit Oblomoff en bâillant : Ce sont, sans doute, des pédants.

— Vous êtes difficile, mon cher. D'ailleurs vous

n'avez que l'embarras du choix. Tout le monde reçoit à présent ; on dîne les jeudis chez les Savinoff, chez les Maklachine les vendredis, chez les Wiasnikoff les dimanches, chez le prince Tioumeneff les mercredis. J'ai toutes mes soirées prises conclut le jeune homme avec orgueil.

— Et vous avez le courage de courir les salons ?

— Vous plaisantez ! il ne s'agit pas de courage, c'est très amusant, dit Volkoff d'un ton insouciant. Le matin je me consacre à la lecture, il faut être au courant de tout, n'est-ce pas ? Dieu merci, mon service n'est pas astreignant. Je me rends chez le général deux fois par semaine. Je dîne avec lui... puis quelques visites indispensables, une nouvelle actrice du Théâtre russe ou français. Nous aurons bientôt l'Opéra, je suis abonné, et maintenant, me voici amoureux... Misha aura un congé en été. J'irai le voir à la campagne. Ils ont des chasses, des voisins excellents qui organisent des bals champêtres. Nous irons nous promener dans la forêt avec Lidia. Nous cueillerons des fleurs, nous irons canoter... Ah ! et il bondit de joie. Et maintenant, adieu ! je me sauve, dit-il en essayant vainement de se voir dans la glace poussiéreuse.

— Attendez ! s'écria Oblomoff, je voudrais vous parler de mes affaires...

— Pardon, je n'ai plus une minute à perdre. A une autre fois. Venez déguster des huîtres, et nous pourrons causer tranquillement. C'est Misha qui paie.

— Non, non, disait Oblomoff.

— Eh bien, au revoir !

Volkoff marcha vers la porte, puis revint sur ses pas.

— Regardez, dit-il en montrant sa main impeccablement gantée.

— Qu'est-ce ? demanda Oblomoff avec surprise.

— C'est une invention très ingénieuse, des lacets,

cela vient de Paris. Plus de boutons. On tire dessus et ça y est. Voulez-vous que je vous en donne une paire ?

— Volontiers, disait Oblomoff.

— Et regardez ceci, n'est-ce pas que c'est charmant ? disait le jeune homme, en montrant parmi ses breloques une minuscule carte de visite cornée.

— Je ne puis lire l'inscription.

— *Prince, Michel*, il me l'a donnée au lieu d'un œuf de Pâques... Au revoir, j'ai encore dix courses à faire. Dieu ! que je m'amuse !

Et il disparut.

« Dix courses en une journée ! songeait Oblomoff. Le malheureux ! Quelle vie ! Et l'homme ? que devient-il dans tout cela ? Peut-on s'éparpiller ainsi ! Certes il est bon d'aller de temps en temps au spectacle, faire la cour à Lidia... elle est charmante ! Cueillir des fleurs, se promener, fort bien ! mais dix courses par jour ! le malheureux ! » conclut-il en s'étendant de tout son long. Il songeait avec bonheur qu'il n'éprouvait aucun de ces vains désirs, qu'il n'était pas en train de courir les rues, qu'il était là, étendu, immobile, ayant sauvegardé sa dignité humaine et sa tranquillité.

Un coup de sonnette vint interrompre ses réflexions.

Un nouveau visiteur entra. C'était un homme vêtu d'un habit vert foncé orné de boutons aux aigles impériales. Il portait des favoris noirs soigneusement taillés. Le reste de son visage était rasé de près. Ce visage fortement usé, avait à la fois l'expression soucieuse et consciente de l'homme laborieux.

— Bonjour Soudbinsky ! dit Oblomoff gaiement. Tu viens voir un vieux collègue... n'approche pas, n'approche pas... tu apportes le froid de la rue.

— Bonjour Ilia Ilyitch ! Enfin je te retrouve, disait le visiteur. Il y a longtemps que je voulais venir te voir. Mais tu connais le service ! J'ai là toute une valise

pleine de rapports, et si, au ministère, on a besoin de moi, j'ai dit au courrier de service que je suis ici. Je ne puis jamais disposer de mon temps librement.

— Comment ? tu te rends à ton service à cette heure ? Jadis dès dix heures...

— Jadis, jadis, oui. A présent, c'est tout autre chose. Je me rends au ministère à midi, en voiture... il appuya sur ces derniers mots.

— Ah ! je comprends dit Oblomoff. Tu es chef de service. Et de quand date cette nomination ?

— De la semaine sainte, dit-il. Mais quel travail ! tu ne t'imagines pas, de huit heures à midi à la maison. De midi à cinq heures, à la Chancellerie, et je travaille encore le soir. Je ne vois plus mes semblables.

— Hum ! Chef de service vraiment ! dit Oblomoff, mes compliments. Tu es en train de faire carrière ; et dire que nous avons débuté ensemble comme simples fonctionnaires ! Tu seras conseiller d'État l'année prochaine.

— Que dis-tu ? Non, je vais sans doute recevoir la couronne. J'ai été cité, et voici que je suis chargé d'une nouvelle fonction.

— Viens dîner, nous prendrons un verre en l'honneur de ton avancement, dit Oblomoff.

— Non, je dîne ce soir chez mon vice-directeur. Mon rapport doit être prêt pour jeudi. On ne saurait se fier aux renseignements de province ; il faut vérifier toutes les listes soi-même. Foma Fomitch est si méticuleux. Aussitôt après dîner, nous nous mettrons au travail.

— Comment, même après dîner ? demanda Oblomoff incrédule.

— Sans doute ! et je pourrai me considérer heureux si je me libère assez tôt pour aller à Ekatherinenhoff. Précisément, je viens te demander de m'accompagner. Je passerai te prendre.

— Je suis un peu souffrant. Je ne puis, dit Oblo-

moff avec une grimace. D'ailleurs je suis très occupé. Non, je ne puis décidément pas...

— Quel dommage, dit Soudbinsky. Il fait un temps délicieux... Il ne m'arrive pas souvent de pouvoir m'échapper.

— Quelles nouvelles chez vous ? demanda Oblomoff.

— Toutes sortes de changements ! Dans les lettres officielles on n'écrit plus : *Votre humble serviteur*, mais *Recevez l'assurance* ; on ne présente plus en double les états de service. On augmente le personnel, on nous adjoint deux secrétaires. Quant à la commission, elle a été dissoute.

— Et les camarades ?

— Rien de nouveau. Ah ! si : Svinkine a égaré un dossier.

— Qu'en dit le directeur ? demanda Oblomoff en tremblant rien qu'à cette évocation.

— Il a donné l'ordre de suspendre la distribution des récompenses tant que le dossier ne sera pas retrouvé. L'affaire est importante. Il s'agit du contentieux. Le directeur pense, ajouta Soudbinsky plus bas, que le dossier a été égaré exprès.

— Impossible, s'écria Oblomoff.

— Non, non, cela est tout à fait improbable, fit Soudbinsky d'un air pompeux et protecteur. Svinkine est un être léger. Ses bilans sont souvent de la plus haute fantaisie, il est brouillon et j'ai eu beaucoup à souffrir de lui, mais il est incapable d'une indécatesse. Non, non ! le dossier s'est égaré, on le retrouvera !

— Ainsi ! disait Oblomoff, tu travailles du matin au soir ?

— Oui, c'est terrible. Mais avec un homme comme Foma Fomitch, c'est un vrai plaisir que de travailler. Il ne vous laisse jamais sans récompense, même ceux qui ne font rien ne sont pas oubliés. Chacun reçoit un encouragement. Celui qui n'est pas d'âge à recevoir la

tchine, est présenté pour la croix... ou touche des indemnités.

— Combien reçois-tu ?

— Pas grand'chose ; mille deux cents roubles d'appointements fixes, sept cent cinquante roubles pour la nourriture, six cents roubles pour l'appartement, neuf cents roubles d'indemnité, cinq cents roubles pour les déplacements, et un millier de roubles par an en guise de récompense.

— Ah ! diable, s'écria Oblomoff en se redressant ! Aurais-tu par hasard une belle voix ? On dirait un ténor italien !

— Mais ce n'est pas énorme, je t'assure ! Peresvetloff touche des indemnités, et travaille moins que moi ; d'ailleurs il ne comprend rien au service. Bien entendu, il ne jouit pas de ma réputation. On m'apprécie beaucoup, ajouta-t-il avec modestie et en baissant les yeux : Son Excellence a daigné dire que je suis l'ornement des Ministères.

— Bravo ! s'écria Oblomoff, mais travailler de huit heures à midi, de midi à cinq heures ! et encore le soir à la maison ! et il hocha la tête.

— Et que ferais-je, si je ne travaillais pas, s'écria Soudbinshy ?

— Je ne sais pas moi, tu pourrais lire, écrire.

— Mais je ne fais que cela dans mon service.

— Je veux dire que tu devrais publier des livres.

— Tout le monde ne peut pas être écrivain. Toi non plus, tu n'as rien écrit.

— Moi, je suis obligé de m'occuper de ma propriété, dit en soupirant Oblomoff. J'ai élaboré tout un plan, j'envisage de grandes améliorations... Je travaille sans cesse... Mais toi, tu fais le travail des autres.

— Hélas ! je suis payé pour cela. Je me reposerai en été. Foma Fomitch a promis de créer une mission spécialement en mon intention. Je toucherai une alloca-

tion, de quoi payer cinq chevaux de poste, trois roubles par jour, et puis la récompense, naturellement.

— Ah ! la belle existence ! dit Oblomoff avec envie, puis il soupira, devint songeur.

— J'ai besoin d'argent, dit Soudbinsky, je me marie en automne !

— Et peut-on savoir qui est l'heureuse fiancée ? demanda Oblomoff d'un ton amical.

— C'est très sérieux : la Marouchina. Elle habitait la villa voisine de la mienne ; tu es venu goûter un jour, et tu as dû la rencontrer chez moi.

— Je ne m'en souviens pas. Est-elle jolie ?

— Charmante ! Viens dîner un soir avec elle et ses parents.

Oblomoff répondit confus :

— Oui ! mais...

— La semaine prochaine, dit Soudbinsky.

— Oui, oui, la semaine prochaine, répéta Oblomoff avec soulagement, mon tailleur ne m'a pas encore envoyé mon habit. Est-ce un beau parti ?

— Excellent ! Le père est conseiller d'état actuel, il nous donne dix mille roubles. L'appartement est aux frais du gouvernement, meublé, chauffé, éclairé. Ce n'est pas mal.

— Je crois bien, s'écria Oblomoff. Bravo Soudbinsky, ajouta-t-il non sans envie.

— Tu seras mon témoin au mariage, Ilia Ilyitch.

— Certainement, certainement, dit Oblomoff. Et que deviennent Kouznetzoff, Vassilieff et Makhoff ?

— Kouznetzoff est depuis longtemps marié, Makhoff m'a remplacé, Vassilieff est nommé en Pologne. Ivan Petrovitch a reçu la croix de Saint-Vladimir. Oleshkine est Excellence.

— C'est un brave garçon, dit Oblomoff.

— Oui, en effet, il mérite cette récompense.

— Caractère parfait, doux, égal !

— Serviable, ajouta Soudbinsky. Et incapable de songer à son propre avancement. Faire du tort à un camarade ? Mettre les bâtons dans les roues ? Jamais !

— C'est un homme excellent. S'il vous arrive de commettre une erreur, une distraction, se tromper de date ou de règlement dans un rapport, il ne dit rien. Il charge seulement un autre fonctionnaire de refaire le rapport. C'est un homme admirable ! conclut Oblomoff.

— Quant à ce cher Semen Semenovitch, il est incorrigible, reprit Soudbinsky. Il ne songe qu'à jeter de la poudre aux yeux. Connaissez-vous sa dernière histoire ? L'administration gouvernementale a fait construire des niches de chiens pour les édifices relevant de notre institution ; l'architecte, homme sérieux, connaissant son métier, honnête, fit un devis extrêmement raisonnable. Notre ami le trouve exagéré, prend ses informations, découvre une différence de 30 kopecks et rédige aussitôt un rapport.

Un coup de sonnette retentit dans l'antichambre.

— Au revoir, dit le fonctionnaire. J'ai oublié l'heure à force de bavarder, on pourrait avoir besoin de moi au Ministère.

— Voyons, reste encore un peu avec moi, disait Oblomoff : Je voudrais te demander conseil, il m'arrive deux malheurs.

— Non, non, je repasserai très prochainement, répondit Soudbinsky en marchant vers la porte.

— Pauvre ami ! enlisé ! enlisé jusqu'aux oreilles ! songeait Oblomoff, en le suivant du regard : pour tout ce qui ne concerne pas son service, il est aveugle, sourd, muet. Sans doute, ira-t-il loin, il recevra un tchine après l'autre... Chez nous, cela s'appelle faire une carrière ! Quant aux grandes vertus : esprit, volonté, sentiment... que faire de tout cela ! C'est ainsi que s'écoulera sa vie, tout entière, et jamais, jamais, les cordes plus pro-

fondes ne vibreront en lui... Travailler de midi à cinq heures à la Chancellerie, de huit heures à midi chez soi ! Le malheureux !

Et Ilia Ilyitch ressentit une joie paisible à la pensée que lui, Oblomoff pouvait demeurer étendu sur son canapé de neuf heures à trois heures, de huit à dix. Il était fier de ne pas devoir rédiger des rapports, des notes, pouvoir donner libre jeu à son imagination, à sa sensibilité.

Tout en philosophant ainsi, Oblomoff ne s'était pas aperçu de la présence à son chevet d'un petit homme très maigre, très noir, portant favoris, moustaches et impériale. Il était vêtu avec une négligence voulue.

— Bonjour, Ilia Ilyitch !

— Bonjour Penkine ! n'approchez pas, n'approchez pas, vous apportez le froid de la rue, disait Oblomoff.

— Oh ! maniaque ! répondit celui-ci : toujours le même, incorrigible, paresseux, insouciant !

— Insouciant ? Je vais vous montrer deux lettres du *Starosta*... Je suis en train de me creuser la tête, et vous dites que je suis insouciant. D'où venez-vous ?

— De chez mon libraire. Je suis allé voir si les journaux avaient paru. Avez-vous lu mon article ?

— Non !

— Je vous l'enverrai. Lisez-le.

— Quel en est le sujet ? demanda Oblomoff, en bâillant.

— La question économique, l'émancipation des femmes, le beau temps d'avril que le ciel nous envoie, le nouveau liquide qu'on vient d'inventer pour éteindre les incendies. Comment, vous ne lisez pas mes articles ? Mais c'est la vie, toute la vie ! et avant tout, je lutte pour les tendances réalistes du roman !

— Vous avez beaucoup à faire ?

— Oui, pas mal ! deux articles par semaine pour mon

journal, puis la critique des livres... sans compter ma nouvelle.

— Quel en est le sujet ?

— Cela se passe dans une ville de province ; le gendarme s'est rendu coupable de voies de fait sur la personne des commerçants de la ville.

— Ce sont là des tendances bien réalistes en effet ! fit Oblomoff.

— N'est-ce pas ? s'écria l'écrivain enchanté : Je vous expliquerai l'idée maîtresse de cette œuvre. Je sais qu'elle est neuve et hardie : un voyageur, témoin de ces coups et injures, se plaint aux autorités. Un fonctionnaire est chargé de prendre des renseignements sur place, d'ouvrir une enquête sur la personnalité du gendarme. Le fonctionnaire convoque les bourgeois, les interroge. Que font ceux-ci ? Ils rient, plaisantent, vantent les vertus du gendarme... Le fonctionnaire prend ses informations ailleurs ; il apprend que tous ces commerçants sont des fripouilles, qu'ils vendent des marchandises avariées, volent, trichent, trompent les autorités elles-mêmes, et qu'ils avaient bien mérité leur punition.

— De sorte que les coups de poings de votre gendarme apparaissent dans votre roman comme le *fatum* des tragédiens antiques, fit Oblomoff.

— Précisément, vous avez beaucoup de tact, Ilia Ilyitch ! vous devriez écrire. De cette façon j'arrive à démontrer et l'arbitraire du pouvoir, et la perversion des mœurs populaires, et la nécessité des mesures sévères mais justes. N'est-ce pas que c'est là une idée assez neuve ?

— Oui, surtout pour moi, dit Oblomoff. Je lis si peu.

— En effet, je ne vois pas de livres, ici, dit Penkine, mais je vous supplie de lire une œuvre qui va bientôt paraître... C'est un poème admirable, il s'agit de l'amour d'un prévaricateur pour une fille publique. Je ne

puis encore vous révéler le nom de l'auteur. C'est un grand secret.

— Qu'est-ce que c'est que ce livre ?

— Il démontre le mécanisme même du mouvement social contemporain. Les couleurs sont vives, artistiques ! Il touche à tous les ressorts de la Société, étudie tous les degrés de l'échelle sociale. On voit défiler devant ce tribunal le grand seigneur faible et pervers, suivi d'un essaim d'usuriers qui l'exploitent. Toutes les catégories de filles sont énumérées tout à tour, françaises, allemandes, esthoniennes... et cela avec une justesse extraordinaire, poignante. J'ai entendu des fragments de ce poème. L'auteur est un véritable génie. Il évoque tantôt Dante, tantôt Shakespeare !

— Vous allez bien loin, dit Oblomoff en se redressant sur sa couche d'un air surpris.

Penkine se tut, réalisant subitement qu'en effet il était allé bien loin.

— Il faudrait que vous lisiez ce livre. On se rend mieux compte soi-même, dit-il avec moins de fougue.

— Non, Penkine, je ne le lirai pas.

— Mais pourquoi ? C'est une œuvre qui fera fureur, tout le monde en parle déjà.

— Eh bien, tant mieux. Il y a des gens qui n'ont rien d'autre à faire que de parler. C'est même une espèce de vocation !

— Lisez par curiosité !

— Je n'en ai guère envie, disait Oblomoff. Pourquoi ces messieurs écrivent-ils ? pour se distraire sans doute ?

— Comment pouvez-vous dire cela ? Et la ressemblance ! Ces portraits sont vivants, impressionnants ! Qu'il s'agisse d'un fonctionnaire, d'un officier, d'un garde-barrière, c'est la vie même qui parle.

— Oui, cela leur suffit ! Prendre un être humain, en faire une caricature ! et la vie ? que devient-elle dans tout cela ? Et la véritable compréhension, la compas-

sion, ce que vous autres appelez l'humanité ? Dans cette littérature, tout n'est que vanité. On décrit des voleurs, des filles perdues, de même qu'on les arrête dans la rue, qu'on les mène en prison ! Où sont les « larmes invisibles » dans ces récits ? rien que le rire grossier, la méchanceté féroce !

— Vous l'avez dit ! Cette colère bouillonnante, cette persécution ardente du vice, le mépris d'une humanité criminelle, tel est précisément notre but !

— Eh bien, ce n'est pas vrai ! s'écria Oblomoff en s'animant brusquement. Décrivez le voleur, la fille perdue, l'imbécile exploité par des fripouilles, mais ne négligez point l'homme. Que faites-vous de l'humanité ? Lorsque vous écrivez, seul votre cerveau travaille et vous croyez que pour penser il ne faut pas avoir de cœur. Non, c'est le cœur qui féconde l'amour. Tendez votre main à l'homme qui est tombé, pleurez-le amèrement, mais ne vous moquez point de lui. Aimez-le ! Souvenez-vous qu'il est un de vos semblables et traitez-le en conséquence. Alors seulement, je lirai vos livres ! conclut Oblomoff en se recouchant sur son canapé.

— Ils décrivent un voleur, une fille perdue et ils oublient l'homme, répétait-il avec ardeur : Vous parlez d'art, de coloris artistique ! Accablez le vice, dénoncez la boue de l'humanité, mais sans prétention à la poésie, je vous en prie !

— Alors, pour vous être agréable, nous devons chanter la nature, les roses, le rossignol, les charmes d'une matinée d'hiver, tandis qu'autour de nous tout bouillonne, tout se meut, tout évolue. Non ! nous ne cherchons que la physiologie de la Société. Nous n'avons que faire de vos chansons.

— Donnez-moi l'homme et l'homme seulement, répétait Oblomoff. Aimez-le...

— Aimer l'usurier, le dévot, le fonctionnaire stupide

ou concussionnaire ! disait Penkine avec indignation. Non, il faut les châtier, les confondre, les expulser du milieu social.

— Les expulser, s'écria soudain Oblomoff d'un air inspiré et en se dressant devant son interlocuteur. Mais vous oubliez que ce vil argile fut pétri par la main divine, que c'est d'un homme perverti, mais d'un homme tout de même qu'il s'agit, c'est-à-dire de votre frère. L'expulser ? Mais vous ne le chasserez jamais hors de la nature, hors de la miséricorde divine, cria-t-il avec des yeux ardents.

— Vous allez bien loin, fit à son tour Penkine ! Oblomoff comprit que lui aussi était allé trop loin. Il se tut, bâilla, puis se recoucha sur son divan.

Tous deux observèrent un long silence.

— Que lisez-vous en ce moment, demanda Penkine ?

— Mais... surtout des récits de voyages.

Un nouveau silence, puis :

— Vous lirez le poème, n'est-ce pas ? je vous l'apporterai dès qu'il aura paru.

Oblomoff fit un geste négatif.

— Alors je vous enverrai ma nouvelle ?

Oblomoff fit « oui » de la tête.

— Je cours chez mon typographe, dit Penkine, mais j'avais oublié de vous dire pourquoi je suis venu vous voir. C'était pour vous demander de m'accompagner à Ekatherinenhoff. J'ai ma voiture. Je dois consacrer un article à la fête de cet après-midi ; nous prendrons des notes, vous me communiquerez vos impressions. Cela sera bien plus amusant...

— Non, je suis un peu souffrant, dit Oblomoff, en faisant une grimace, et en tirant à lui les couvertures. Je redoute l'humidité, le soleil n'est pas encore suffisamment chaud. Venez plutôt dîner avec moi, nous pourrions causer, il m'arrive deux malheurs...

— Tous les camarades se réunissent chez *Saint*

*Georges*, et nous allons ensuite à Ekatherinenhoff ; je devrai travailler toute la nuit, mon article doit être composé dès l'aube. Au revoir.

— Au revoir, Penkine !

— Travailler la nuit ! songeait Oblomoff, ne jamais pouvoir dormir ? sans doute gagne-t-il au moins cinq mille roubles par an. C'est un gagne-pain ! mais écrire ! dépenser en vain son esprit, son âme, vendre son imagination et son intelligence, vivre à l'encontre de ses goûts, s'agiter, bouillonner, ignorer tout repos, se hâter sans cesse vers quelque but... et écrire, écrire comme une roue qui tourne, comme une machine ! demain après-demain, toujours... Pas de vacances, pas de jours de fête ! le malheureux !

Il jeta un regard sur sa table nette, sur l'encrier vide. Une fois de plus, Oblomoff se félicita d'être couché, plein d'insouciance, comme un enfant nouveau-né. Quel bonheur ! ne point s'éparpiller, ne point trafiquer de ses talents, de ses forces.

— Et la lettre du *Starosta* ? et l'appartement ? s'écriait-il soudain, et il se mit à réfléchir.

Un coup de sonnette interrompit le cours de ses pensées.

— On dirait un jour de réception, se dit Oblomoff, en attendant le nouveau visiteur.

Il aperçut un homme d'un âge indéfini, au visage imprécis. Il n'était ni laid, ni beau, ni grand, ni petit, ni blond, ni brun. La nature ne semblait lui avoir octroyé aucun signe distinctif. Les uns l'appelaient : Ivan Ivanovitch, les autres Ivan Vassilievitch, d'autres encore : Ivan Mickailovitch. Les uns disaient qu'il s'appelait Ivanoff, les autres Vassilieff, ou Andreeff, certains affirmaient qu'il portait le nom d'Alexeieff. Celui qui apprenait son nom, l'oubliait aussitôt, comme il oubliait son visage, ses discours. Sa présence n'ajoutait rien à la Société dans laquelle il se trouvait, son ab-

sence n'étonnait personne. Il ne possédait aucun esprit, aucune originalité. Il aurait pu sans doute distraire ses semblables par quelque récit curieux et amusant, mais il n'en connaissait guère. Né à Petersbourg, il y était demeuré durant toute sa vie et, par conséquent, ne voyait, n'entendait, ne savait ni plus ni moins que les autres.

Ce type d'homme nous est-il sympathique ? Est-il capable d'aimer, de haïr, de souffrir ? Sans doute, puisque tout le monde éprouve ce genre de sentiment. Mais il s'arrange de façon à aimer tout le monde. Il appartient à cette catégorie de personnes auxquelles on cherche en vain à inspirer un esprit d'hostilité ou de vengeance ; on a beau les maltraiter, elles répondent par mille caresses. S'il était possible de mesurer leur amour, on s'apercevrait qu'il n'atteint jamais une température excessive. Elles aiment tout le monde, et nous croyons qu'elles sont bonnes. En vérité, elle n'aiment personne ; elles ne sont bonnes que parce qu'elles ne sont pas méchantes.

Si vous jetez un sou à un pauvre, Alexeïeff en fera autant, si vous raillez un misérable, il vous imitera.

On ne saurait dire de lui qu'il est riche. Il est plutôt gêné, mais il y a des gens bien plus pauvres que lui. Il touche une petite rente annuelle, trois cents roubles. Il remplit une fonction médiocre, reçoit des appointements médiocres, mais ne souffre point de la misère. Il n'emprunte jamais d'argent à personne, et personne ne songerait à lui en donner. Dans le bureau où il travaille, il n'est point chargé d'une occupation constante et fixe ; ni ses camarades, ni ses supérieurs n'ont jamais pu découvrir en lui d'aptitudes spéciales ; on lui confie divers petits travaux dont il s'acquitte d'une façon douteuse.

Son visage n'exprime jamais ni souci, ni rêve, rien qui puisse prouver une vie intérieure, son regard ne

s'attache jamais sur quelque objet extérieur, rien n'éveille sa curiosité.

Si un ami le croisé dans la rue et lui demande où il va : « à mon bureau », répond Alexeieff. — « Eh bien, tu m'accompagneras à la poste et chez mon tailleur, nous irons nous promener. » Aussitôt Alexeieff s'empresse, entre chez le tailleur, à la poste, va se promener dans la direction opposée à celle de son bureau.

Personne sans doute, excepté sa mère, ne s'est aperçu de sa naissance. Très peu de gens s'aperçoivent de son existence ; personne ne s'intéressera à sa mort, ne s'en réjouira, ne le plaindra. Il n'a ni amis, ni ennemis, mais beaucoup de relations. Sans doute, quelque passant saluera respectueusement son cortège funèbre. Un autre s'informerait du nom du défunt et l'oublierait aussitôt.

Cet Alexeieff, Vassilieff, Andrieff n'est qu'une illusion, un échos imprécis, un vague reflet de l'humanité.

Au cours de ses entretiens sur le seuil de la maison ou dans l'épicerie voisine, Zakhare se plaisait à décrire à ses amis et connaissances les visiteurs qui fréquentaient son maître ; mais il trouvait de grandes difficultés à parler d'Alexeieff. C'est en vain qu'il cherchait à découvrir dans ce personnage quelque chose de saillant qui pût le différencier des autres. Il se contentait d'esquisser un geste vague, en disant :

— Celui-là n'a ni peau, ni visage, ni aspect humain !

— Ah ! bonjour Alexeieff, s'écria Oblomoff. D'où venez-vous ? n'approchez pas, n'approchez pas, je ne vous donnerai pas la main, vous apportez le froid de la rue.

— Que dites-vous, le froid de la rue ! Je n'avais pas l'intention de venir vous surprendre, mais j'ai rencontré Ovtchinine, qui m'a amené jusqu'à votre porte. Je viens vous chercher, Ilia Ilyitch.

— Et pourquoi faire ?

— Pour vous emmener chez Ovtchinine. Vous y trouverez Alyanoff, Pchaïlo, Kolymiaguine.

— Pourquoi se sont-ils réunis et que veulent-ils de moi ?

— Ovtchinine vous invite à dîner.

— A dîner, à dîner, répétait Oblomoff d'une voix monotone.

— Et puis nous allons tous à Ekatherinenhoff. Ils m'ont chargé de vous demander de louer une voiture.

— Et qu'allez-vous faire à Ekatherinenhoff ?

— Comment ? mais c'est un jour de fête ! le premier mai. Vous ne le saviez donc pas ?

— Asseyez-vous et réfléchissons, dit Oblomoff.

— Vous devriez vous lever, faire votre toilette.

— Mais patientez donc un peu, nous avons tout le temps.

— On nous attend à midi. Nous dînerons vers deux heures et tout de suite après dîner, nous irons à la campagne. Dépêchons-nous, je vais dire à Zakhare d'apporter votre habit.

— Mais je ne suis pas encore débarbouillé !

— Alors, faites votre toilette.

Alexeïeff se mit à arpenter la pièce, puis s'arrêta devant un tableau dont il connaissait tous les détails, jeta un coup d'œil par la fenêtre, prit un bibelot, l'examina, puis se remit à marcher en sifflotant.

— Eh bien ! dit-il enfin.

— Quoi ?

— Vous êtes encore couché ?

— Vous voulez que je me lève ?

— Nous sommes attendus, vous aviez l'intention de m'accompagner.

— Mais jamais de la vie !

— Vous venez de me dire vous-même que vous alliez dîner chez Ovtchinine et que vous nous accompagneriez à Ekatherinenhoff.

— Moi, sortir par ce temps, par cette humidité ? Mais je connais par cœur votre Ekatherinenhoff ; d'ailleurs, il va pleuvoir, le temps s'est assombri, disait Oblomoff d'une voix paresseuse.

— Il n'y a pas un nuage au ciel, et vous parlez de pluie. S'il fait obscur, c'est parce que vos vitres n'ont pas été lavées depuis des mois. Il fait noir dans cette chambre, et de plus, un de vos stores est à moitié baissé.

— Parlez-en à Zakhare ; il vous répondra qu'il lui faut un régiment de femmes de ménage et que je dois sortir pour toute une journée.

Oblomoff devint songeur et Alexeieff tambourinait sur la table en jetant des regards distraits aux murs et au plafond.

— Eh bien, que décidez-vous, en fin de compte ? Avez-vous l'intention de vous lever, de vous habiller, ou de rester ici ?

— Que voulez-vous dire ?

— Et... Ekatherinenhoff ?

— Mais, qu'avez-vous tous à parler de Ekatherinenhoff ! s'écria Oblomoff d'un ton vexé. Vous ne pouvez donc pas rester en place ? Est-ce qu'il fait froid ? l'air est-il mauvais dans cette chambre, pour que vous ne songiez qu'à fuir d'ici le plus vite possible.

— Mais non, on est très bien chez vous. Je suis fort content, répondit Alexeieff.

— Si vous êtes content, restez. Nous dînerons ensemble, et puis le soir... Mais où avais-je la tête ? Je ne puis décidément pas sortir. Tarentieff vient dîner, c'est aujourd'hui samedi.

— Entendu, je fais tout ce que vous voulez.

— Tiens, je ne vous ai pas encore parlé de mes affaires, s'écria Oblomoff.

— Non, je ne sais rien, dit Alexeieff en le regardant attentivement.

— Vous me demandez pourquoi je ne suis pas encore levé ? C'est que j'étais précisément en train de réfléchir...

— Mais de quoi s'agit-il ? s'écria Alexeieff en s'efforçant de prendre un air de circonstance.

— Figurez-vous que je suis obligé de quitter cet appartement. On va le remettre à neuf, démolir la muraille. Rien que d'y songer me fait peur. J'habite ici depuis huit ans, et le propriétaire me demande de déménager le plus tôt possible.

— Le plus tôt possible ? Il doit être très pressé. C'est insupportable, s'écria Alexeieff, cet appartement est charmant. Combien le payez-vous ? Avez-vous un bail ?

— Il est expiré. Je payais au mois, mais je ne me souviens plus très bien des dates.

— Avez-vous pris une décision quelconque ? Êtes-vous résolu à rester ou à déménager ?

— Mais je n'ai rien décidé du tout. Je n'ai guère envie d'y songer. Zakhare n'a qu'à se débrouiller. Mais tout cela n'est rien encore. Je vous lirai la lettre que m'envoie mon starosta. Au fait, où est cette lettre. Zakhare, Zakhare !

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Zakhare de sa voix rauque en dégringolant de son poêle. Il entra et fixa son maître de son regard glauque.

— As-tu trouvé la lettre ?

— Comment voulez-vous que je la trouve ? Est-ce que je sais de quelle lettre il s'agit. On ne m'a pas enseigné à lire !

— Tu pourrais du moins m'aider à la retrouver, dit Oblomoff.

— Vous étiez en train de la lire hier soir, et je ne sais où vous l'avez mise.

— Mais enfin, où est cette lettre ? s'écria Oblomoff. Je ne l'ai pourtant pas avalée. Je me souviens parfaitement bien que tu me l'as prise des mains et que tu l'as

rangée avec les autres papiers. A moins que... tiens, la voilà.

Il secoua ses couvertures, la lettre glissa sur le parquet.

— Et c'est toujours moi qui suis responsable de tout ! grogna Zakhare ; puis le maître et le serviteur hurlèrent en même temps :

— C'est bien, c'est bien !

Zakhare quitta la chambre et Oblomoff se mit à relire la lettre du starosta.

Elle paraissait avoir été écrite avec du sirop sur un papier gris cacheté de cire brune ; d'immenses jambages informes et sales formaient comme un cortège solennel, interrompu çà et là par une tache d'encre pâle.

Oblomoff lut à haute voix :

« Très honoré Monsieur, Votre Honneur, Père nourricier, Ilia Ilyitch. »

Ici, Oblomoff sauta quelques pages de salutations, de compliments et de bons souhaits.

« Je me permets d'annoncer à Votre Honneur, que tout est en bon ordre dans la propriété. Il n'a pas plu depuis cinq semaines, sans doute avons-nous mérité la colère de Dieu. Jamais nous n'avons vu pareille sécheresse. Les semis de printemps sont brûlés ; quant aux semis d'automne, ils ont été détruits par les vers et la gelée. Nous avons essayé de labourer, mais nous ne savons pas encore ce que cela donnera. Peut-être, Dieu miséricordieux aura-t-il pitié de Votre Honneur.

« Quant à nous, qu'importe si nous devons crever ! Le jour de la Saint-Jean, trois paysans nous ont quittés : Lapteff, Balotcheff, et puis encore Vasska, le fils du forgeron. J'ai envoyé les femmes chercher leurs maris. Elles ne sont pas rentrées et se trouvent, dit-on, au village de Scholky.

« L'intendant de Verkhnevo, a envoyé mon compère à

Tcholky pour voir une charrue qui nous vient de l'étranger.

« J'ai recommandé au compère de s'informer des déserteurs. Il est allé trouver le commissaire, qui lui a dit de présenter une requête. Le compère est tombé à ses pieds en pleurant. Mais le commissaire s'est mis à crier : « Présente une supplique, et tout sera fait. » — Je n'ai pas présenté cette supplique.

« On ne trouve personne pour les travaux des champs ; tous les ouvriers sont partis sur le Volga. Les gens sont devenus si bêtes, Votre Honneur, Père nourricier !

« Cette année, nous n'enverrons point de toile au marché ; j'ai mis le séchoir et la blanchisserie sous clé ; elles sont gardées par Sitchouga, paysan sobre. Et, afin qu'il ne puisse voler ou dilapider le bien de ses maîtres, je le surveille jour et nuit. Les autres boivent sec, et demandent à payer leur redevance en argent.

« Les arrérages ne sont point versés et votre revenu sera diminué. Il faut compter cette année, très honoré père nourricier, quelque chose comme deux milles roubles de moins que l'année passée, si toutefois la sécheresse ne détruisait pas toute la récolte. Si les choses vont bien, nous nous proposons de vous faire parvenir la somme totale, ainsi que nous avons l'honneur de vous le dire. »

Suivaient les assurances de dévouement, et la signature : « Ton Starosta, le très humble serviteur Prokofi Vytiagoushchine a de sa propre main signé. » Etant illettré, il avait tracé une croix au bas de la page. La lettre avait été écrite « sous la dictée dudit Starosta, par son beau-frère, Demka le Borgne ».

Oblomoff examina la lettre :

— Elle ne porte ni la date ni l'année, fit-il : sans doute l'a-t-il laissée traîner dans ses tiroirs depuis l'année dernière ; il parle de la Saint-Jean, de la sécheresse, et nous sommes au mois de mai !

Il demeura songeur pendant quelques instants, puis s'écria :

— Hé bien, qu'en dites-vous ? Quelque chose comme deux mille roubles de moins que l'année dernière ! Mais alors, que me reste-t-il pour vivre ? Voyons, quel était mon revenu l'année passée ? Vous ne vous en souvenez pas ? Je ne vous ai point donné de chiffres ?

Alexeieff leva les yeux au plafond et sembla réfléchir.

— Il faudra demander à Stolz, fit Oblomoff. Je crois qu'il s'agissait de sept à huit mille roubles. J'ai tort de ne jamais rien inscrire. Mais je n'aurai pas de quoi vivre...

— Il ne faut pas vous inquiéter Ilia Ilyitch, il n'y a pas lieu de désespérer.

— Mais vous avez entendu ce qu'il écrit ? Au lieu de m'envoyer l'argent ou de chercher à me rassurer, il ne me parle que de choses ennuyeuses, et cela recommence tous les ans. Me voici tout bouleversé. Deux mille roubles de moins !...

— En effet, il ne s'agit pas d'une bagatelle, fit Alexeieff. J'ai entendu dire que Loguine ne touchera que douze mille roubles cette année, au lieu de dix-sept...

— Ce n'est pas du tout la même chose, l'interrompt Oblomoff. Oui, je suis bouleversé. S'il s'agit vraiment de sécheresse ou de mauvaise récolte, pourquoi m'effrayer d'avance ?

— Oui, oui, répétait Alexeieff, c'est bien inutile. Mais on ne saurait s'attendre à de la délicatesse de la part de ces moujiks, ces gens-là n'y entendent rien.

— Que feriez-vous à ma place ? demanda Oblomoff, en jetant un regard interrogateur à son ami, avec le doux espoir que celui-ci viendrait à son aide, apaiserait son inquiétude.

— Il faudrait réfléchir, chercher une solution...

— Si j'écrivais au gouverneur de notre province ? murmura Oblomoff.

— Comment s'appelle-t-il ?

Oblomoff ne répondit point. Songeur, il froissa la lettre entre ses doigts, appuya sa tête sur ses mains, ses coudes sur ses genoux, et demeura ainsi immobile, assailli par des pensées vagues.

— Ah ! si Stoltz pouvait revenir plus vite, dit-il enfin. Il m'annonce son retour, mais quand ? S'il était là tout se serait arrangé.

Il soupira avec mélancolie. Tous deux se taisaient. Ce fut Oblomoff qui, le premier, rompit le silence :

— Il faut agir, dit-il d'un ton ferme, et faillit se lever. Agir au plus vite, il n'y a pas une minute à perdre... et d'abord...

Mais à cet instant, un violent coup de sonnette retentit dans l'antichambre.

Oblomoff et Alexeieff tressaillirent, et Zakhare, d'un bond, dégringola de son poêle.

### III

— Ton maître est-il chez lui ? fit une voix rude et grossière.

— Et où voulez-vous qu'il soit à pareille heure ? répondit Zakhare sur un ton plus grossier encore.

Un homme d'une quarantaine d'années parut sur le seuil. Il était grand, robuste ; il avait une grosse tête, de gros yeux, de grands traits, des lèvres épaisses, un cou charnu. Il n'apportait aucune recherche à sa toilette et ne semblait point gêné par la négligence de son costume qu'il portait avec une espèce de dignité cynique.

C'était Mikheï Andreievitch Tarantieff, voisin de campagne d'Oblomoff.

Tarantieff envisageait toute chose avec méfiance et mépris, et témoignait d'une extrême malveillance envers ceux qui l'entouraient. On dirait un de ces caractères forts, aux vertus méconnues, persécutés par le destin, et s'inclinant devant lui avec mauvaise grâce.

Ses mouvements étaient brusques, sa voix forte et colérique ; elle ressemblait au roulement de trois charrettes vides traversant un pont à grands fracas.

Il ne respectait personne, ne ménageait point ses expressions, était grossier avec tout le monde, sans en excepter ses amis, auxquels il faisait sentir que c'était un grand honneur de le recevoir à dîner.

Tarantieff était un homme intelligent et rusé. Nul mieux que lui, ne savait débrouiller une affaire compliquée, résoudre un problème difficile.

Il saisissait d'un coup d'œil les matières d'un procès, élaborait un plan d'action, trouvait des preuves et, pour conclure, rudoyait la personne qui était venue lui demander conseil.

Et cependant, il remplissait depuis vingt-cinq ans, les médiocres fonctions de scribe. Personne, ni Tarantieff lui-même, n'avait jamais songé à ce qu'il pût faire une carrière plus brillante.

C'est qu'en réalité, Tarantieff n'était qu'un beau parleur. En paroles, il savait résoudre toutes les questions, mais aussitôt qu'il s'agissait de prendre de l'initiative, d'appliquer ses théories à la pratique, c'était un tout autre homme. Il se montrait taciturne, sombre, se disait souffrant, entreprenait quelque autre affaire, qui n'aboutissait pas plus que la première. Et s'il avait le malheur de poursuivre sa tâche, Dieu sait ce qui en résultait. On dirait un enfant ! Il négligeait un détail, en oubliait un autre, manquait les rendez-vous, abandonnait l'affaire ou la gâchait irrémédiablement, perdait patience, se fâchait...

Son père, petit avoué de province avait voulu lui transmettre sa longue expérience, sa connaissance subtile des choses de la loi. Mais le destin en décida autrement. Tarantieff fut envoyé chez un prêtre, afin d'apprendre le latin.

L'enfant était doué. Il apprit en trois ans la grammaire et la syntaxe, et commençait déjà à lire Cornelius Népos, lorsque son père jugea bon d'interrompre ses études, qui menaçaient de l'entraîner trop loin ; il considérait que cette éducation avait déjà donné à son fils des avantages immenses sur la vieille génération.

A seize ans, Mikheï ne se souvenait déjà plus de son latin. Par contre, en attendant le jour où il pourrait

remplir avec honneur les fonctions de clerc aux sessions du Tribunal de district, il prit part aux petites fêtes organisées par son père. C'est grâce à cette école, et aux entretiens à cœur ouvert dont il fut témoin, que son intelligence se développa rapidement, devint subtile et souple.

Il entendit les récits de son père et de ses collègues concernant certaines affaires civiles et criminelles assez singulières, qui avaient passé sous les yeux de ces chicaneurs de vieille souche.

Hélas ! Tout cela fut en vain. Mikheï ne devint ni chicaneur, ni fonctionnaire retors. Son père avait dépensé pour rien des trésors de rouerie et de subtilité. A la mort de ses parents, Mikheï fut emmené à Pétersbourg par un bienfaiteur, qui lui trouva un emploi de scribe, puis l'oublia.

Ainsi Tarantieff demeura durant toute sa vie un théoricien. A Pétersbourg, il n'avait que faire de son latin, de sa fine connaissance de la chicane. Et cependant, il sentait en lui de grandes forces latentes, refoulées pour toujours, tels ces mauvais génies des contes de fée, enfermés dans quelque château enchanté, et privés de la possibilité de nuire. Et c'est peut-être, à cause de ces forces inutiles et sans cesse refoulées par la vie, que Tarantieff devint si taciturne, si grossier, si irritable.

C'est avec amertume et mépris qu'il envisageait son métier de scribe. Il nourrissait le secret espoir de quitter un jour son emploi, et d'entrer au service de l'affermage des eaux-de-vie ; seul, ce nouveau poste pouvait le dédommager de sa carrière manquée.

En attendant, la science que lui avait léguée son père, — science de prévarication et de vénalité, qu'il n'avait pu appliquer à un champ d'activité digne de lui, — se révélait dans tous les détails mesquins de sa vie médiocre. Faute d'affaires officielles à traiter, il s'occupait de celles de ses amis.

Prévaricateur dans l'âme et par principe, mais ne possédant ni étude ni clientèle, il se contentait de rancçonner ses amis, ses camarades, qu'il obligeait à l'inviter à dîner, et dont il exigeait des marques de respect, tout en les rudoyant sans pitié.

Il ne se souciait guère de l'aspect misérable de ses vêtements, mais se montrait fort préoccupé, s'il n'avait pas devant lui la perspective d'un somptueux dîner et de copieuses libations.

Vis-à-vis de ses amis, il jouait le rôle de chien de garde qui ne cesse d'aboyer, mais ne se lasse jamais de happer au passage, le morceau de viande qu'on lui jette.

Tels étaient les deux habitués d'Oblomoff. Pourquoi ces deux représentants de la nation russe, fréquentaient-ils la maison d'Ilia Ilyitch ? Ils le savaient fort bien : boire, manger, fumer de bons cigares, être assuré d'un abri, d'une ambiance agréable, d'un accueil sinon chaleureux, tout au moins indifférent.

Mais pourquoi Oblomoff les recevait-il ? Sans doute, ne se l'était-il jamais demandé. Nous voyons tous dans nos maisons, à nos foyers, ces personnes sans pain, sans métier, sans forces productrices, mais dont l'estomac est toujours prêt à digérer. Ces êtres sont généralement pourvus d'un tchine, ou d'un grade.

Certains sybarites éprouvent la nécessité d'une constante présence humaine à leur côté, et s'ennuient dès qu'ils en sont privés. Qui retrouvera leur tabatière ? ramassera leur mouchoir ? à qui se plaindre de ce mal de tête ? conter ce mauvais rêve ? en demander l'explication ? Qui fera la lecture le soir, avant de s'endormir, sinon cet habitué ? C'est lui qui fait les courses, donne un coup de main dans la maison, car il n'appartient point au maître de s'occuper de ces mille détails.

Tarantieff était bavard et bruyant, secouait la paresse d'Oblomoff, dissipait son ennui, criait, se querellait, se

donnait sans cesse en spectacle, épargnant à Ilia Ilyitch le soin de parler, d'agir.

Tarantieff apportait la vie, le mouvement, et parfois même quelque nouvelle du dehors, dans cette chambre où régnaient la torpeur et le calme éternels.

Sans quitter sa place sur le divan, Oblomoff pouvait regarder, écouter à loisir cet individu plein d'entrain, qui pérorait et gesticulait devant lui. De plus, il avait la naïveté de croire que Tarantieff pouvait à l'occasion lui donner des conseils utiles et pratiques.

Quant aux visites d'Alexeïeff, Ilia Ilyitch les tolérait pour d'autres raisons, non moins importantes.

Si Oblomoff désirait vivre selon son caprice, se coucher, se taire, ou se promener dans sa chambre, Alexeïeff faisait semblant de ne pas exister. Il se taisait, somnolait dans un coin, lisait, examinait les tableaux, les bibelots, en bâillant jusqu'aux larmes, et pouvait demeurer ainsi, immobile, pendant des heures entières. Si, par contre, Oblomoff se lassait de sa solitude, s'il éprouvait soudain le besoin d'exprimer une pensée, de parler, de discuter, Alexeïeff était là pour l'écouter, lui répondre, s'intéresser à ses discours, partager ses réflexions.

Les autres visiteurs, que nous venons de voir défilier au chevet de notre héros n'entraient que pour quelques minutes ; leur amitié devenait de plus en plus éphémère ; il arrivait à Oblomoff de s'intéresser pendant quelques instants à la conversation de ses camarades, puis il devenait distrait, absent. Il aurait fallu, pour les suivre, vibrer en unisson, partager leurs intérêts, leurs aspirations ; ils vivaient parmi les hommes, concevaient la vie, chacun selon sa manière qui n'était point celle d'Ilia Ilyitch. Ils essayaient de mêler Oblomoff à leur vie. Tout cela lui déplaisait fort, le repoussait, troublait la quiétude de son âme.

Cependant, il y avait un seul homme, pour lequel

Oblomoff éprouvait une amitié véritable, profonde. Celui-là aussi troublait la paisible existence d'Oblomoff, il aimait la vie, l'activité, la science, le progrès, mais avec une ardeur plus profonde, plus sincère. Et si Oblomoff traitait ses autres camarades avec une bienveillance affable, il n'avait foi qu'en un seul compagnon, peut-être parce qu'ils avaient vécu, grandi, étudié côte à côte. C'était André Ivanovitch Stoltz.

Au moment où commence notre récit, il était absent, mais Oblomoff attendait son retour d'un instant à l'autre.

## IV

— Bonjour, Pays, dit Tarantieff en tendant une main velue à Oblomoff. Comment ? tu es encore couché comme une bûche !

— N'approche pas, n'approche pas, disait Oblomoff en cachant sa tête sous les couvertures. Tu apportes le froid de la rue.

— En voilà des idées ! Le froid de la rue... Allons donc, cria Tarantieff à tue-tête ! Tiens, prends la main que je te tends. Il est bientôt midi, et tu es encore en train de te vautrer !

Il voulut soulever Oblomoff, mais celui-ci prévint son geste, et s'asseyant sur le bord de son lit, chaussa immédiatement ses pantoufles.

— J'allais précisément me lever, dit-il en bâillant.

— Jolie façon de te lever ! tu serais resté au lit jusqu'à dîner. Eh ! Zakhare, Zakhare ! où es-tu, vieil imbécile ? Viens vite, et apporte les vêtements du Barine.

— Allez chercher un autre Zakhare pour vous servir, alors vous pourrez vous permettre de crier... fit Zakhare en entrant dans la pièce, et en jetant un regard haineux à Tarantieff. Vous avez apporté de la boue sur vos chaussures, on dirait un commissionnaire, ajouta-t-il.

— Tu oses discuter, monstre, cria Tarantieff en levant une jambe pour donner un coup de pied à Zakhare

qui passait tout près lui ; mais celui-ci s'arrêta brusquement, se retourna tout hérissé, grogna rageusement et se dirigea vers la porte.

— Voyons, voyons Mikheï Andreievitch, tu es vraiment déchaîné. Pourquoi persécuter ce pauvre homme ? Viens, Zakhare, apporte-moi ce qu'il faut.

Zakhare s'en retourna et jetant un regard oblique du côté de son ennemi, rasa la muraille.

Oblomoff s'appuya sur son épaule, et se leva lentement comme un homme très faible ou très malade. Il se dirigea vers un grand fauteuil, se laissa tomber lourdement sur les coussins moelleux, et demeura immobile.

Zakhare prit de la pommade, une brosse, un peigne, lissa les cheveux de son maître, fit une raie...

— Avez-vous l'intention de vous lever à présent ? fit-il.

— Je vais encore attendre quelques minutes avant de m'habiller, répondit Oblomoff, va, laisse-moi.

— Comment, vous êtes ici, vous ? s'écria Tarantieff en se tournant vers Alexeïeff, tandis que Zakhare achevait de coiffer Oblomoff. Je ne vous avais pas vu... que faites-vous ici ?... Votre cousin est un vrai cochon, je suis heureux de saisir cette occasion de vous le dire !

— Mais je n'ai pas de cousin, fit timidement Alexeïeff en fixant Tarantieff avec effroi.

— Comment donc ? celui qui travaille dans ce bureau... j'oublie son nom... Anastassieff, je crois. C'est bien votre cousin ?

— Je m'appelle Alexeïeff, et non pas Anastassieff, et je n'ai pas de cousin.

— Pas de cousin ? Vraiment ! Il est aussi insignifiant que vous et il s'appelle aussi Vassily Nicolaievitch.

— Je vous jure que je n'ai pas de cousin. Je m'appelle d'ailleurs Ivan Alexeievitch.

— N'importe, il vous ressemble... seulement c'est

un cochon. Vous pouvez le lui dire de ma part quand vous le verrez.

— Je ne le connais pas, je ne l'ai jamais vu de ma vie, protesta Alexeïeff, en ouvrant sa tabatière.

— Tiens, donnez-m'en, fit Tarantieff. C'est du tabac ordinaire ? Pourquoi n'avez-vous pas de tabac français ? ajouta-t-il sévèrement. Oui, je n'ai jamais vu de plus grand cochon que votre cousin. Il y a deux ans, je lui ai emprunté une cinquantaine de roubles, une vétille ! Eh bien ! figurez-vous, il ne l'a pas oublié. Chaque fois qu'il me rencontre, il me rappelle ma « petite dette ». Il se présente à mon bureau : « Vous avez sans doute touché vos appointements », me dit-il, « vous pourrez donc me rembourser ce que vous me devez. » Je lui verse mes appointements du mois, et il en parle à tout le monde, m'humilie, s'en va crier sur les toits qu'il est un pauvre homme, qu'il a besoin d'argent. Et moi ? Est-ce que je n'en ai pas besoin ? Suis-je un homme riche, pour lui verser cinquante roubles d'un seul coup ? Donne-moi un cigare, Pays !

— Les cigares sont là, dans la petite boîte, dit Oblomoff en désignant l'étagère.

Il était assis dans son fauteuil, sans prêter la moindre attention à ce qui se passait autour de lui ; plein d'une noble langueur, il examinait amoureusement ses petites mains blanches et potelées.

— Ça sont toujours... les mêmes, interrogea sévèrement Tarantieff, en choisissant un cigare.

— Les mêmes, toujours, répondit Oblomoff machinalement.

— Je t'ai déjà dit d'acheter des cigares de marque étrangère ; voilà comment tu t'acquittes de mes commissions. S'il n'y en a pas pour samedi prochain, je ne reviens plus. Quelle horreur ! s'écria-t-il en allumant son cigare, et en s'enveloppant d'un épais nuage de fumée.

— Tu es venu de bonne heure, Mikheï Andreievitch, dit Oblomoff en bâillant.

— Est-ce que je t'embête, par hasard ?

— Non, je disais seulement que tu as l'habitude de venir pour dîner, et qu'il est à peine midi.

— Je suis venu pour voir le menu. On mange si mal chez toi. Je veux savoir ce que tu as commandé.

— Va t'informer à la cuisine.

Tarantieff sortit, puis revint au bout de quelques instants.

— De grâce, cria-t-il, du bœuf, du veau ! Tu ne sais pas vivre, et tu te figures être un propriétaire foncier. Non, tu n'es pas un vrai Barine, tu n'es qu'un bourgeois, tu ne sais pas recevoir tes amis. As-tu au moins fait acheter du vin de Madère ?

— Je ne sais pas ; demande à Zakhare. Il doit y avoir du vin à l'office.

— Du vin ordinaire de chez cet Allemand ? Non merci ! Tu pourrais au moins te donner la peine de faire acheter ton vin chez le marchand anglais.

— Tu devras te contenter aujourd'hui de ce qu'il y a à la maison... fit Oblomoff.

— Donne-moi l'argent, et j'irai chercher ce qu'il faut. J'ai justement quelques courses à faire.

Oblomoff fouilla dans une boîte, en tira un billet de banque rose de dix roubles.

— Le vin de madère coûte sept roubles, fit-il, et en voilà dix.

— Donne, donne, je te rapporterai la monnaie, ne t'inquiète pas !

Tarantieff arracha le billet des mains d'Oblomoff et le fourra dans sa poche.

— Eh bien, j'y vais, dit-il en mettant son chapeau. Je repasserai vers les cinq heures. Mais tant que j'y pense... pourquoi ne louerais-tu pas une voiture pour aller à Ekatherinenhoff ? Je pourrais t'accompagner.

Oblomoff fit un geste négatif.

— Crains-tu l'ennui, ou la dépense ? grogna Tarantieff ; à tout à l'heure ! Je m'en vais.

— Attends un instant, Mikheï Andreievitch, j'ai un conseil à te demander.

— Parle vite, je suis pressé.

— Il m'arrive deux malheurs... et d'abord, j'ai reçu mon congé...

— Tu ne payais pas régulièrement. C'est bien fait !

— En voilà une idée ! J'ai toujours payé mon terme d'avance. Non, ils ont l'intention de remettre l'appartement à neuf... mais attends donc un instant... ne t'en va pas... ils m'ont fait dire que je dois quitter l'appartement en huit jours. Dis-moi ce que je dois faire.

— Est-ce que tu te figures par hasard que je suis ton conseiller ?

— Je ne me figure rien du tout. Allons, ne crie pas si fort. Assieds-toi, et réfléchis à ce que je pourrais faire. Tu es un homme pratique.

Tarantieff ne l'écoutait plus. Il réfléchissait. Puis soudain, il se mit à parler :

— Tu peux me remercier. Mais qu'il y ait du champagne pour dîner. Ton affaire est faite.

— Comment cela, s'écria Oblomoff ?

— La bouteille de champagne est-elle accordée ?

— Peut-être, si l'affaire en vaut la peine.

— Tu ne mérites pas d'avoir un conseiller comme moi. Est-ce que tu crois que je vais travailler pour rien ? Tiens, demande à ton ami, fit Tarantieff, en indiquant Alexeïeff d'un geste, ou à son cousin.

— C'est bien, c'est bien, parle... suppliait Oblomoff.

— Tu me feras le plaisir de déménager dès demain.

— C'est tout ce que tu as à dire ?

— Je te prie de ne pas m'interrompre, hurla Tarantieff. Tu t'installeras dès demain dans l'appartement de

ma commère ; elle habite le quartier de la Vyborgskaya Storona.

— Qu'est-ce que tu me chantes-là ? La Vyborgskaya Storona ! Mais les loups y viennent en hiver...

— Est-ce que cela te regarde !

— C'est un quartier morne, désert...

— Tu mens, ma commère y loge. Elle a une maison, avec un grand potager. C'est une femme comme il faut, une veuve, avec deux enfants. Elle habite avec son frère célibataire, une tête solide, une intelligence de premier ordre.

— Et que veux-tu que cela me fasse, s'écria Oblomoff avec impatience ; je n'ai nulle intention de déménager !

— Nous verrons bien ! Si tu me demandes un conseil, tu pourrais au moins avoir l'obligeance de m'écouter jusqu'au bout.

— Non, je ne déménagerai pas, répétait Oblomoff d'une voix ferme.

— Que le diable t'emporte, cria Tarantieff en enfonçant son chapeau sur sa tête et en marchant vers la porte.

— Espèce de maniaque, grogna-t-il, en revenant sur ses pas. Tu tiens donc tant que cela à ton appartement ?

— Mais, certainement ! il est confortable, central, tout est à deux pas d'ici : les amis, les théâtres, les magasins !

— Tu ne sors jamais, tu ne vas pas au théâtre, tu ne vois point tes amis. A quoi bon, je te prie, tous ces avantages ?

— Comment à quoi bon ? Mais c'est évident...

— Tu vois, tu ne trouves rien à répondre. Et songe : tu vivras chez une personne comme il faut, tu seras tranquille, heureux. Personne ne te dérangera. Tout est propre, rangé. Si tu t'ennuies, nous te tiendrons compagnie. Personne, sauf moi, ne viendra te voir. Il y a

deux enfants, tu pourras t'amuser avec les bambins. Et puis, cette combinaison est réellement avantageuse. Combien payes-tu ici ?

— Quinze cents roubles.

— Eh bien là-bas, tu paieras mille roubles pour toute une maison ou presque. Et quelles chambres ! claires, spacieuses ! La propriétaire cherche depuis longtemps un locataire. Tu es tout désigné.

Oblomoff fit un geste de protestation.

— Et moi je te dis que tu déménageras. Songe un peu : tu économiseras cinq cents roubles rien que sur l'appartement, tu mangeras mieux, la cuisinière et Zakhare ne pourront plus te voler...

Un grognement sourd se fit entendre dans la pièce voisine.

— Et quel ordre ! quelle propreté ! Ici, on a honte de se mettre à table. Le poivre manque, on a oublié d'acheter du vinaigre, les couteaux ne sont pas nettoyés, le linge disparaît comme par enchantement... tout est recouvert de poussière. Là-bas, tu auras une vraie ménagère pour surveiller la maison. Ni toi, ni ton imbécile de Zakhare...

Le grognement dans la pièce voisine se fit plus fort.

— Ce vieux chien de Zakhare, reprit Tarantieff n'aura plus à s'occuper de rien. Pourquoi hésiter ? Déménage, et n'en parlons plus !

— Mais comment veux-tu que j'aille m'installer dans le quartier de la Vyborgskaya ?

— Nous sommes presque en été, hurla Tarantieff en s'épongeant le front. C'est une villégiature rêvée. Il y a un parc, la Néva est à deux pas, tu auras ton propre potager..., ni chaleur ni poussière. J'y cours tout de suite, donne-moi de quoi payer un fiacre, et tu pourras déménager dès demain.

De nouveau, il se dirigea vers la porte.

— Attends, attends, cria Oblomoff. J'ai un autre

conseil à te demander, il s'agit d'une affaire bien plus importante. Zakhare, Zakhare ! où est la lettre ?

— Voici la lettre du Starosta, fit Alexeïeff en désignant du doigt un chiffon de papier froissé.

— Ah ! la voici, fit Oblomoff, et il se mit à relire la lettre.

— Qu'en dis-tu ? demanda-t-il, lorsqu'il eut achevé la lecture.

— Tu es un homme perdu.

— Comment, perdu ?

— Mais tout à fait perdu !

— Dis-moi ce que je dois faire ?

— Et que me donneras-tu en échange ?

— Nous nous sommes déjà entendus, il me semble. Il y aura du champagne.

— Le champagne c'est pour l'appartement. Tu es un ingrat.

— Mais dis-moi ce que je dois faire ?

— Ajoute une bouteille de porto pour dîner.

— Tu es difficile !

— En ce cas, au revoir !

Et Tarantieff remit son chapeau.

— Ah ! mon Dieu !... Deux mille roubles de moins que l'année passée, et il demande encore du porto !

Oblomoff tira un rouble de sa poche et le tendit à Tarantieff.

— Ton *Starosta* est une fripouille, dit celui-ci, en empochant l'argent : la sécheresse, les arrérages à payer, la désertion des paysans, tout cela n'est que pure invention.

— Mais alors que faire ?

— Le congédier sans tarder.

— Et qui le remplacera ? Peut-on se fier aux paysans. Un autre starosta sera peut-être pire encore. Il y a douze ans que je ne mets plus les pieds dans cette propriété...

— Il faut y aller. Je ne vois pas d'autre solution. Tu pourrais y passer les mois d'été, et déménager à la Vyborgskaya en automne. Je me charge de surveiller tous les préparatifs.

Tarantieff se dirigea vers la porte.

— J'oubliai, dit-il, de te parler d'une affaire urgente. Je suis invité demain à un mariage. Veux-tu me prêter ton habit ? C'est que, vois-tu, le mien commence à reluire.

— Mais mon habit n'est pas à ta taille, dit Oblomoff en fronçant le sourcil.

— Il m'ira parfaitement. J'ai bien essayé ta redingote. On dirait qu'elle était faite sur mesure. Zakhare, Zakhare ! viens ici, vieil animal !

Zakhare grogna dans son coin, mais ne répondit pas autrement à l'appel.

— Ordonne-lui de venir, Ilia Ilyitch.

— Zakhare, appela à son tour Oblomoff, apporte-moi mon habit noir. Mikheï Andreievitch voudrait l'essayer. Il est invité à un mariage.

— Je ne donnerai pas l'habit, répondit Zakhare d'un ton obstiné.

— Tu oses désobéir à ton maître ?

— Je ne donnerai pas l'habit, répéta Zakhare froidement. Que Monsieur nous rapporte d'abord le gilet et la chemise qu'il nous a empruntés, il y a cinq mois. Le gilet a de la valeur, la chemise est de toile fine, elle vaut au moins vingt-cinq roubles. Je ne donnerai point l'habit.

— Au revoir ! Que le diable vous emporte tous ! cria Tarantieff en montrant le poing à Zakhare. C'est entendu pour l'appartement. Je vais de ce pas avertir la commère. Entends-tu, Ilia Ilyitch.

— Bien, bien, répondit Oblomoff impatienté, et avec l'intention manifeste de se débarrasser de son visiteur.

Après le départ de Tarantieff, un grand silence plana

dans la chambre. Le bavardage de Tarantieff avait fatigué Oblomoff.

— N'aviez-vous pas l'intention d'écrire ? demanda doucement Alexeïeff. Voulez-vous que je taille votre plume ?

— Oui, oui, fit Oblomoff, et puis, laissez-moi, je vais travailler.

— Je ne voudrais pour rien au monde vous importuner. Je vais passer chez Ovtchinine, pour lui dire de ne pas vous attendre. Au revoir, Ilia Ilyitch.

Mais Oblomoff ne l'écoutait plus. Il se renversa dans son fauteuil, s'accouda tristement, et se plongea dans une profonde méditation, ou plutôt, dans une douce somnolence.

## V

Oblomoff, gentilhomme de naissance, remplissant les fonctions honorifiques de secrétaire de collège, habitait Pétersbourg depuis douze ans, sans jamais en bouger. Du vivant de ses parents, il s'était contenté d'un modeste appartement de deux pièces et des services de son domestique Zakhare. Mais à leur mort, il avait reçu en héritage cent cinquante serfs et une propriété lointaine, située aux confins de l'Asie. Il jouissait d'un revenu annuel de sept mille roubles. Oblomoff prit un appartement plus vaste, engagea une cuisinière, se paya une paire de chevaux.

A cette époque, il était encore jeune, et sinon très énergique, cependant plus vivant, plus ardent qu'aujourd'hui. Il avait des aspirations, de vagues espoirs, était confiant du destin et de lui-même. Il se préparait à une carrière, à un rôle défini — servir dans un ministère par exemple, et c'est dans ce but qu'il était venu s'installer à Pétersbourg.

Il avait même songé à mener une existence mondaine. Puis, son imagination lui fit entrevoir la possibilité d'une vie de famille. Mais les jours s'écoulèrent, puis les années..., le duvet de la jeunesse se transforma en poils drus, l'éclat des yeux pâlit, la taille s'arrondit, les

cheveux commencèrent à tomber. Trente ans sonnèrent. Et il n'avait pas avancé d'un seul pas ; il était demeuré sur le seuil de cette arène à laquelle il avait rêvé il y a trente ans.

A ses yeux, la vie se divisait en deux parties bien distinctes : l'une était faite de labeur et d'ennui, ces deux mots étant pour lui synonymes ; l'autre représentait le repos, les jours calmes et paisibles.

Cette carrière qui l'avait d'abord attiré, se révéla pleine de désagréments.

Élevé au sein de la province dont les mœurs étaient douces et aimables, bercé par ses parents d'abord, par ses amis ensuite, il était convaincu que le travail dans un ministère, ne serait que la continuation de cette existence familiale, et ne se bornerait qu'à un labeur analogue à celui de la tenue des livres de feu son père.

Il pensait que les fonctionnaires d'un même ministère formaient une grande famille soucieuse du bonheur de chacun de ses membres, que le travail de bureau ne comportait aucune occupation régulière. Le mauvais temps, la chaleur, ou le simple fait de ne pas se sentir bien disposé au travail, pourrait, certes, le dispenser de fréquenter régulièrement son service.

Il fut très affligé de voir que seul un tremblement de terre pouvait empêcher un fonctionnaire bien portant de se rendre à son ministère.

Il fut encore plus surpris lorsqu'il feuilleta des dossiers, portant l'inscription « urgent », ou « très urgent », lorsque ses chefs l'obligèrent à prendre des informations, à classer des affaires courantes, à rédiger de volumineux rapports, intitulés « notes », par une étrange ironie du sort.

On exigeait de lui un travail rapide, on était sans cesse pressé, harassé, agité. A peine une affaire terminée, il fallait en entreprendre une autre, puis l'abandonner, en commencer une troisième. La nuit, on le réveillait

pour le faire rédiger un rapport, on l'envoyait chercher par courrier lorsqu'il était en visite. Toute cette agitation lui inspirait une espèce d'effroi, un ennui sans borne.

— Je veux vivre, je veux vivre, répétait-il.

Il avait entendu dire que son chef était très bon. Il se le figurait comme une espèce de père adoptif, qui ne songeait qu'au bonheur de ses subordonnés, à leurs goûts, à leurs plaisirs, qui leur posait des questions sur leur santé, sur la façon dont ils avaient reposé la nuit. Il fut cruellement déçu dès les premiers jours. Aussitôt que le chef faisait son apparition, tout le monde semblait inquiet, tracassé, ému. Certains hommes, en voyant les visages stupides, terrifiés de leurs inférieurs, y reconnaissent le signe du zèle, du respect, voire, d'aptitudes remarquables. Ilia Ilyitch se sentait lui-même timide, gauche ; lorsque le chef lui adressait la parole, il lui répondait d'une voix altérée, tremblante, d'une voix qu'il ne reconnaissait pas lui-même.

Oblomoff servit au ministère pendant deux ans. Peut-être aurait-il poursuivi cette carrière, si un événement inattendu ne l'avait obligé de donner sa démission. Il advint qu'un jour, il expédia à Arkangel un rapport destiné à Astrakan. Aussitôt l'erreur constatée, on rechercha le coupable.

Tous attendaient avec angoisse le moment où Oblomoff serait convoqué au bureau du Directeur. On se demandait comment Ilia Ilyitch se comporterait au cours de l'interrogatoire. Certains disaient qu'il ne répondrait rien, qu'il en serait incapable. Pourtant, Ilia Ilyitch savait aussi bien que ses camarades que son chef se contenterait d'une simple observation à son égard, mais la voix de la conscience était plus forte que toutes les remontrances officielles.

Oblomoff n'attendit point la convocation du Directeur. Il envoya un certificat de médecin qui le déclarait

« atteint d'une lésion au cœur avec hypertrophie du ventricule gauche (*hypertrophia cordis cum dilatatione ejus ventriculi sinistri*) ainsi que d'une maladie chronique du foie (*hepatitis*), suite d'une extrême fatigue. Le médecin ajoutait que « Monsieur Oblomoff devait interrompre pour l'instant ses occupations au ministère », et que « tout travail cérébral lui était interdit ».

Mais cette solution n'était que provisoire. Il fallut bien un jour se rétablir, retourner au bureau. Oblomoff ne put longtemps supporter cette existence. Il donna sa démission et c'est ainsi que se termina sa carrière administrative.

Sa vie mondaine semblait s'annoncer plus brillante. Au cours de ses premières années, son calme visage s'animait souvent, ses yeux rayonnaient, pleins de vie, d'espoir et d'énergie. Il était sensible : un rien le faisait souffrir, ou le rendait heureux.

Il voyait en chaque homme un ami sincère, devenait amoureux de chaque femme qu'il rencontrait, était prêt à lui offrir sa main et son cœur.

A cette époque, Ilia Ilyitch fut l'objet de regards, de soupirs passionnés. Mais il ne devint point l'esclave du beau sexe, parce que toute vie amoureuse comporte de grandes tribulations. Oblomoff se contentait d'une cour discrète, et admirait de loin. Il était rare qu'il devint profondément amoureux ; ses sentiments ne se transformaient jamais en passion. Ses intrigues les plus tendres, demeuraient chastes ; il redoutait surtout ces jeunes filles pâles et mélancoliques, aux yeux noirs, ces beautés fatales, dont les « jours sont tumultueux, les nuits fiévreuses », qui ont toujours mille confidences à vous faire, qui s'évanouissent pour un rien.

L'âme d'Oblomoff demeurait pure. Peut-être attendait-il un amour plus profond, un sentiment plus pathétique. Puis, à mesure que les années s'écoulèrent, il n'attendit, n'espéra plus rien.

Ilia Ilyitch se sépara sans regret de ses amis, il renvoya son cuisinier, le remplaça par une femme de ménage, vendit ses chevaux, et vit se disperser ses compagnons de fête.

Rien ne l'attira plus hors de la maison. Il s'enracinait de plus en plus dans son appartement.

Bientôt, il souffrit de rester habillé durant toute une journée, puis, il n'eut plus le courage de dîner en ville, sauf chez quelques célibataires de ses amis, où il pouvait dénouer sa cravate, déboutonner son gilet, s'étendre sur un canapé, s'y endormir.

Il n'allait plus dans le monde, parce qu'il fallait endosser un habit, se raser tous les jours. Il lut dans un livre, que les émanations nocturnes étaient très dangereuses pour la santé.

Son ami Stoltz l'obligeait encore à sortir de temps en temps, mais Stoltz était souvent absent, et sans le secours de son ami, Oblomoff se replongeait dans sa soliture. Seul, un événement important aurait pu encore le tirer de sa torpeur, mais de tels événements n'étaient point prévus dans la paisible vie d'Oblomoff.

Peu à peu, une espèce de timidité enfantine, la crainte perpétuelle d'un danger, se développèrent en lui — conséquence d'une existence toute passive. — Par contre, la lente décrépitude de son appartement, le plafond lézardé de sa chambre, le laissaient indifférent. Il ne se disait guère que l'air renfermé de la pièce où il se tenait, que sa vie sédentaire étaient plus dangereux que l'humidité du soir ; que la nourriture abondante qu'il absorbait tous les jours était une espèce de lent suicide. Il y était habitué, et ne s'en souciait guère.

Mais il redoutait le mouvement, la vie, l'animation ; il étouffait lorsqu'il se trouvait dans une foule un peu dense. S'il montait dans une barque, il se désespérait de jamais atteindre la rive opposée. S'il était en voiture, il était persuadé que les chevaux prendraient le mors aux

dents. Lorsqu'il était à la maison, il éprouvait des angoisses nerveuses, redoutait le silence, frissonnait, jetait un regard anxieux autour de lui, s'attendait à voir paraître quelque hallucination.

Ainsi se termina sa carrière mondaine. Il vit s'évanouir peu à peu ses aspirations, ses illusions de jeunesse, les souvenirs tendres, que d'autres conservent durant toute leur vie.

Que faisait-il cloîtré dans sa chambre ? Lisait-il ? Écrivait-il ? Oui, il lisait lorsqu'un journal lui tombait sous la main ; lorsqu'il entendait parler d'une œuvre récemment publiée, il était curieux de la connaître. Il réclamait des livres, et si ses amis lui en apportaient, il se mettait à les parcourir. Son imagination s'éveillait, son cerveau commençait à travailler... encore un peu, et il aurait peut-être maîtrisé le sujet le plus ardu. Mais non, il se recouchait, fixait le plafond d'un regard apathique, son livre posé à côté de lui. Son enthousiasme se dissipait plus vite qu'il n'avait surgi. Il refermait pour toujours le livre commencé avec tant d'ardeur.

Comme tant d'autres, il avait fait ses études primaires au collège jusqu'à l'âge de quinze ans. Puis, ses parents l'envoyèrent à Moscou, où il suivit des cours.

Son caractère apathique et timide lui interdit de montrer sa paresse à l'école, où on ne fait pas d'exception pour les fils de famille. Il était là, immobile sur son banc, écoutant les paroles du maître, parce qu'il ne pouvait faire autrement. Mais il considérait que le travail était une punition du Ciel.

Il ne lui venait jamais en tête de lire au delà du passage indiqué par le maître, ou de demander quelque

explication. Il se contentait de relire ses notes de classe, et ne témoignait d'aucune curiosité, même s'il n'avait pas entièrement compris ce de quoi il s'agissait. Il se sentait pleinement satisfait s'il avait appris par cœur le passage de l'histoire, de statistiques d'économie politique indiquée par le maître.

Si Stoltz lui conseillait de lire tel ou tel ouvrage en dehors des heures de classe, il disait seulement :

— Et toi, Brutus, tu es contre moi !

Toute cette science lui paraissait indigeste, contre nature. A quoi bon ces cahiers, ces papiers, cette encre ? ces livres ! A quoi bon sept années de classes, de réclusion, de punitions !

— Je veux vivre ! répétait-il tout bas. Que faire de toute cette science, une fois que je serai à la campagne ?

Par contre, les poètes éveillèrent son imagination. Il connut ces jours heureux où la jeunesse s'épanouit, où le cœur s'ouvre à la vie, à l'activité, au bonheur, où le pouls bat plus vite, — époque de discours enthousiastes et de larmes ardentes, où l'intelligence et le cœur vibrent à l'unisson. Il secoua sa torpeur, voulut agir, travailler. Stoltz encouragea cet élan, fit de son mieux afin de le prolonger. Il surprit Oblomoff en tête à tête avec les poètes, et le tint sous la férule de la pensée et de la science.

L'enthousiasme juvénile de Stoltz se communiqua à Oblomoff. Il fut dévoré de la soif de travailler, il aspirait à un but lointain, enchanteur.

Hélas ! cette fleur s'épanouit, mais ne donna point de fruit. Peu à peu l'enthousiasme tomba, et Oblomoff se contenta de lire les quelques livres que Stoltz lui indiquait. N'importe l'intérêt du passage qu'il était en train de parcourir, à peine l'heure du dîner ou du coucher avait-elle sonné, Oblomoff refermait le livre, se mettait à table, se couchait, soufflait sa chandelle et s'endormait.

Telle fut l'instruction d'Oblomoff. Le Directeur de son collège posa sa signature sur son diplôme, comme le maître avait jadis marqué le passage à apprendre par cœur dans son livre de classe. Son éducation était terminée. Il n'avait plus rien à apprendre. Son cerveau ressemblait à ces archives poussiéreuses, où s'entassaient dossiers, chiffres, vestiges de religions et de sciences antiques, documents disparates.

Après avoir donné sa démission, et abandonné la vie mondaine, il résolut tout autrement le problème de l'existence et découvrit, à la suite de longues méditations, que son horizon, sa vie véritables étaient en lui-même.

Il se souvint qu'il avait à sa charge la propriété de son père dont il avait hérité. Mais il ne connaissait rien à ces affaires. Stoltz s'occupait de tout. Oblomoff ignorait le chiffre exact de son revenu, ses dépenses annuelles, n'avait jamais calculé son budget. D'ailleurs, son père lui avait légué cette terre, telle qu'il l'avait lui-même reçue de ses parents. Le vieux Oblomoff n'avait point cherché à améliorer son revenu, à augmenter ses ressources. Les travaux des champs se faisaient selon une coutume immuable. Le vieillard était fort content si la récolte était bonne et si la vente du blé rapportait une somme supérieure à celle de l'année précédente. Il appelait cela « la bénédiction de Dieu ». Mais il ne faisait rien pour obtenir ces avantages.

— Nos pères et nos aïeux n'étaient pas plus bêtes que nous, disait-il, et ils ont vécu heureux. Nous en ferons autant. Avec l'aide de Dieu, nous aurons toujours de quoi manger !

Il obtenait, sans le moindre effort, des revenus suffisants pour manger copieusement, entouré de sa famille et de ses amis ; il en remerciait Dieu, et considérait le désir de s'enrichir comme un péché.

Si le gérant de la propriété lui apportait deux mille

roubles et en empochait mille, en lui annonçant, avec des larmes aux yeux la grêle, la sécheresse, ou quelque autre malheur, le vieil Oblomoff se signait en soupirant : « Que la volonté de Dieu soit faite. Que pouvons-nous contre elle ? Il faut remercier le Seigneur de tous ses bienfaits. »

Après la mort de ses parents, les affaires allèrent de mal en pis. Oblomoff aurait dû depuis longtemps se rendre dans sa propriété afin de rechercher les causes du désordre.

Il y avait songé, mais remettait son voyage de jour en jour, parce que tout déplacement lui semblait une entreprise aussi hardie qu'extraordinaire. De toute sa vie, il n'avait fait qu'un voyage, en voiture, sans changer de chevaux, au milieu de coussins, de caisses, de malles, de provisions, jambons, pain, volaille, et en compagnie de nombreux domestiques. C'est avec cet équipage, qu'il avait débarqué à Moscou. Mais aujourd'hui, on ne voyageait plus ainsi, il fallait galoper ventre à terre.

Oblomoff avait un autre motif pour remettre cette expédition. Il ne se jugeait pas suffisamment bien préparé. Il se mit tout d'abord à élaborer un programme général de gestion et d'administration.

L'idée de ce plan, ses diverses rubriques et paragraphes, étaient depuis longtemps fixés dans son imagination. Il ne s'agissait plus que d'établir des détails, des bilans, des chiffres. Il travaillait inlassablement à ce projet depuis plusieurs années, il y songeait sans cesse, dans son lit, debout, à la maison ou dans le monde.

Tantôt, il le modifie, le corrige, reconstitue dans sa mémoire les détails imaginés le soir, oubliés le matin. Il travaille avec ardeur... Il n'est pas un imitateur mesquin, mais un créateur, qui réalise lui-même les idées qui germent dans sa tête. A peine éveillé, il s'étend sur

son divan pour mieux pouvoir réfléchir. Il ne ménage point ses forces, se voue tout entier à son œuvre, jusqu'à ce que la fatigue vienne interrompre son labeur. « Assez travaillé pour le bien d'autrui ! » lui murmure sa conscience. Alors, il se tourne, change de position, prend une attitude plus conforme à la rêverie. Libéré de ses préoccupations, il vit dans un monde imaginaire.

Il s'abandonne à des pensées nobles, généreuses. Il partage les grandes douleurs humaines, éprouve des élans, des aspirations vagues vers des pays inconnus, des larmes d'émotion coulent sur son visage. Il voudrait dévoiler les plaies de l'humanité ; ses pensées bouillonnent comme de grandes vagues, son sang coule plus vite, ses muscles se tendent, animés d'une force nouvelle. Il se dresse sur son divan avec des yeux ardents, étend sa main ; jette autour de lui un regard inspiré. Encore un peu, et son rêve va se réaliser, se transformer en un acte héroïque. Ah ! mon Dieu ! que de bien, que de soulagement il apportera aux hommes qui souffrent !

Mais la matinée s'écoule, puis la journée. Le soir va tomber, et Oblomoff aspire au repos. L'agitation s'apaise, les pensées se dissipent, le sang ralentit sa course. Oblomoff se recouche sur son dos, et fixe tristement le ciel. Le soleil disparaît dans une auréole dorée, derrière une maison voisine.

Que de fois a-t-il contemplé ce crépuscule !

Le lendemain matin, son imagination recommence à travailler. Il se plaît à se figurer qu'il est un grand général. Il dirige une guerre, il est l'instigateur d'une nouvelle croisade. Il décide du sort des peuples, fait preuve d'une grandeur d'âme, d'une générosité prodigieuse... ou bien encore, il est un célèbre artiste ; on l'acclame, on le couvre de lauriers, la foule l'entoure en criant : « Voici Oblomoff, notre grand Ilia Ilyitch ! »

Personne ne se doutait de ce travail intérieur. Ses

amis croyaient qu'il n'était occupé qu'à manger, qu'à dormir, qu'il ne fallait pas s'attendre à autre chose de sa part.

Seul Stoltz savait ce qui se passait au juste dans l'âme d'Oblomoff. Il connaissait les aspirations écloses dans ce cœur généreux, les pensées qui bouillonnaient dans cette tête. Mais Stoltz était presque toujours absent de Pétersbourg. Quant à Zakhare, dont la vie s'écoulait auprès de celle de son maître, et qui demeurait l'unique témoin de ce travail intérieur, il était convaincu que son Barine menait une existence parfaitement normale, et que l'on ne saurait vivre autrement.

## VII

Zakhare avait dépassé la cinquantaine. Il n'appartenait point à la race de ces Kalebs, de ces chevaliers de l'office sans peur et sans reproche, dévoués à leurs maîtres jusqu'à l'abnégation la plus complète. Hélas ! ce chevalier n'était ni sans peur, ni sans reproche ! Il avait vécu sous l'influence de deux époques très différentes. De l'une, il tenait la faculté d'attachement extrême. Un dévouement absolu à la maison des Oblomoff, l'autre lui avait enseigné la corruption. Tout en témoignant d'un véritable culte pour son maître, il lui mentait sans cesse. Le Kaleb de jadis, le serviteur de la vieille trempe, ne craignait point de reprocher à son maître sa prodigalité ou son intempérance — tandis que Zakhare buvait volontiers aux frais de son Barine. L'ancien serviteur était chaste comme un eunuque — tandis que Zakhare fréquentait une commère fort douteuse. L'ancien serviteur veillait jalousement sur la caisse de son maître — Zakhare soutirait sans cesse quelque menue monnaie à Oblomoff, et empochait les sous de cuivre oubliés sur la table. Il ne volait point de grosses sommes d'argent, parce qu'il n'en avait nul besoin, ou parce qu'il craignait d'être pris en flagrant délit. Mais ce n'était point là un signe d'honnêteté.

L'ancien serviteur serait plutôt mort que de toucher au plat qui lui était confié, — tandis que Zakhare ne se gênait point avec les victuailles destinées à son maître. De plus, Zakhare était bavard et comméreur. Chez l'épicier, dans la cour, au pas de la porte, il se plaignait sans cesse de son existence, médisait de son Barine : celui-ci était, selon lui, hargneux, mécontent de tout. Il valait mieux mourir que de le servir.

Zakhare parlait ainsi, non pas par méchanceté ou par désir de nuire à Oblomoff, mais par simple habitude. Il lui arrivait même, lorsque la conversation venait à languir, de répandre sur le compte d'Ilia Ilyitch toutes sortes de calomnies :

— Il fréquente une veuve..., chuchotait-il, je viens de lui porter un billet ce matin...

Et il ajoutait que son maître passait ses nuits à jouer et à boire. Tout cela n'était que pure imagination. Ilia Ilyitch ne fréquentait personne, dormait paisiblement, ne touchait jamais ni aux cartes, ni au vin.

Zakhare était fort négligé de sa personne. Il ne se rasait que très rarement, et faisait plutôt semblant de débarbouiller sa figure et ses mains. D'ailleurs il n'y avait pas de savon au monde capable de le décrasser. Lorsqu'il se rendait au bain, ses mains, de noires, devenaient écarlates, puis passaient de nouveau au noir.

Il était fort maladroit. S'il ouvrait le battant d'une porte, l'autre se refermait. S'il ramassait un mouchoir, ou quelque autre objet, il se baissait à plusieurs reprises, et lorsqu'il l'avait enfin relevé, le laissait aussitôt retomber.

S'il transportait une pile de vaisselle, l'assiette de dessus commençait immédiatement à glisser ; il faisait un geste pour la retenir, et en faisait tomber d'autres. Il assistait bouche bée à cette catastrophe, en tenant son plateau de plus en plus obliquement. Les objets continuaient à glisser l'un après l'autre et il lui arrivait

de jeter avec rage le dernier verre qui lui était resté entre les mains.

S'il traversait une chambre, il ne manquait jamais d'accrocher une table ou une chaise, de se cogner contre une porte, et accablant d'injures le menuisier, le propriétaire, ou Ilia Ilyitch lui-même.

Dans la chambre occupée par Oblomoff, tous les objets, et surtout les bibelots étaient ébréchés, Zakhare ne faisant aucune distinction entre les matières résistantes ou fragiles. S'il mouchait une chandelle, versait de l'eau dans un verre, il déployait autant de force que s'il ouvrait une porte cochère.

Mais que Dieu nous garde du zèle de Zakhare ! Lorsqu'il lui venait en tête de ranger, de nettoyer, il n'y avait plus de limites aux dégâts et aux accidents. Une soldatesque ivre faisant irruption dans l'appartement, n'aurait pas causé autant de dommages. Les objets étaient brisés ou précipités par terre, les chaises renversées, la vaisselle en miette. Il fallait, pour en finir, mettre Zakhare à la porte, à moins qu'il ne quittât la chambre de son propre gré, en jurant affreusement.

Heureusement, il ne témoignait que fort rarement d'une pareille activité !

Tous ces malheurs provenaient de son éducation. Il avait été élevé, loin de ces appartements luxueux mais peu spacieux, encombrés de bibelots et de meubles ; il avait poussé à la campagne, en plein champ, en plein air ; il avait appris à manier des instruments massifs et solides, la pelle, la pioche, les gonds de fer, les meubles grossiers.

Il lui suffisait de toucher au bougeoir, à la lampe, au presse-papiers, demeurés intacts durant des années, pour les détériorer aussitôt.

— Que c'est curieux ! s'écriait-il. J'ai pris cet objet en main, et il s'est cassé.

Il lui arrivait aussi de remettre l'objet en place sans

rien dire, et de jurer ensuite que c'était Ilia Ilyitch qui l'avait cassé.

Zakhare avait tracé une fois pour toutes son programme de travail, dont il ne dépassait jamais les limites.

Le matin, il allumait le samovar, cirait les chaussures, brossait les habits, que son maître avait l'intention de revêtir, mais jamais ceux qui étaient suspendus dans l'armoire.

Puis il se mettait à balayer le milieu du parquet, sans se soucier des recoins de la chambre où la poussière s'amassait. Il passait le plumeau sur la table sur laquelle rien n'était posé, pour ne pas avoir l'ennui de déplacer des objets.

Puis, il s'en allait dormir, ou bavarder avec Anissia à la cuisine sans plus se soucier du ménage.

Il refusait d'apporter la moindre modification à ce programme. Pour l'obliger à faire un nettoyage supplémentaire, à apporter ou emporter quelque objet, il fallait renouveler l'ordre tous les jours.

Et pourtant, malgré les calomnies qu'il proférait contre son maître, malgré les sous qu'il lui volait, malgré l'extrême négligence qu'il apportait aux soins du ménage, Zakhare était un serviteur dévoué.

Il n'aurait pas hésité à mourir, à se jeter à l'eau pour son Barine, sans même considérer cet acte comme un sacrifice, ou comme un exploit héroïque, digne de susciter des louanges. Il jugeait cela fort naturel, ou plutôt il n'y songeait jamais, et agissait d'instinct.

Il n'obéissait à aucun principe, n'analysait point les sentiments qu'il éprouvait à l'égard d'Ilia Ilyitch. Ces sentiments, son père, son aïeul, les serviteurs parmi lesquels il avait grandi, les lui avaient transmis, ils faisaient partie de sa chair et de son sang.

Il aurait donné sa vie pour préserver celle de son maître comme un chien qui bondit sur l'ennemi, sans

savoir les raisons qui le poussent à agir. Par contre, s'il avait fallu passer une nuit à veiller son maître malade, Zakhare se serait certainement endormi.

Il ne manifestait aucune marque extérieure de respect vis-à-vis d'Oblomoff, auquel il parlait sur un ton grossier et familier, et qu'il calomniait à l'office. Mais cette attitude ne faisait que masquer, sans l'amoinrir, le sentiment de parenté, ce lien profond qui l'unissait à Ilia Ilyitch et à tout ce qui portait le nom d'Oblomoff.

Peut-être ce sentiment était-il en contradiction avec les pensées intimes de Zakhare, qui, ayant étudié son maître, l'estimait à sa juste valeur. Peut-être la connaissance exacte du caractère d'Ilia Ilyitch lui inspirait-elle une certaine rancune. Mais Zakhare aimait la maison des Oblomoff, comme le chat aime son grenier, le cheval son écurie, le chien sa niche ; ceci ne l'empêchant pas d'avoir des goûts, des impressions personnels.

Ainsi, il préférait le cocher d'Oblomovka (1), au cuisinier, la femme de la basse-cour Varvara à tous les deux, et tous trois à Oblomoff. Et pourtant, le cuisinier d'Oblomovka était à ses yeux, supérieur à tous les cuisiniers de la terre, et Oblomoff le meilleur maître du monde. Zakhare détestait Tarraska, le garçon d'office, mais ne l'aurait pas échangé contre l'homme le plus excellent du monde, pour la simple raison que Tarraska venait d'Oblomovka.

Il traitait Oblomoff avec grossièreté et familiarité, comme le fétichiste traite son idole, tout en l'estimant pour sa supériorité. Le moindre prétexte était suffisant pour éveiller ce sentiment d'estime dans le cœur de Zakhare, et pour lui faire envisager son maître avec un respect, une terreur religieuse. Alors il fondait en

(1) Propriété des Oblomoff, dont il sera question plus loin.

larmes à force d'émotion. — Que Dieu le préserve de toute velléité de mettre quelqu'un non seulement au-dessus mais au même rang que son Barine, ou qu'une autre personne songe à le faire en sa présence.

Zakhare considérait les personnes qui fréquentaient Oblomoff, avec un certain mépris, et lorsqu'il les servait, il les regardait avec condescendance, comme s'il leur faisait un grand honneur. En leur ouvrant la porte, il disait sur un ton grossier et bourru :

— Le Barine repose, et les examinait des pieds à la tête d'un air dédaigneux.

Parfois, oubliant les calomnies qu'il venait d'inventer, il se mettait à chanter les louanges de son maître, et alors, son enthousiasme ne tarissait point. Il énumérait toutes les vertus d'Oblomoff, vantait son intelligence, sa bonté, sa générosité et empruntait à d'autres les qualités qui manquaient à Ilia Ilyitch.

Mais les relations extérieures qui existaient entre maître et serviteur, étaient plutôt empreintes d'un caractère hostile. Vivant sans cesse côte à côte, ils avaient fini par se lasser l'un de l'autre.

Ilia Ilyitch connaissait à fond les qualités de Zakhare, et les ayant une fois pour toutes reconnues, s'y était habitué et ne les appréciait plus. Mais il ne pouvait souffrir les nombreux petits défauts de son domestique, il ne le traitait plus de la façon dont ses aïeux avaient traité leurs serviteurs, et se permettait à l'égard de Zakhare des sorties plus que violentes. Pour ce dernier, Ilia Ilyitch était devenu une lourde charge, un poids continuel.

Ayant débuté comme valet de pied, attaché ensuite à la personne d'Oblomoff, il s'était longtemps considéré comme l'ornement d'une maison aristocratique, et non comme un être utile. Le matin, il aidait son jeune maître à faire sa toilette, à se vêtir, et ne faisait plus rien pendant le reste de la journée.

Paresseux de nature, il l'était devenu d'autant plus à la suite de son éducation. Il se donnait des airs devant les autres domestiques, ne se souciait même plus d'allumer le samovar, ou de donner un coup de balai. Il somnolait dans l'antichambre, ou s'en allait péroter à la cuisine, ou dans la cour, où il se tenait les bras croisés, le regard rêveur.

Et soudain, après cette douce existence, il fut obligé de porter à lui seul le fardeau de tout un ménage. Servir à table, balayer, nettoyer, faire les courses. Son âme devint sournoise, ses mœurs grossières, et chaque fois que la voix de son maître l'appelait, il se mettait à grogner furieusement.

Ainsi Oblomoff empêchait Zakhare de vivre en paix, en exigeant de lui sa présence constante, des soins continuels, tandis que Zakhare n'avait qu'une idée en tête : filer chez la commère, à la cuisine, ou à l'épicerie...

Ils se connaissaient depuis toujours, vivaient constamment l'un auprès de l'autre. Zakhare avait porté le petit Oblomoff dans ses bras. Oblomoff se souvenait d'un Zakhare adolescent, agile, malin, débrouillard.

Un lien indestructible subsistait au fond de leurs cœurs. Ilia Ilyitch ne pouvait se passer des soins de Zakhare ; il avait besoin de lui pour se lever, se coucher, se coiffer, se chausser, se nourrir. Et Zakhare ne pouvait se figurer un autre maître qu'Oblomoff, une autre existence que celle qu'il menait auprès de lui, et qui consistait à le nourrir, à le vêtir, à le traiter avec insolence, à lui mentir, et à l'adorer à l'égal d'un dieu.

## VIII

Ayant refermé la porte derrière Tarantieff et Alexeïeff, Zakhare ne se décida pas tout de suite à remonter sur son poêle, son maître qui se préparait sans doute à écrire, pouvant l'appeler d'un instant à l'autre. Mais un silence de tombe régnait dans le cabinet de travail d'Oblomoff. Zakhare jeta un coup d'œil à travers la fente de la porte. Et que vit-il ? Ilia Ilyitch étendu sur son divan, le menton appuyé sur la paume de sa main. Un livre entr'ouvert était posé à ses côtés. Zakhare ouvrit la porte :

— Pourquoi vous êtes-vous recouché ? demanda-t-il.

— Ne me dérange pas. Tu vois que je suis en train de lire, fit Oblomoff d'un ton brusque.

— Il est temps de vous lever, et de vous mettre à écrire.

Oblomoff tressaillit :

— Tu as raison, va, je vais réfléchir, murmura-t-il.

— Et comment a-t-il fait pour se recoucher si vite, grognait Zakhare tout en remontant sur son poêle : d'où lui vient cette agilité ?

Cependant, Oblomoff avait terminé sa lecture. Il ferma son livre, bâilla, puis fut assailli par la même pensée obsédante : « Les deux malheurs. »

— Quel ennui, répéta-t-il en s'allongeant. Il se sentait enclin au rêve, à la méditation douce. Il tourna ses regards vers la fenêtre et chercha le soleil, mais celui-ci était à son zénith, et répandait une lumière éblouissante sur la muraille blanche de la maison voisine.

— Non, les affaires d'abord, se dit Oblomoff, et ensuite...

Il se tourna sur son dos, et ayant passé ses deux bras sous sa tête, se mit à étudier mentalement le plan d'amélioration de sa propriété. Il en examina plusieurs détails : corvées, redevances, mesures à prendre pour sévir contre la paresse et la désertion des paysans, puis il se mit à imaginer sa propre existence à la campagne...

Une maison se dressa dans son imagination, il détermina la disposition des chambres, la dimension de la salle à manger, de la salle de billard, fit le choix des meubles, des tapis.

Puis il passa au jardin ; il résolut de conserver les grands tilleuls et les chênes, mais de faire couper les pommiers et les poiriers, afin de planter des acacias à leur place. Il songea à un parc, mais ayant fait un devis rapide, y renonça.

Il se vit installé le soir près de la terrasse, devant la table de thé, sous le dôme touffu des arbres, en train de fumer une longue pipe, tout en admirant la vue qui se déroulait à ses yeux. Les champs de blé mûr jaunissaient au loin. Le soleil se couchait derrière une forêt de bouleaux, et embrasait les eaux dormantes et calmes de l'étang. Une légère buée flottait au-dessus des prairies. La fraîcheur descendait ; les ténèbres enveloppaient la nature, les paysans rentraient en foule au village.

Les gens de la maison étaient groupés dans la cour. Leurs chants, leurs rires résonnaient au loin, accompagnés des notes grêles de la balalaïka. Les jeunes servantes jouaient à cache-cache.

Et autour de lui, ses propres enfants s'amusaient, les

tout petits, qui grimpaient sur ses genoux, enlaçaient son cou. Et, assise vis-à-vis de lui, près du samovar qui ronronnait... la reine de ces lieux, la divinité, la femme, sa femme.

Et cependant, dans la salle à manger, ornée avec un goût discret, brillaient les lumières engageantes. Les serviteurs dressaient le couvert sur une grande table ronde. Zakhare, promu à la dignité de majordome, et dont les favoris étaient devenus tout blancs, disposait l'argenterie et les cristaux qui tintaient doucement. Tout le monde avait pris place autour de la grande table, devant un souper abondant. Voici, son camarade fidèle, son ami d'enfance, Stoltz, et d'autres personnes, qui lui étaient proches. Puis on montait se coucher.

Le visage d'Oblomoff s'illumina, le rêve était si net, si vivant, si poétique, qu'il cacha son visage dans les coussins. Il ressentit un vague besoin d'amour, de bonheur paisible, la nostalgie des paysages champêtres, d'une épouse, d'un foyer.

— Et le plan ? et le Starosta ? et l'appartement ? cria soudain la voix de sa conscience : Oui, oui, murmura-t-il, tout de suite, à l'instant même...

Un nouveau coup de sonnette retentit, et Ilia Ilyitch vit apparaître un petit homme ventru, au visage blanc et rose. Sa calvitie, qui reluisait comme de l'ivoire, était entourée d'épais cheveux noirs. L'expression de son visage était attentive, réservée, pleine de décorum. Il portait un habit tout neuf, spacieux et confortable, qui s'ouvrait comme une porte cochère.

Son linge était aussi luisant que sa calvitie.

— Cher docteur, quel bon vent vous amène ? s'écria Oblomoff en tendant la main au visiteur.

— Comment allez-vous ? fit celui-ci.

— Très mal, docteur, répondit Ilia Ilyitch en secouant tristement la tête, j'avais justement l'intention de vous consulter. Je ne sais que faire... je ne digère presque

plus, je sens un poids sur l'estomac, des brûlures, je respire mal... disait Oblomoff d'un ton plaintif.

— Donnez-moi votre main, fit le docteur en tâtant le pouls d'Oblomoff, puis ferma un instant les yeux.

— Toussez-vous ?

— La nuit, surtout après avoir soupé.

— Éprouvez-vous des palpitations ?

Et après avoir posé d'autres questions semblables, le docteur inclina son crâne chauve et se plongea dans une profonde méditation. Au bout de quelques minutes, il releva la tête et dit d'une voix décidée :

— Si vous continuez à vivre pendant trois ans dans ces conditions, dans ce climat et sans cesse étendu, en vous nourrissant d'aliments gras et indigestes, vous mourrez d'une attaque d'apoplexie.

Oblomoff tressaillit :

— Que faire ?... dites-le-moi au nom du ciel !

— Mais ce que font tous les autres... aller à l'étranger...

— A l'étranger, s'écria Oblomoff surpris.

— Eh bien ?

— De grâce, docteur, à l'étranger ! mais cela n'est pas possible ! Et Oblomoff jeta un regard autour de lui, en répétant : A l'étranger !

— Et qu'est-ce qui vous en empêche ?

— Comment ? Mais tout !

— Vous n'avez pas suffisamment d'argent ?

— Précisément, s'écria Oblomoff, enchanté de découvrir un prétexte : Voyez ce que m'écrit le *Starosta*...

Le docteur l'interrompt : — Cela ne me regarde pas... mon devoir était de vous prévenir que vous deviez changer d'air, d'occupation.

— C'est bien, j'y réfléchirai. Mais où voulez-vous m'envoyer, et pourquoi faire ?

— A Kissingen ou à Ems : vous y prendrez les eaux,

— passez-y les mois de juin et de juillet, puis allez dans la montagne, la Suisse ou le Tyrol par exemple... vous y ferez une cure de raisin...

— Le Tyrol, répéta faiblement Ilia Ilyitch.

— Puis, vous pourriez vous rendre dans un pays au climat sec, l'Égypte...

— Ah ! mon Dieu ! il ne manquerait plus que cela, songea le patient.

— Evitez tout souci, tout chagrin...

— C'est facile à dire, s'écria Oblomoff : vous ne recevez pas de lettres du Starosta !

— Il faut aussi éviter de penser...

— Comment cela ?

— Oui, la tension de l'esprit...

— Et le plan, les réformes à introduire dans ma propriété. Est-ce que vous me prenez pour une bûche ?

— Mon devoir est de vous avertir, voilà tout. Méfiez-vous aussi des passions : elles compromettent la guérison. Cherchez par contre les distractions, le cheval, la danse, un exercice modéré au grand air, les conversations agréables, des entretiens avec le beau sexe, afin que votre cœur palpite légèrement, et seulement à la suite de sensations douces.

Oblomoff écoutait, l'oreille basse.

— Et ensuite ? murmura-t-il.

— Je vous défends de lire et d'écrire. Louez une villa dont les fenêtres donnent au midi, entourez-vous de fleurs, de femmes, de musique...

— Et le régime ?

— Pas de viande, pas d'aliments farineux ou gélatineux. Du bouillon, des légumes. Vous pouvez marcher huit heures par jour ; emportez votre fusil.

— Seigneur !

— Enfin, conclut le docteur, allez passer l'hiver à Paris, et là, cherchez à vous distraire, plongez-vous dans le tourbillon mondain. Ne vous abandonnez pas à

vos réflexions, allez au théâtre, aux mascarades, fréquentez des amis dans les environs, soyez entouré d'amis... du rire, du bruit...

— Et quoi encore, fit Oblomoff avec un dépit mal dissimulé.

Le docteur réfléchit : — Vous pourriez aller respirer l'air de la mer. Allez en Angleterre, et de là embarquez-vous, faites un tour en Amérique...

Il se leva pour prendre congé :

— Si vous pouviez suivre mes prescriptions à la lettre ! fit-il.

— C'est entendu, je vous obéirai, fit Oblomoff d'un ton ironique en l'accompagnant jusqu'à la porte.

Le docteur se retira, en laissant Oblomoff dans un état piteux. Il ferma les yeux, se roula en boule, prit sa tête entre ses mains, et demeura ainsi, immobile, sans rien voir, sans rien éprouver.

— Ilia Ilyitch.

— Quoi encore ?

— Que dois-je répondre au gérant ?

— A quel sujet ?

— Pour l'appartement.

— Comment, tu te permets, tu oses me reparler de cette affaire ?

— Mais, Ilia Ilyitch... les autres, et des gens qui nous valent bien, déménagent aussi ! Alors j'ai pensé que nous pourrions en faire autant, fit Zakhare.

— Quoi, que dis-tu là ? demanda Oblomoff avec surprise, et en se redressant à moitié : Les autres ?

Zakhare se troubla, ne sachant pas ce que signifiait cette exclamation, ce geste pathétique.

— D'autres, qui me valent bien ! répéta Oblomoff avec effroi : A présent je saurai que tu ne fais aucune distinction entre moi et les « autres ».

Et Oblomoff esquissa un salut ironique, tout en montrant un visage offensé.

— Excusez-moi, Ilia Ilyitch, est-ce que je me serais jamais permis de vous comparer à d'autres !

— Va-t'en, et que je ne te voie plus, s'écria Oblomoff d'un accent impérieux : Je ne puis souffrir ta présence ici. Les autres ! bien, très bien !

Zakhare se retira avec un profond soupir.

— Mon Dieu, gémit Oblomoff, je voulais consacrer cette matinée à un travail sérieux, utile, et me voici bouleversé pour toute la journée. Et à cause de qui ? à cause de mon propre serviteur ! Comment a-t-il pu !

Oblomoff ne pouvait se calmer. Il se couchait, se levait, marchait dans la chambre, se recouchait de nouveau. Il cherchait à pénétrer le sens de ce mot fatal : « *les autres* ». Quel était le degré exact de l'insulte proferée par Zakhare ? Croyait-il réellement que son maître était comparable à *d'autres*, ou bien cette phrase malencontreuse lui était-elle échappée par hasard ? L'amour propre d'Ilia Ilyitch était cruellement blessé. Il résolut de démontrer à son serviteur toute l'infamie de son acte. Il appela d'un ton solennel :

— Zakhare.

Celui-ci entr'ouvrit la porte, mais ne se décida pas à franchir le seuil.

— Viens ici, fit Ilia Ilyitch.

La porte s'ouvrait facilement, mais Zakhare en tourna le bouton avec la plus grande difficulté ; il hésitait à entrer.

— Ici, répéta Oblomoff.

Zakhare fit un demi-pas en avant, puis s'arrêta.

— Encore plus près.

— As-tu réfléchi, fit Oblomoff, à ce que signifie le mot « *les autres* ». Veux-tu que je te l'explique ?

Zakhare respira bruyamment comme un ours dans sa tanière.

— *Un autre*, reprit Oblomoff, est un être misérable, grossier, inculte, qui vit dans la saleté, dans la pau-

vreté, qui habite un grenier. Il dort sur un tapis, se nourrit de hareng et de pommes de terre, la misère le pousse d'un coin dans un autre. Oui, celui-là, peut, en effet, déménager. Liagaieff, par exemple, Liagaieff, qui prend une règle sous le bras, roule deux chemises dans son mouchoir de poche, et s'en va trouver un nouveau logement. Voilà ce que c'est que « *les autres* » ! Est-ce que je leur ressemble ?

Zakhare fixa son regard sur son maître, piétina sur place et ne répondit rien.

— Qu'est-ce qu'un « *autre* » ? continua Oblomoff : — C'est l'homme qui cire lui-même ses chaussures, qui s'habille tout seul. Il a beau se donner parfois des airs de maître, il ne sait pas ce que c'est qu'un domestique. S'il a une course à faire, il y va lui-même. Il attise le feu de ses propres mains, enlève la poussière...

— Chez les Allemands, cela se voit souvent, fit Zakhare d'un air sombre.

— Précisément. Et tu as pu supposer un instant que je suis comme les autres !

— Vous êtes tout à fait un autre, fit Zakhare, qui n'avait pas encore compris pourquoi son maître lui en voulait.

— Je suis tout à fait un autre, vraiment ! Mais songe un peu comment « *un autre* » vit. « *Un autre* » travaille sans relâche ! se met en quatre ! S'il n'a pas travaillé, il ne mange pas. Un autre fait des salamalecs, un autre supplie, s'humilie... est-ce que par hasard, je serais fait comme ces gens-là ?

— De grâce, Ilia Ilyitch, ne me tourmentez pas avec ces mots lamentables ! suppliait Zakhare : Ah ! Seigneur Dieu !

— Moi, un autre ? Mais est-ce que je m'agite ? Est-ce que je travaille ? Est-ce que je mange mal ? Suis-je maigre, pitoyable ? Depuis que j'existe, je n'ai jamais mis mes chaussettes tout seul, Dieu soit loué !... Tu

m'as servi depuis mon enfance la plus tendre, tu sais tout, tu as tout vu. Tu peux témoigner que j'ai été élevé dans la mollesse, que je n'ai jamais connu ni la faim, ni le froid, que je n'ai jamais été obligé de gagner ma vie. Et tu as osé me comparer aux autres. Tu as pu faire cela, toi ? Tu as trouvé le courage d'insulter ce Barine, que tu as porté dans tes bras, lorsqu'il était petit, qui a été ton bienfaiteur...

Zakhare ne put supporter plus longtemps ces reproches. Le mot « Bienfaiteur » fit déborder son cœur gonflé par l'émotion. Il se mit à clignoter de plus en plus vite. Moins il comprenait le discours d'Oblomoff, plus il se sentait triste.

— Excusez-moi, Ilia Ilyitch, fit-il dè sa voix rauque, je ne savais ce que je faisais...

Et ignorant en quoi consistait sa faute, il ne put achever la phrase. Il se mit à sangloter, son souffle rauque et sa voix éraillée se mêlant pour former une symphonie extraordinaire.

— Ilia Ilyitch, gémit-il, qu'avez-vous donc contre moi ? Que Dieu vous garde. Est-ce que je vous veux du mal ? Que dites-vous là ? Ah ! Seigneur, quel malheur, quel malheur !

— Et toi, disait Oblomoff sans écouter ces plaintes, tu devrais avoir honte de prononcer de telles paroles. J'ai réchauffé un serpent dans mon sein !...

— Un serpent ! hurla Zakhare en gesticulant et en pleurant de plus belle, est-ce que j'ai parlé de serpent ? Mais je n'en vois même pas en rêve, les sales bêtes !

Chacun avait cessé de comprendre ce que disait l'autre.

Tandis que Zakhare sanglotait, Oblomoff se sentit soudain ému par ses propres paroles. A force de sermonner Zakhare, il s'était pénétré peu à peu de la conscience de son rôle de maître généreux, et fit ses

dernières observations d'une voix tremblante et les larmes aux yeux.

— A présent, va, et que Dieu te garde, dit-il d'un ton plus pacifique, mais d'abord apporte-moi du kvasse, ma gorge est toute sèche, tu vois que ton maître est en train de râler, et tout cela à cause de toi. J'espère, reprit-il lorsque Zakhare revint en apportant le kvasse, que tu as compris toute la gravité de ton méfait, et qu'il ne te viendra plus jamais en tête de comparer ton maître à d'autres. Et afin de remédier à ta faute, arrange-toi avec le propriétaire, de façon à ne pas devoir déménager. Voilà comment tu te soucies du repos de ton Barine ! Tu l'as bouleversé, peiné, troublé, privé de la possibilité de travailler utilement ! Et qui sera le premier à en être puni ? Mais toi-même, naturellement ; c'est à toi, et à tes semblables que je consacre ma vie, c'est à cause de vous que j'ai donné ma démission, que je me suis cloîtré. Enfin, n'en parlons plus. Voici trois heures qui sonnent. Il ne me reste plus que deux heures avant dîner, et que de travail à terminer ! Je consens à remettre cette lettre jusqu'au prochain courrier, et j'esquisserai demain mon plan définitif. Je vais me reposer, je n'en peux plus. Tire les rideaux, ferme bien la porte et que personne ne me dérange. Peut-être pourrai-je encore m'endormir. Tu viendras me réveiller à quatre heures et demie.

Zakhare se mit à calfeutrer la chambre de son Barine. Il tira les couvertures sur Oblomoff, les borda, tira les rideaux, ferma hermétiquement toutes les portes, et enfin se retira.

Ilia Ilyitch s'étendit sur le dos, mais ne put s'endormir tout de suite. Il réfléchissait, plein d'inquiétude.

— Deux malheurs à la fois, murmurait-il, en se roulant dans les couvertures. Comment y résister !

Mais en réalité, ces malheurs avaient cessé de tracas-

ser Oblomoff, et s'étaient peu à peu transformés en réminiscences vagues.

— Les sombres prédictions du Starosta ne se sont pas encore réalisées, se disait-il, et bien des changements peuvent survenir d'ici là. Les pluies peuvent améliorer la récolte, les arriérés seront payés, les fuyards rattrapés.

— Mais au fait, où sont-ils ces paysans ? Sans doute sont-ils partis la nuit, en pleine humidité, sans pain... où dormiront-ils ? dans la forêt ? Ils ne peuvent donc pas tenir en place ! L'air des isbas est infect, mais au moins il y fait chaud... de quoi s'inquiètent-ils ? mon plan sera bientôt terminé.

La pensée de déménager le préoccupait davantage. Mais sans doute Zakhare saurait se débrouiller, leur départ serait remis jusqu'en été prochain, on s'arrangerait...

— Mais je ne suis pas encore débarbouillé, s'écria-t-il soudain, je n'ai rien fait de toute la matinée !

Il réfléchit :

— Un autre se serait sans doute acquitté de toutes ces tâches... un autre... un autre...

Et subitement cet autre lui apparut tout différent de l'individu qu'il avait décrit à Zakhare :

— L'autre ne se promène pas en robe de chambre, ne dort point, aime la vie, sort, agit... et moi, et moi?... répéta-t-il avec tristesse.

Cet examen de conscience éveilla en lui une vive amertume. Des regrets vains, des reproches cuisants le pénétraient, semblables à mille aiguilles, et il chercha quelqu'un sur qui se décharger de tous ses remords.

— C'est Zakhare, murmura-t-il.

Il évoqua tous les détails de la scène avec son domestique et une vive rougeur se répandit sur son visage. Si quelqu'un les avait entendus ! Il se sentit glacé, rien qu'à cette pensée.

— Zakhare est trop bête pour répéter mes paroles, d'ailleurs personne ne le prendrait au mot. Dieu en soit loué !

— Pourquoi suis-je devenu ainsi ? se demanda Oblomoff, les larmes aux yeux : — Moi aussi j'aurais voulu... est-ce la nature qui a fait de moi un si piètre personnage ?... Mais non, Dieu merci, je ne saurais me plaindre...

Il eut un soupir de soulagement et se sentit peu à peu gagné par son apathie, sa quiétude ordinaire.

— C'est la destinée qui l'a voulu, murmura-t-il, se laissant envahir par la torpeur : — quelque chose comme deux mille roubles !...

Puis il ajouta à haute voix : Tout de suite, tout de suite, attendez un instant !...

Je serais curieux de savoir pourquoi je suis devenu ainsi. Ses yeux se fermèrent : — Oui, pourquoi ? pourquoi ? sans doute, parce que... mais il n'eut point la force d'achever sa phrase. Sa langue se figea, ses lèvres s'engourdirent, et demeurèrent entr'ouvertes : un grand soupir s'échappa de sa poitrine. Et bientôt la pièce s'emplit du ronflement paisible, d'un homme profondément endormi.

Le sommeil interrompit le flux de ses pensées, et le transporta à une autre époque de sa vie, dans un autre pays, où le lecteur le retrouvera au cours du prochain chapitre.

## LE SONGE D'OBLOMOFF

Où sommes-nous ? Quel est ce coin de terre bénie, où nous transporte le songe d'Oblomoff ?

On ne voit ni montagnes, ni mer, ni abîmes, ni sombres forêts, rien de grandiose, de sauvage, d'austère !

Le ciel semble se presser doucement contre la terre, non pas pour la sillonner de ses foudres, mais pour l'étreindre avec plus d'amour. On dirait un toit sûr, un toit paternel, destiné à abriter ces lieux charmants, les défendre contre tout désastre.

Pendant six mois, le soleil brille gaiement, puis pâlit, s'éloigne, à contre-cœur, comme s'il voulait se retourner pour jeter un dernier coup d'œil aux sites qu'il préfère, et les doter d'un jour d'automne tiède et doux.

Au lieu de montagnes, une rangée de collines se déroule à l'horizon. Elles s'en vont en pente douce, et, lorsqu'on atteint leurs sommets, il est délicieux de se laisser tomber sur l'herbe, et de rêvasser en admirant le soleil couchant.

La rivière coule joyeuse et enjouée. Tantôt elle déborde, formant un vaste étang, tantôt court en filets rapides, puis s'apaise, rêveuse, et glisse doucement sur les cailloux.

Cette contrée offre au peintre un série d'études pit-

toresques, de gais et riants paysages. Le coteau, dont la pente est douce et sablonneuse, les broussailles qui cherchent à gagner le rivage, le ravin tortueux, où court un mince ruisseau, le bouquet de bouleaux, forme un tableau harmonieux brossé de main de maître.

Soit que le cœur ait gardé sa pureté, ou qu'il soit dévasté par les passions, il aspire à vivre dans ce coin de terre tranquille, oublié de l'univers tout entier, à y goûter un bonheur ignoré du reste des hommes. Tout y promet une vie longue et paisible, une mort douce, et semblable au sommeil.

L'année y accomplit son cours régulier. Selon les indications du calendrier, le printemps débute au mois de mars... alors les ruisseaux bourbeux descendent des coteaux, la terre se gonfle, exhale une tiède buée, le paysan se débarrasse de sa pelisse, se tient au pas de la porte, vêtu de sa blouse de toile, et contemple longuement le soleil. Il empoigne les brancards de la charrette renversée, pousse du pied la charrue abandonnée sous l'auvent, et songe aux travaux des champs.

Les giboulées printanières ne menacent guère ce pays, ne dévastent point les champs, ne brisent point les arbres. Et l'hiver, — beauté glacée et calme — se maintient immuablement de l'automne jusqu'au printemps : point de dégels inattendus en pleine saison d'hiver, point de gelées cruelles ; tout y suit l'ordre harmonieux de la nature. Il commence à geler en novembre, en janvier le froid augmente, et si le paysan franchit le seuil de sa maison, il revient tout blanc de givre. En février, le nez subtil flaire déjà les premiers souffles du printemps.

Mais c'est l'été, l'été surtout qui est enchanteur. L'air pur, sec, n'est point embaumé par l'arome des citronniers ou des lauriers, mais imprégné des robustes senteurs de l'absinthe, du pin et de la brunelle. Les journées sont limpides, chaudes, mais non pas torrides,

et durant près de trois mois, le ciel est sans nuages. Les soirées sont tièdes, les nuits légèrement étouffantes; les étoiles scintillent, joyeuses et amicales.

Et voici la pluie d'été, pluie généreuse, qui jaillit abondante et impétueuse, comme les larmes ferventes d'un bonheur subit. Dès que la pluie cesse, le soleil se montre, sourit, réchauffe les champs et les collines, et la terre s'épanouit sous ses caresses.

Le villageois accueille la pluie joyeusement : Gentille pluie mouillera, gentil soleil séchera ! s'écrie-t-il, en recevant la tiède averse sur le visage, les épaules et le dos. Les orages eux-mêmes ne sont point sinistres dans cette contrée heureuse; ils éclatent toujours à la même époque, et généralement, le jour de la Saint-Élie, pour ne pas donner un démenti à la légende populaire (1).

D'année en année, les coups de tonnerre sont égaux en force et en nombre ; on dirait que le gouvernement céleste distribue d'année en année la même quantité d'électricité.

Les quatre paisibles hameaux, situés dans cette contrée, semblent plongés dans une profonde torpeur. Ils se dressent l'un près de l'autre, comme lancés au petit bonheur par une main de géant ; une des cabanes s'est écrasée sur le bord d'un ravin ; elle s'y accroche, suspendue dans le vide, appuyée sur trois perches. Plusieurs générations y ont vécu paisibles et heureuses.

Aux alentours, dans le village, tout somnole : les portes des demeures silencieuses sont large ouvertes, on ne voit âme qui vive. Seules, des nuées de mouches bourdonnantes voltigent dans l'air lourd de la cabane.

Le même silence, la même paix règnent dans les champs. Un cultivateur solitaire, pareil à une fourmi, travaille dans le sillon noir, sous les rayons brûlants du soleil, la main sur la charrue, le front trempé de sueur.

(1) Saint Elie, patron de la foudre.

Cette inaltérable quiétude s'étend aux mœurs de la population. On n'entend jamais parler de meurtres, de vols, de brigandage. Les âmes ne sont troublées ni par les passions, ni par les aspirations téméraires. Et de quelles passions, de quelles aspirations s'agirait-il dans une contrée où chacun ne connaît que soi-même ? Ces hommes vivent très éloignés de leurs semblables. Les villages les plus proches et la ville du district se trouvent à vingt-cinq, trente verstes de distance.

A une époque déterminée de l'année, les paysans transportent leur blé jusqu'au port voisin, situé sur le Volga ; c'est leur Colchide, leurs colonnes d'Hercule. Une fois par an, les plus aventureux s'en vont à la foire. En dehors de ces deux expéditions, ils n'ont de relations avec personne.

Ils savent que quatre-vingts verstes les séparent du « Gouvernement », c'est-à-dire du chef-lieu de leur province, mais on ne s'y rend que fort rarement. Ils savent également, qu'un peu plus loin, se trouvent les villes de Saratoff, de Nijny ; ils ont entendu parler de Moscou, de Pétersbourg, et au delà de ces deux villes, il y a les Allemands, les Français... encore plus loin, commence un monde obscur, des régions inconnues, peuplées de monstres, d'hommes à deux têtes, de géants ; ensuite, c'est le pays des ténèbres, et enfin la baleine mythique qui porte l'univers sur son dos.

Comment peuvent-ils comparer leur sort à celui des autres hommes ; il ne les connaissent même pas. Vivent-ils bien ou mal ? Sont-ils riches ou pauvres ? Doivent-ils envier le destin des autres ? Ils n'en savent rien. Ils sont persuadés que tous les hommes vivent exactement de la même façon, et que ce serait un péché que de vivre autrement. Si on leur disait qu'il y a des paysans qui labourent, sèment, récoltent selon d'autres coutumes, ils seraient demeurés incrédules.

Quels troubles, quelles passions pourraient boule-

verser leur existence ? Certes, ils ont leurs soucis : le paiement des redevances et des contributions seigneuriales ; leurs défauts : la paresse, la nonchalance. Mais, après tout, ces charges ne leur pèsent point, ces défauts ne leur causent que de légères préoccupations.

Au cours des cinq dernières années, sur plusieurs centaines d'âmes, il n'y a pas eu une seule mort, ni violente, ni naturelle. Et si l'un d'eux finit par mourir de vieillesse, ou à la suite de quelque mal invétéré, les autres demeurent consternés par un événement aussi extraordinaire.

Un seul crime — le vol de pois, carottes et navets, est assez fréquent au village ; un jour, deux cochons de lait ont disparu, ainsi qu'une poule, accident qui a mis en émoi tous les environs ; mais ce vol hardi a été attribué à l'unanimité aux marchands ambulants de vaisselle de bois qui avaient traversé le pays la veille.

Un autre jour, on trouva étendu au fond du fossé d'un pacage, un homme qui appartenait sans doute à une équipe de cantonniers. Les enfants furent les premiers à le découvrir, et coururent, terrifiés, au village, en répandant la nouvelle qu'un terrible serpent ou loup-garou se cachait dans le fossé, qu'il les avait poursuivis et que Kouzka, leur petit camarade, avait failli être croqué par l'affreuse bête.

Les paysans les plus hardis du village, s'armèrent de fourches et de haches, et se dirigèrent en foule vers le fossé.

— Où diable allez-vous ? criaient les vieillards. Vous n'êtes pas aussi forts que vous pensez... N'y touchez pas... Personne ne vous y oblige.

Mais les paysans avançaient, sans écouter ces avertissements. A une cinquantaine de toises de l'endroit où se cachait le monstre, ils se mirent à l'interpeller sur divers tons, sans obtenir de réponse. Ils s'arrêtèrent, puis firent encore quelques pas en avant.

Ils virent un moujik qui dormait, la tête appuyée contre le bord du fossé. Un sac et un bâton étaient posés à ses côtés.

Les paysans n'osaient ni l'approcher, ni le toucher. L'un se grattait le dos, l'autre la nuque :

— Hé, là-bas ! qui es-tu ? Comment t'appelles-tu ? Qu'est-ce qu'il te faut ?

L'inconnu fit un faible mouvement pour lever la tête : il était visiblement très las, ou souffrant. Un des paysans se hasarda presque à le toucher du bout de sa fourche :

— N'y touche pas ! fit son camarade : sait-on seulement ce que c'est que celui-là. Il ne dit rien, c'est peut-être un... ne le touchez pas, les gars.

— Allons-nous-en, disaient les autres, cet homme n'est pas un des nôtres, cela ne peut que nous porter malheur.

Et ils s'en retournèrent au village, racontant partout qu'ils avaient vu, couché dans le fossé, un homme qui n'était pas du pays, qui ne parlait pas... Dieu sait seulement ce qu'il faisait là !...

— S'il n'est pas du pays, il ne faut pas y toucher, disaient les vieillards, assis sur les bancs de terre devant les cabanes, leurs coudes posés sur leurs genoux. Qu'on le laisse tranquille... Il ne fallait pas y aller.

Tel était le pays, où Oblomoff fut transporté dans son rêve. L'un de ces villages s'appelait Sossnofka, l'autre Vavilofka ; ils étaient à une verste de distance l'un de l'autre.

Sossnofka et Vavilofka faisaient partie du bien patrimonial de la famille des Oblomoff, connu sous le nom générique d'Oblomovka ; la ferme et la maison seigneuriale des Oblomoff se trouvaient à Sossnofka.

A cinq verstes de là, s'étendait le village paroissial de Verkliovo, entouré de plusieurs petits hameaux, qui avaient jadis appartenu aux Oblomoff, mais qui étaient

depuis longtemps passés dans d'autres mains. Ce village avait été acheté par un riche seigneur, qui ne visitait jamais ses terres, dont il avait confié la gestion à un intendant allemand.

Et voici, en un mot, toute la géographie de cette contrée.

★★

Oblomoff se réveille dans son petit lit. Il n'a que sept ans. Qu'il est rose, potelé, gentil ! Ses joues sont fraîches et rondes. La bonne attend son réveil. Elle lui enfle, non sans peine, ses chaussettes. Il ne se laisse pas habiller, fait toutes sortes d'espiègleries, remue ses jambes. La bonne essaie de les attraper, et tous deux éclatent de rire.

Le voici enfin debout ; elle le débarbouille, peigne ses cheveux, et le conduit auprès de sa mère. (En revoyant sa mère, morte depuis longtemps, Oblomoff tressaillit de joie et de tendresse dans son rêve ; tout endormi qu'il était, deux larmes ardentes coulèrent sur ses joues.)

Sa mère le couvre de baisers passionnés, ensuite elle l'examine d'un regard avide et inquiet, pour voir si ses yeux ne sont point ternes. Elle lui demande s'il n'a pas mal, s'enquiert auprès de la bonne s'il a bien dormi, s'il ne s'est point réveillé la nuit, s'il n'a pas eu de mauvais rêves, ou souffert de la chaleur. Puis elle le prend par la main et le mène devant l'icône.

Elle se met à genoux, l'enlace, et lui murmure à l'oreille les paroles de la prière ; l'enfant les répète, distrait, regardant par la croisée large ouverte ; un frais parfum de lilas s'engouffre dans la pièce.

— Maman, irons-nous nous promener, aujourd'hui ? demande soudain l'enfant.

— Oui, mon chéri, répond-elle hâtivement, sans détourner son regard de l'icône, et pressée de terminer sa prière.

L'enfant balbutie machinalement les paroles sacrées, mais la mère y met toute sa foi, tout son cœur. Ensuite, ils vont chez le père, puis, ils prennent le thé.

Installée devant la table de la salle à manger, Ilia Ilyitch voit la vieille tante, âgée de quatre-vingts ans qui demeure sous leur toit. Elle gourmande sans cesse sa servante, qui se tient derrière sa chaise, en branlant sa vieille tête.

Et voici les vieilles demoiselles, parentes éloignées de son père, et le beau-frère de sa mère, ce Tchekmeneff, à moitié fou, propriétaire de sept serfs. Enfin, d'autres vieilles gens faisant partie de la maison.

Toute cette petite cour qui entoure les Oblomoff, s'empare d'Ilia, en le comblant de caresses et de compliments. C'est à peine s'il a le temps, en passant de l'un à l'autre, d'essuyer les traces de leurs baisers importuns.

Aussitôt la cérémonie terminée, on se met à bourrer le jeune seigneur de petits pains blancs, de biscuits, de crème. Puis, l'ayant de nouveau embrassé, sa mère l'envoie se promener au jardin, dans la cour, dans la prairie. D'un ton sévère, elle recommande à la bonne de ne point laisser l'enfant seul, de se méfier des chevaux, des chiens, du bouc, de ne pas s'éloigner de la maison, et de ne pas le laisser aller dans le grand ravin.

Ce grand ravin est le lieu le plus dangereux de la région, et jouit d'une très mauvaise réputation.

C'est là que l'on découvrit un chien que l'on crut enragé, parce qu'il prit la fuite devant une troupe de paysans armés de fourches et de haches. C'est là que l'on a l'habitude de jeter la charogne. C'est, assure-t-on, un repaire de brigands, de loups et de monstres inconnus et terribles.

L'enfant n'écoute pas jusqu'au bout les recommandations maternelles. Il a déjà franchi la porte, il parcourt la maison avec ravissement, examine le portail qui penche, tout branlant, le toit, dont les planches

s'effondrent et que recouvre une mousse tendre ; le perron chancelant, le jardin délaissé.

Il voudrait escalader la galerie de bois qui court autour de la maison. Mais cette galerie est toute vermoulue, on ne permet qu'aux domestiques d'y circuler. Les maîtres n'y mettent jamais les pieds.

Malgré l'interdiction maternelle, il est tout prêt à succomber à la tentation, lorsque la bonne le rattrape. Alors, il se sauve vers le grenier à foin, tente d'escalader l'échelle, mais la bonne vient encore le surprendre, l'empêche de grimper au colombier, d'entrer dans l'étable, et, que Dieu l'en préserve ! descendre au fond du ravin.

— Ah ! Seigneur ! Quel enfant ! Quel espiègle ! Mais veux-tu bien rester en place, Monsieur ! C'est une honte !

Durant toute la journée et toute la nuit, la bonne ne cesse de s'inquiéter. Elle éprouve tour à tour de grands tourments, des joies très douces. Tantôt elle tremble qu'il ne tombe, qu'il ne se casse le bout du nez, tantôt elle est ravie de ses naïves caresses.

Elle songe vaguement à son avenir. Le cœur de la vieille ne bat que pour cet enfant, et cet amour réchauffe son sang, prolonge sa vie languissante, qui, sans cela, se serait éteinte depuis longtemps, peut-être ; depuis bien, bien longtemps.

Mais l'enfant n'est pas toujours d'humeur espiègle. Parfois il devient très sérieux. Il s'assoit près de la vieille, et observe d'un regard attentif tout ce qui se passe autour de lui. Son intelligence naissante essaie de comprendre.

La matinée est splendide. L'air est frais, le soleil n'est pas encore très haut. La maison, les arbres, le colombier, la galerie projettent des ombres qui s'allongent, formant de fraîches retraites qui invitent à la méditation.

Seul, au loin, le champ de blé flamboie, le ruisseau brille au soleil, éblouit le regard.

— Pourquoi fait-il si sombre ici, et si clair là-bas ? demande l'enfant.

— C'est que, vois-tu petit, le soleil va retrouver la lune, et ne la voyant pas, il s'assombrit. Mais aussitôt qu'il l'aura aperçue, il redeviendra radieux.

L'enfant, songeur, regarde autour de lui ; il aperçoit Antipe qui va puiser de l'eau, suivi d'une ombre dix fois plus grande que lui ; les ombres du tonneau, et du cheval sont immenses comme la maison, et s'étendent sur toute la prairie, puis s'évanouissent derrière la colline.

L'enfant s'élançe ; encore un peu, et lui aussi aura disparu derrière la colline. Il voudrait courir, pour voir ce qu'est devenue la voiture. Déjà il est près du portail, mais la voix de sa mère résonne du haut de la croisée.

— Nounou ! Nounou ! ne vois-tu pas que l'enfant est en plein soleil ; il aura mal à la tête, mal au cœur : il perdra l'appétit. Si tu le laisses faire, il va se sauver dans le grand ravin.

— Oh, oh, polisson ! murmure doucement la bonne, en l'entraînant. Cependant le petit Ilia regarde, observe ce que font les grandes personnes, à quoi elles emploient leur matinée. Rien n'échappe à sa sagacité, à son instinct d'imitation.

Les divers aspects, les habitudes de la vie domestique se gravent dans sa mémoire. Son intelligence flexible garde l'empreinte des exemples qu'il voit devant lui, et déjà il ébauche une vie semblable à celle des personnes qui l'entourent.

On ne perd pas son temps dans la maison des Oblomoff. Dès le matin, le bruit des couteaux hachant les côtelettes et les légumes parvient jusqu'au village.

On entend à l'office le ronron de la quenouille, accompagné d'une voix flûtée de paysanne, et on ne sait si

elle est en train de gémir, ou d'improviser une mélopée plaintive.

Dès qu'Antipe revient dans la cour avec sa barrique pleine d'eau, les paysans et les cochers se pressent autour de lui, armés de seaux, de jattes et de cruches. Une vieille femme traverse la cour, transportant du garde-manger à la cuisine une jatte pleine de farine et une corbeille d'œufs. Le cuisinier, se penchant à la fenêtre, jette de l'eau sur le dos du chien Arapka qui, durant toute la matinée, n'a pas bougé du seuil de la cuisine, et se lèche les babines, en frétilant de la queue d'un air engageant.

Le vieil Oblomoff lui-même, ne demeure point les bras croisés. Installé près de la fenêtre, il surveille consciencieusement ce qui se passe dans la cour.

— Hé ! Ignachka, que portes-tu là, imbécile ?

— Je porte à l'office des couteaux à repasser, répond Ignachka, sans regarder le Barine.

— C'est bon, c'est bon ; veille à ce qu'ils soient bien repassés.

Puis il interpelle la paysanne :

— Hé ! femme, d'où viens-tu ?

La paysanne s'arrête, protège ses yeux de sa main, et fixe la fenêtre.

— Je viens de la cave, Monsieur, j'apporte le lait pour le dîner.

— Bien, très bien, mais prends garde de ne pas renverser le lait. Et toi, Zakhare, mauvais garnement, où cours-tu si vite ? C'est la troisième fois que je te pince. Veux-tu rentrer à l'office.

Et Zakhare retourne à l'antichambre, pour se replonger dans le sommeil. Lorsque les vaches reviennent du pacage, le vieillard les envoie à l'abreuvoir. Si un chien se met à traquer une poule, il prend des mesures sévères pour faire cesser le désordre.

Sa femme est également très affairée. Durant trois

heures, elle explique à Averka, le tailleur, comment découper une jaquette pour le petit Ilia dans une vieille camisole de son père. Elle dessine le patron avec de la craie, et surveille Averka, afin qu'il ne vole point de drap. Ensuite, elle passe à la lingerie, distribue la besogne parmi les servantes, fixe la quantité de dentelles qui devra être confectionnée au cours de la journée. Puis, accompagnée de Nastassia Ivanovna ou de Stepanida Agapovna, ou quelque autre dame de sa suite, elle va faire un tour au jardin dans un but utile ; voir si telle pomme est en train de mûrir, si telle autre, mûre de la veille, n'est pas tombée. Ici s'impose une greffe, là une taille.

Cependant, sa préoccupation constante, son grand souci, c'est la cuisine, et la préparation du dîner. Tous les habitants de la maison, et les vieilles demoiselles elles-mêmes, siègent en conseil de guerre. Chacun propose un plat : soupe aux tripes de volaille, ou aux vermicelles, ventre de porc, sauces rouges ou blanches. Chaque avis est longuement considéré, étudié, discuté et ensuite adopté ou rejeté, conformément à la sentence définitive de la maîtresse de maison.

Nastassia Petrovna et Stépanida Agapovna sont déléguées à la cuisine, pour rappeler tel ou tel ordre, en transmettre un nouveau, demander un renseignement au chef, lui porter le sucre, le vin pour la sauce, surveiller les provisions.

A Oblomovka, la nourriture occupe tous les esprits : Que de veaux à engraisser pour les fêtes annuelles ! Quelle volaille de choix ? Que de fines combinaisons, que de science méticuleuse consacrée à leur éducation !

Les dindes et les poulets, destinés aux fêtes patronymiques et autres solennités, sont engraisés à la noisette. Les oies sont privées d'exercice, suspendues dans des sacs.

Et que de provisions ! de confitures ! de salaisons, de

pâtisseries, d'hydromel, de kvasse, de pâtés, fabriqués, cuits, soigneusement préparés à Oblomovka !

Ainsi, jusqu'à midi, tout le monde travaille sans répit. C'est une existence bien remplie, laborieuse, fiévreuse, — on dirait une fourmilière. Les dimanches, les jours de fêtes, le bruit des couteaux retentit de plus belle, la paysanne fait des voyages plus fréquents du garde-manger à la cuisine, portant une double ration d'œufs et de farine. Il y a, dans la basse-cour, encore plus de gémississements et de sang répandu qu'à l'ordinaire.

Un immense pâté est fabriqué à la cuisine. Les maîtres en remangent le lendemain. Le troisième et le quatrième jour, ce qui reste du pâté est renvoyé à l'office. Le vendredi, le dernier morceau, rassis et sans farce, est offert à Antipe, — marque d'une attention particulière. S'étant préalablement signé, Antipe entame hardiment et fait craquer sous ses dents, ce singulier aliment pétrifié. Il en apprécie plutôt la provenance que le goût, comme certains archéologues qui boivent avec délices un vin sans bouquet, dans un débris de vase millénaire.

Et l'enfant, qui n'a cessé d'observer, voit s'écouler la matinée fébrile, utilement employée ; il entend sonner midi, heure du repas.

L'atmosphère est brûlante. Pas le moindre petit nuage au ciel. Le soleil à son zénith semble immobile et darde ses feux sur l'herbe desséchée. L'air, que nulle brise n'anime, pèse lourdement. Rien ne remue, — ni l'eau, ni les arbres. Le silence le plus absolu plane sur les champs et le village. Tout semble mort. Seule, une voix humaine résonne au loin. On entend distinctement le bourdonnement du hanneton, et dans l'herbe touffue, le doux ronflement des grillons ; on dirait un homme qui dort là, paisiblement.

Le même silence de mort règne dans la maison. Voici l'heure de la sieste. Le père, la mère, la vieille tante

et toute la suite se sont retirés. Chacun se tapit dans un coin. Celui qui n'a pas d'autre retraite s'en va au fenil, au jardin, ou s'installe dans l'antichambre, tandis qu'un autre, vaincu par un repas pantagruélique, s'écroule n'importe où, son visage recouvert d'un mouchoir.

Le jardinier s'étend à l'ombre des buissons, près de sa pelle ; le cocher s'endort dans l'écurie. Ilia jette un coup d'œil dans la chambre des domestiques. Ils sont couchés côte à côte, par terre, sur les bancs ; ils ronflent dans l'antichambre, tandis que leurs marmots, abandonnés à eux-mêmes, rampent dans la cour, s'ébattent dans le sable.

Les chiens se sont blottis dans leur chenil, ne redoutant plus l'intrus. On peut traverser la maison d'un bout à l'autre, sans rencontrer personne sur son chemin. Il serait aisé de tout voler, d'emporter tous les meubles de la maison sur un chariot. Mais il n'y a pas de voleurs à Oblomovka.

Le sommeil, véritable image de la mort, écrase la maison dans une invincible étreinte. De tous les coins montent des ronflements variés, sur tous les tons possibles et imaginables. Parfois un dormeur lève sa tête, promène autour de lui un regard stupide, se retourne, crache, balbutie des phrases incompréhensibles. Un autre dégringole hâtivement de sa couche, comme s'il craignait de perdre des moments précieux, empoigne la cruche de kvasse. Il souffle sur les mouches noyées, pour les chasser vers le bord de la cruche, et les malheureuses bêtes commencent à s'agiter sur la surface du liquide, en espérant sans doute une amélioration de leur sort. L'homme boit une gorgée, et de nouveau s'écroule, comme frappé d'une balle.

Et l'enfant continue à observer. Après dîner, il sort accompagné de sa vieille bonne. Malgré les instructions sévères de sa maîtresse, et sa ferme volonté d'y obéir,

la pauvre vieille ne résiste pas longtemps à la tentation de s'endormir. Elle aussi est atteinte de l'épidémie qui sévit à Oblomovka.

D'abord, elle surveille l'enfant d'un œil vigilant, et ne lui permet point de s'éloigner. Elle le gourmande, lui reproche sa pétulance. Puis elle éprouve les premiers symptômes de la contagion qui la gagne, et supplie son petit élève de ne pas franchir le portail, de ne pas agacer le bouc, de ne pas monter au colombier ou sur la galerie. Elle s'installe à l'ombre, sur le perron ou au seuil de la cave bien fraîche, ou sur l'herbe, et fait semblant de tricoter son bas, et de surveiller l'enfant. Mais ses réprimandes sont proférées d'une voix de plus en plus molle :

— Il escaladera, il escaladera certainement la galerie... murmure-t-elle, en s'endormant doucement. Et ce ravin...

Puis sa tête s'affaisse, le tricot glisse de ses mains, un léger ronflement s'échappe de sa bouche entr'ouverte... Ilia attend cette minute avec impatience.

A présent, il se sent seul au monde, il est son propre maître. Il s'enfuit à toutes jambes, puis s'approche sur la pointe des pieds de chacun des dormeurs, le regarde se réveiller, cracher ou bredouiller un rêve. Ensuite, non sans un soupçon de crainte, il monte sur la galerie, court sur les planches qui craquent sous ses pieds, grimpe au colombier, pénètre au fond du jardin, écoute le bourdonnement des hannetons, observe leur vol.

Il prête l'oreille au doux chant des insectes dissimulés dans l'herbe et pourchasse les perturbateurs. Il arrache les ailes à une libellule, la transperce d'un brin de paille. Voici une araignée qui suce le sang d'une mouche, et Ilia regarde la pauvre victime qui se démène sous l'étreinte de l'ennemi, puis il massacre bourreau et victime.

Il voudrait atteindre le petit bois de bouleaux, qui est

là tout près. Il suffit de couper droit à travers le fossé, la haie, et les fondrières, au lieu de prendre le chemin ordinaire. Mais il a peur, cette région est peuplée de mauvais génies, de brigands, de bêtes féroces.

Et le grand ravin ! il se trouve à une centaine de mètres du jardin. L'enfant se penche sur ses bords, ferme les yeux, et se prépare à y glisser un regard timide. Mais il se souvient des récits, des légendes terribles qui courent sur cet endroit. Glacé de terreur, il s'enfuit et se jette tout tremblant dans les bras de la bonne qu'il réveille en sursaut. Elle rajuste son mouchoir, ses maigres touffes de cheveux gris, jette un regard chargé de soupçons sur son petit élève, puis sur les fenêtres du Barine et de son épouse, et se remet à tricoter.

Cependant, la chaleur tombe peu à peu. La nature semble revivre. Le soleil a atteint le petit bois de bouleaux.

La maison s'anime. Une porte a grincé, des pas ont retenti dans la cour, quelqu'un a éternué dans le fenil. Un domestique sort de la cuisine, portant un immense samovar.

Les habitants de la maison se réunissent pour prendre le thé. L'un a le visage gonflé, les yeux larmoyants. L'autre, qui a dormi sur une joue, est marqué d'une tache rouge. Un troisième parle d'une voix rauque. Tout le monde renifle, bâille, se gratte, s'étire, tâche de retrouver son esprit... Le dîner copieux et le lourd sommeil ont desséché les gorges. On avale une douzaine de tasses de thé, du sirop d'airelle rouge, du poiré, du kvasse, et d'autres drogues. On dirait une caravane de voyageurs assoiffés, perdus dans les sables des déserts d'Arabie.

Près de sa maman, l'enfant regarde, écoute. Il voit des faces étranges, chiffonnées par le sommeil, il entend des niaiseries qui le font rire. Après le thé, chacun

vaque à ses occupations ; l'une s'en va flâner au bord du ruisseau, et, du bout du pied, fait glisser les cailloux dans l'eau claire. Un autre s'installe en observateur près de la fenêtre ; si un chat traverse la cour, si une corneille s'envole, il la suit d'un regard attentif, bouche bée, et nez au vent.

La mère a pris la tête du petit Ilia sur ses genoux, elle lisse doucement ses cheveux, en admire la souplesse, en prenant à témoin Nastassia Ivanovna et Stépánida Agapovna ; puis devise avec ses compagnes sur l'avenir de son fils ; elle en fait le héros d'une brillante épopée, et lui prédit monts et merveilles.

Mais voici le crépuscule. A la cuisine, le feu pétille, le bruit des couteaux résonne de plus en plus fort. On prépare le souper. Les gens se sont réunis devant le portail, improvisent des jeux, rient aux éclats, font tinter la balalayka.

Le soleil se cache derrière la forêt, et darde ses derniers rayons dorés sur les cimes des pins. Des bandes étroites de lumière glissent dans le fourré, le pénètrent comme des aiguilles, puis s'éteignent. Les objets perdent peu à peu leur contour, tout se confond dans une masse grise, qui s'assombrit. Le chant des oiseaux faiblit, puis se tait, à l'exception d'un gazouillement monotone. Enfin, le dernier chanteur émet un faible sifflement, secoue son plumage, remue imperceptiblement les feuilles parmi lesquelles il se cache, et s'endort. Seuls, les grillons continuent à chanter dans l'herbe.

Une buée blanche monte de la terre, s'étend sur la prairie et la rivière. Les arbres ressemblent à de monstrueux fantômes. La forêt se remplit de spectres. Une branche morte craque distinctement sous un pas mystérieux. La première étoile, tel un œil vif et pétillant, s'allume au ciel. Des lumières brillent derrière les vitres.

C'est l'heure solennelle du silence, où l'intelligence

créatrice se met à travailler, où la passion s'éveille plus vive au fond du cœur, où l'angoisse devient plus aiguë, et la pensée criminelle mûrit dans les ténèbres. C'est l'heure, où tout repose paisiblement à Oblomovka.

— Allons nous promener, maman, supplie le petit Ilia.

— Quelle idée ! A Dieu ne plaise ! Nous promener à pareille heure ! mais c'est de la folie. Il fait humide, tu pourrais prendre mal. Et puis, les mauvais génies errent dans la forêt, et emportent les enfants qui ne sont pas sages.

— Où les emmènent-ils, comment sont-ils, où demeurent-ils ? demanda Ilia.

Et la maman donne libre cours à son imagination.

Ilia l'écoute, les yeux grands ouverts, mais peu à peu les paupières se referment, le sommeil gagne l'enfant. La bonne le prend dans ses bras, l'emporte dans son petit lit.

— Voici la journée terminée ; grâce à Dieu, elle a été heureuse ! disent les habitants d'Oblomovky, en s'étirant et en se signant. Puisse la journée de demain ressembler à celle d'aujourd'hui ! Gloire au Seigneur ! Gloire au Seigneur

Le rêve d'Oblomoff l'emporte ensuite à une autre époque de son enfance.

Au cours d'une longue soirée d'hiver, la vieille bonne parle à Ilia d'une contrée enchantée, où il n'y a pas de nuits ténébreuses, ni de gelées cruelles, où des miracles se produisent tous les jours, où coulent des rivières de lait et de miel ; personne ne fait rien toute l'année ronde, et des cavaliers élégants, qui ressemblent au jeune barine Ilia Ilyitch, passent leurs temps à se promener avec de belles dames. Une fée très puissante et très bonne habite ce pays magique. Elle protège un jeune homme doux, simple d'esprit, un fainéant dont tout le monde se moque, mais qu'elle comble de bienfaits. Lui, ne fait que boire, manger, porte de riches

habits, et finit par épouser une beauté incomparable, Militrissa Kirbitievna.

L'enfant écoute, les yeux ronds, ce récit délicieux. La vieille, fidèle à la tradition, se garde de lui dépeindre les réalités de la vie ; elle flatte l'imagination du petit Ilia, et, toute sa vie durant, cette imagination dominera sa raison. Le conte merveilleux se confondra avec son existence, et il s'affligera de voir que la réalité et la fiction sont choses bien différentes. Il rêvera à Militrissa Kirbitievna, à cette contrée heureuse, où il n'y a ni soucis, ni chagrins, où l'on porte de beaux habits tout faits, acquis sans travail, où l'on est protégé par une bonne fée.

Le vieil Oblomoff, ainsi que son père, et ses aïeux, avaient entendu le même conte bleu, transmis par les nourrices et les menins, de génération en génération.

Et il y avait aussi d'autres légendes : celle de l'intrépide Ilia Mourometz, de Dabrina Nikititch, d'Aliosha, le fils du Pope, de Polkan le héros, de Koletchitch le pèlerin. La bonne contait leurs exploits, leur pérégrination à travers la Russie, leurs combats avec les infidèles, et comment ils lançaient le défi, et se faisaient fort d'avaler d'un trait, et sans reprendre haleine, une coupe de bon vin. Elle parlait de féroces brigands, de la belle au bois dormant, des démons, des revenants, des monstres et des loups-garous.

Les récits de la vieille étaient pittoresques ; elle les contait avec ardeur, avec inspiration, parce qu'elle y croyait elle-même. Son regard s'allumait, sa tête branlait à force d'émotion, sa voix avait des inflexions étonnantes, lorsqu'elle parlait des fantômes qui sortent la nuit de leurs tombes, des victimes qui languissent dans les cachots, de l'ours à la jambe de bois qui parcourt les villages à la recherche de sa patte coupée ; alors les cheveux d'Ilia se dressaient sur sa tête, son imagination était glacée d'épouvante.

Lorsque, d'une voix lugubre et solennelle, la bonne répétait les paroles de l'ours : « Grince, grince, jambe de bois, j'ai fait le tour des villages et des hameaux ; toutes les femmes dorment, une seule ne dort pas, elle est assise sur ma peau, elle cuit ma chair, elle file ma laine, » quand l'ours pénétrait enfin dans l'isba, et était prêt à empoigner la coupable, Ilia n'en pouvait plus... Il se jetait en criant dans les bras de sa bonne.

La tête de l'enfant se peuplait de fantômes terribles ; la mélancolie et la peur habitèrent pour toujours son âme. Et ce n'était pas seulement les enfants, mais les grandes personnes elles-mêmes qui croyaient aux contes de fée à Oblomovka. Depuis le Barine, et son épouse, jusqu'au robuste forgeron Tarasse, tout le monde avait peur de quelque chose.

Les arbres se transformaient en géants, le moindre buisson abritait un brigand. Le bruit d'un volet qui claquait et le hurlement du vent dans la cheminée faisaient pâlir hommes, femmes et enfants. A la Saint-Sylvestre, personne ne s'avisait de s'aventurer seul hors de la maison après dix heures du soir, la nuit de Pâques on n'osait pas aller à l'écurie de peur d'y rencontrer un lutin. On croyait aux revenants, aux loups-garous.

Si on disait qu'une meule de foin s'était mise à danser dans le champ, que le bélier n'était pas un bélier, mais une bête monstrueuse, que la nommée Marthe ou Stépanide était une sorcière, ils étaient tous prêts à le croire. Si quelqu'un eût essayé de les dissuader, ils l'eussent pris en mauvaise part, car le sens du merveilleux vivait au cœur des habitants d'Oblomovka.

Ilia devait découvrir un jour que le monde était bien moins compliqué qu'il ne se l'était imaginé, que les morts ne se levaient point de leur tombe, qu'on mettait les géants dans les baraques, et les brigands en prison. Mais s'il cessa ce jour-là de croire aux fantômes, il garda toute sa vie un fond de crainte et de mélancolie.

A chaque pas, il s'attendait à un malheur, à un mauvais présage, et se mettait à trembler.

Aujourd'hui encore, s'il se trouve dans l'obscurité, ou en présence d'un cadavre, il frémit, saisi de cette crainte dont le germe a été déposé dans son âme dès son enfance. A l'aube, il rit de ses frayeurs nocturnes, mais le soir, il est blême de peur.

A présent, Ilia est un garçon de treize à quatorze ans. Il prend ses leçons au bourg de Verkliovo, situé à cinq verstes d'Oblomovka, chez l'intendant allemand Stoltz, qui dirige un petit pensionnat pour les enfants des gentilshommes de la contrée.

Le père et la mère d'Ilia se sont enfin décidés à mettre leur enfant à l'école. Cela ne s'est point passé sans larmes, cris et caprices. Mais en fin de compte, Ilia a été obligé d'assister aux classes ; il s'y est lié avec André, le fils de Stoltz, qui a le même âge que lui. Quant au vieux Stoltz, c'est un homme positif et sévère, comme sont presque toujours les Allemands. Sans doute Ilia eût acquis quelques connaissances à l'école, si Verkliovo s'était trouvé à cinq cents verstes d'Oblomovka. Mais l'atmosphère d'Oblomovka, les habitudes et les coutumes qui y règnent, s'étendent jusqu'à Verkliovo.

Ce bourg a jadis appartenu aux Oblomoff. Sauf la maison de Stolz, tout y respire encore la paresse séculaire, la simplicité, la quiétude et l'immobilité. Or, l'esprit et le cœur de l'enfant ont été modelés par les habitants d'Oblomovka, bien avant qu'il eût ouvert son premier livre.

Du matin au soir, il a vu son père, vêtu d'un pantalon de velours de coton et d'une jaquette ouatée de drap marron, se promener de long en large, les mains derrière le dos, priser et se moucher. Il a vu sa mère, passer du café au thé, du dîner au souper, sans se soucier d'autre chose. Jamais, son père n'a songé à surveiller la fenaison, la moisson, à punir la négli-

gence ; mais il crie au désordre, et met la maison sens dessus dessous, si on oublie de lui apporter son mouchoir.

Et, le petit Ilia a décidé une fois pour toutes que c'est ainsi qu'il faut vivre, et que l'on ne saurait faire autrement que de suivre l'exemple des habitants d'Oblomovka. Certes, ils ne se sont jamais demandé pourquoi la vie nous a été donnée. Tout leur paraît simple, clair. Ils n'ont jamais entendu parler de cette vie de labeur que mènent certaines gens ; de ces malheureux qui consacrent leurs forces à un travail sans répit. Ils ignorent les troubles du cœur, et redoutent à l'égal de la peste la fougue des passions. A d'autres, le feu qui dévore promptement âme et corps ! Les habitants d'Oblomovka ont des âmes paisibles, des corps élevés dans la mollesse. Leurs visages ne portent point de rides précoces, ni la trace d'infirmités morales ; ils considèrent la vie comme une suite de jours paisibles, interrompus par de rares accidents, tels la maladie, les querelles, la mauvaise récolte, et le travail.

Le travail ! ils le subissent comme une espèce de châtiment imposé à la race humaine ; chaque fois qu'ils en ont la possibilité, ils l'évitent, trouvant la paresse naturelle et même obligatoire. Il ne leur arrive jamais de se préoccuper d'un problème intellectuel ou moral.

Ils paraissent florissants de santé, de gaieté. Ils vivent longtemps ; à quarante ans, ils ont l'air de jeunes gens. Les vieillards ne luttent point contre une mort cruelle, douloureuse. Mais après avoir vécu durant des années innombrables, ils meurent en sourdine, comme en cachette. Leurs corps se refroidissent imperceptiblement, en exhalant le dernier soupir.

Ils n'ont nulle préoccupation, nul souci, nul rêve. Ils ignorent toutes les émotions, ne poursuivent aucun but. La vie s'écoule à leurs pieds, comme une rivière paisible, et ils demeurent sur le rivage à observer, à assister en

témoins passifs aux phénomènes inévitables qui se déroulent au cours d'une existence.

Le rêve d'Ilia Ilyitch évoqua comme dans une série de tableaux vivants, les trois actes principaux dont se composait la vie à Oblomovka : la naissance, le mariage, l'enterrement, ainsi que diverses scènes joyeuses ou tristes : baptêmes, jours de naissance, réjouissances de famille, jours gras précédant le carême, repas bruyants, réunions, discours, félicitations, larmes et sourires de circonstance. Le tout se déroulant avec précision et majesté.

Oblomoff revit les figurants qui prenaient part à ces cérémonies, leurs physionomies, leurs gestes empressés. Avec quel art ils savaient préparer le terrain pour la demande en mariage la plus délicate, organiser une noce, fêter un anniversaire de famille, en observant le protocole le plus strict. Ils connaissaient la place que chacun devait occuper, le menu qui devait être servi, les cérémonies à observer. Au cours de toutes ces réjouissances, les habitants d'Oblomovka ne commettaient jamais la moindre faute d'étiquette.

Dès qu'un enfant venait au monde, à Oblomovka, le premier soin des parents était d'accomplir toutes les formalités que la coutume et les circonstances exigeaient : un festin suivait le baptême. Ensuite, la mère et la bonne veillaient à ce que le nouveau-né fût préservé du froid, du mauvais œil, et des autres influences malignes. Il faut que l'enfant soit toujours gai et mange abondamment.

A mesure qu'il grandissait, la mère rêvait secrètement à lui trouver une compagne bien assortie, aussi rose, aussi robuste que lui. Alors, commençait la série des cérémonies religieuses, des festins, des réunions. Arrivait enfin le jour des noces, point culminant de toute la vie.

Et c'était toujours le même cercle qui recommençait :

naissance des enfants, cérémonies, festins, mariages, enterrements. Les hommes cédaient leur place à leur progéniture, qui se mariait, se multiplait à son tour, et la vie se déroulait comme un tissu interminable, qui s'effile imperceptiblement, et se rompt au bord de la tombe.

D'autres embarras, il est vrai, venaient parfois surprendre les habitants d'Oblomovka, mais ils les subissaient avec un sang-froid stoïque, et les soucis s'envolaient comme des oiseaux qui ne trouvaient pas où se nicher.

Ainsi, par exemple, une partie de la galerie de bois s'écroula un jour, en couvrant de décombres une poule avec sa couvée. Aksinia, la femme d'Antipe, avait failli s'asseoir sous la galerie avec sa quenouille au moment de l'accident, mais étant allée chercher du lin, elle avait miraculeusement échappé à la catastrophe.

Toute la maison s'en émut ; on contempla avec effroi les décombres, en se disant, que Madame et le jeune barine auraient pu être écrasés à la place de la poule et de ses poussins. On s'accabla de reproches mutuels. Les planches et les gardes-fous démolis, furent transportés à la remise. Ils y restèrent jusqu'au printemps. Chaque fois que le vieil Oblomoff les apercevait par la fenêtre, il se mettait à songer aux réparations indispensables. Il mandait le charpentier, le consultait : « Fallait-il construire une nouvelle galerie, ou valait-il mieux réparer l'ancienne ? » Puis il renvoyait l'ouvrier : « Tu peux t'en aller, je verrai. » Cela dura jusqu'au jour où l'un des domestiques prévint Monsieur, que les dernières planches de la galerie s'étaient détachées de la muraille et qu'il allait sûrement arriver un malheur. Le charpentier fut convoqué pour une dernière consultation. Il fut décidé de renforcer la galerie en y clouant les débris de bois tombés à terre. Ce travail fut exécuté à la fin du mois.

— La galerie est comme neuve, disait le vieux à sa femme. Regarde avec quel art et quelle élégance Théodote, le charpentier, a ordonné ces poutres. On dirait les colonnes de la maison du Maréchal de la noblesse. A présent on peut être tranquille.

Un des gens de la maison insinua qu'il serait peut-être prudent de réparer le perron de bois et le portail. Non seulement les chats, mais les cochons risquaient de s'introduire dans la cave, à travers les trous béants de l'escalier.

— Oui, oui, c'est urgent, fit le vieil Oblomoff en allant derechef examiner le perron. Il est tout branlant ! et il poussa du pied les vieilles planches. Quelqu'un fit observer que le perron avait branlé dès le premier jour où il fut construit.

— Et il ne s'est pas écroulé, conclut Oblomoff. Louka qui l'a construit, était un excellent charpentier. Aujourd'hui, l'ouvrier se gâte, ce n'est plus la même chose !

Le perron continue à branler à Oblomovka, et il ne s'est pas écroulé. En effet, ce devait être un fier charpentier, que ce Louka !

Rendons cependant justice aux maîtres d'Oblomovka. A la suite de quelque accident ou mésaventure, il leur arrivait de s'alarmer, de prendre des mesures énergiques. On parlait alors de réparer le petit pont, de mettre une clôture en tel coin du jardin, afin d'empêcher le bétail d'abîmer les arbres ; le vieil Oblomoff alla même jusqu'à relever la haie de ses propres mains, et donna l'ordre au jardinier de ficher en terre deux perches pour la soutenir. Grâce à cet exploit, la haie demeura debout durant tout l'été ; mais lorsque vint l'hiver, elle s'écroula sous la neige.

On poussa la sollicitude jusqu'à clouer trois planches neuves sur le petit pont, après qu'Antipe eut dégringolé dans le fossé, avec son cheval et son tonneau. Quant

aux vaches et aux chèvres qui, profitant de la chute de la haie, s'étaient mises à tondre les groseillers, et à ronger l'écorce des tilleuls, elles n'y gagnèrent rien le jour où l'ordre fut enfin donné de renforcer la clôture, et de creuser un fossé ; ce jour-là, les bêtes furent renvoyées à l'étable, à grands coups de bâton.

Oblomoff revit dans son rêve le grand salon de la maison paternelle, pièce obscure, meublée d'antiques fauteuils en bois de frêne, recouverts de housses ; il y avait aussi un immense sofa dur et disgracieux, tapissé de bouracan bleu de ciel.

La longue soirée d'hiver s'écoule lentement. La mère tricote, installée sur le sofa. De temps en temps, elle bâille, gratte sa tête du bout de son aiguille. Près d'elle, Nastassia Ivanovna et Pelagueya Ignatievna sont courbées sur leurs ouvrages. Le père se promène de long en large, les mains derrière le dos, avec un air de parfait contentement ; ou bien il se laisse tomber dans un grand fauteuil de cuir, puis recommence sa promenade à travers la chambre, en prêtant une oreille attentive au bruit de ses pas. Il prise, se mouche, prise à nouveau. Une chandelle solitaire éclaire faiblement la pièce, et encore ne se permet-on ce luxe qu'en hiver. En été, on s'arrange de manière à se coucher et à se lever à la lumière du jour, et cela non seulement par habitude, mais aussi par économie.

Pour les objets qui ne sont point fabriqués à Oblovka, on se montre d'une extrême avarice. On plume joyeusement une dinde et une douzaine de poulets pour un convive de passage, mais on se garde bien de lui offrir un plat de raisins de corinthe en plus, et on pâlit, s'il s'avise à se verser lui-même une rasade de vin.

On n'aime guère dépenser de l'argent. Plutôt que de délier les cordons de leur bourse, les habitants d'Oblovka sont prêts à souffrir toutes sortes d'incommodités, et les supportent sans murmurer.

Ayant appris qu'un de ses voisins s'est rendu à Moscou, où il s'est acheté une douzaine de chemises d'une valeur de trois cents roubles, des bottes à vingt-cinq roubles la paire, et un gilet de quarante-huit roubles, le vieil Oblomoff s'est contenté de faire le signe de la croix en murmurant, avec une espèce de terreur vague, que cet énergumène méritait d'aller dans une maison de force.

Ils ignorent, ces braves campagnards, la loi économique qui exige la circulation des capitaux, l'accroissement de la production, l'échange ; dans la simplicité de leurs cœurs, ils ne pratiquent qu'une seule manière de placer leurs capitaux : au fond de leurs bahuts de famille.

Et le soir, installés chacun dans son fauteuil, ils ronflent agréablement ; on dirait qu'ils jouent du chalumeau. Pour le reste, un silence profond règne sur la société. Toutes ces personnes se voient tous les jours, ont épuisé tous les sujets de conversation, tous les trésors intellectuels. Elles ne reçoivent aucune nouvelle du dehors.

Le silence pèse. On entend seulement résonner les lourdes bottes du vieil Oblomoff, confectionnées à la maison. Le balancier de la pendule frappe sourdement la cadence ; les deux vieilles cassent le fil de leurs dents... Une demi-heure s'écoule ainsi, puis quelqu'un bâille tout haut, en traçant un signe de croix sur sa bouche : « Grâce au Seigneur ! » Et son voisin l'imité, comme s'il obéissait à un commandement.

Les autres respirent bruyamment, une larme mouille leurs yeux. Le vieil Oblomoff s'approche de la fenêtre et s'écrie avec étonnement :

— Tiens, comme il fait sombre ! et il n'est que cinq heures.

— Oui, répond un des habitués, il fait noir de bonne heure. La nuit tombe vite.

Au printemps, ils s'étonnent et se réjouissent de ce que les journées s'allongent. Demandez-leur ce qu'ils feront de ces longues journées : ils n'en savent rien.

De nouveau, le silence règne. Quelqu'un se lève, pour moucher la chandelle qui brusquement s'éteint. Les assistants tressaillent, on murmure :

— Une visite inattendue...

Et la conversation s'engage :

— Qui peut venir à pareille époque ? demande la mère. C'est peut-être Nastassia Thadéevna. Ah ! Dieu veuille... mais non, elle ne viendra sûrement pas avant les fêtes. Que je serais heureuse de la revoir ! on s'embrassera, on pleurera... on ira à matines et à la messe...

— Quand nous a-t-elle quittés ? demande le père. N'était-ce pas le jour de la Saint-Élie ?

— Que dis-tu là ! s'écria la mère, elle n'a pas attendu le septième jeudi après Pâques !

— Il me semble pourtant qu'elle était ici durant le carême de Saint-Pierre.

— Tu confonds tout, tu discutes à tort et à travers...

— Allons donc, elle était certainement ici pendant le carême de Saint-Pierre. Je me souviens parfaitement que nous avons mangé de ces pâtés de champignon qu'elle aime tout particulièrement.

— Mais c'est de Maria Onissimovna qu'il s'agit. C'est elle qui aime les pâtés aux champignons. Comment, tu ne t'en souviens pas ? Mais Maria Onissimovna est partie le jour des Saints Procopius et Nikanor.

On calcule les dates selon les saisons, les événements de famille et les fêtes, sans jamais consulter le calendrier. On ne saurait retenir ni les noms des mois, ni les chiffres.

Vaincu par l'évidence, le vieux se tait, et l'assistance se replonge dans la torpeur. Le petit Ilia, assis aux côtés de sa maman, fait comme les autres, et parfois il s'endort tout à fait.

— Ah ! soupire un des habitués, parlez-moi du défunt Bazile Fomitché ! Quel homme bien portant c'était ! Et, cependant, il est mort. Un gaillard comme celui-là aurait dû vivre cent ans.

— Oui, fait le vieux Oblomoff d'un air sentencieux : les uns meurent, les autres naissent, les troisièmes se marient, et nous autres, nous vieillissons. Ah ! si les jours pouvaient être tous pareils ! Cela vous attriste, rien que d'y songer.

— Les vieux vieillissent, les jeunes poussent, murmure quelqu'un.

— Il ne faut pas y songer, dit gravement la mère ; priez le Bon Dieu davantage.

— C'est vrai, c'est vrai, répond faiblement le vieillard qui avait tenté de philosopher, et il reprend sa promenade à travers la chambre. Soudain, il s'arrête, saisit son nez entre ses doigts, demande d'une voix tremblante :

— Qu'est-ce que cela peut bien signifier. Le bout du nez me démange ? Est-ce un mort dans la maison ?

— Seigneur ! s'écrie sa femme, en joignant les mains, le bout du nez ? Mais c'est lorsque le haut du nez démange qu'il y a présage de mort. Ilia, Ilia, que Dieu te pardonne, tu n'as aucune mémoire. Si tu disais pareille chose devant des étrangers, quelle honte !

— Qu'est-ce que cela signifie alors ? demande le vieux Oblomoff.

— Cela veut dire que vous verrez le fond de votre verre de vin.

— Alors, j'ai tout embrouillé. Mais comment se souvenir ? Tantôt c'est le côté du nez, tantôt le bout, tantôt les sourcils.

— Lorsque c'est le côté du nez qui démange, annonce Pélagueia Ivanovna, il y a présage de nouvelles. Les sourcils, ce sont des larmes qui vont couler. Le front, cela veut dire que vous allez saluer quelqu'un : du côté

droit, un homme, du côté gauche, une femme. Les oreilles, c'est que le temps va se mettre à la pluie ; les lèvres, c'est un baiser. La moustache, vous mangerez des douceurs. Le coude, vous dormirez dans un nouvel endroit. La plante des pieds, un voyage...

— Bravo ! Pelagueia Ivanovna ! s'écrie le père Oblomoff, et si le beurre baisse de prix, c'est la nuque sans doute qui nous démangera.

Les femmes se mettent à rire, à chuchoter, car le vieux a lancé une plaisanterie assez osée. Les hommes sourient. Mais à ce moment retentit un bruit étrange, on dirait le grognement d'un chien, le miaulement d'un chat, deux bêtes ennemies qui se narguent. C'est le grincement de la pendule, qui s'appête à sonner l'heure.

— Neuf heures, déjà ! s'écria avec un étonnement joyeux le père. Le temps a passé sans qu'on s'en aperçoive, Hé, Vanka, Vasska, Mottka !

Trois visages endormis apparaissent.

— Comment ? vous n'avez pas encore mis le couvert ? demande Oblomoff à la fois surpris et contrarié. Non, certes, on ne se soucie guère des maîtres. Vite, de l'eau-de-vie !

— Tiens, dit triomphalement Pelagueia Ivanovna, vous allez boire, vous verrez le fond de votre verre.

Après le souper, les baisers sonores retentissent, on échange des bénédictions, puis on monte se coucher, et le sommeil gagne doucement ces têtes pleines d'insouciance.

Et Ilia Ilyitch vit se dérouler en songe, des jours, des semaines, des mois, des années entières de cette existence. Rien ne pouvait rompre la monotonie de la vie, qui ne pesait point aux habitants d'Oblomovka, parce qu'ils ne se figuraient point qu'elle puisse être différente. Si on leur eût montré d'autres possibilités, sans doute les eussent-ils repoussées avec effroi.

Jour après jour, ils passaient leur temps à ronfler, à somnoler, à rire d'un trait d'esprit villageois, ou à se conter leurs songes. Si le songe était de mauvais augure, on avait peur pour tout de bon. On se réjouissait, ou on s'attristait sérieusement de tel ou tel présage ; si on croyait pouvoir éviter un malheur, on prenait des mesures sérieuses et efficaces. A défaut de cette distraction, on jouait au fou, aux atouts ; les jours de fêtes, on improvisait un boston. Ou bien encore on faisait la grande patience, on prédisait l'avenir sur la dame de cœur ou le roi de trèfle, on augurait les mariages.

Si une visiteuse se rendait à Oblomovka, elle restait huit, quinze jours. Les vieilles se mettaient alors à commérer, à récapituler les jours de fêtes, les baptêmes, les naissances, les mets qui avaient été servis à telle ou telle occasion, les noms des invités, et de ceux que l'on avait omis de convier.

Puis elles passaient en revue leur garde-robe : toilettes neuves, manteaux, jupons, bas. La maîtresse de maison montrait avec fierté quelque pièce de bonne toile, ou de fines dentelles fabriquées à Oblomovka.

Puis on prenait le thé, le café, on mangeait des confitures. On restait pendant des heures à se regarder, à pousser de grands soupirs. Parfois l'une des vieilles se mettait à pleurer.

— Qu'avez-vous, chérie ? demandaient les autres inquiètes.

— Ah ! je suis triste, je pleure, parce que nous avons mérité la colère de Dieu, misérables que nous sommes ! Il arrivera un grand malheur. Les derniers jours approchent ; une nation marchera contre une autre nation, un royaume s'armera contre un autre royaume, c'est la fin du monde...

Et toutes se mettaient à pleurer amèrement.

Parfois, cependant, ces passe-temps étaient interrompus par quelque événement imprévu, comme, par

exemple, lorsque tous les habitants étaient saisis d'un violent mal de tête, causé par les émanations du poêle. On ne connaissait guère d'autre maladie à Oblomovka, ni au village. De temps en temps, un paysan faisait une chute, se blessait, une planche du toit tombait sur la tête d'un passant. Pour soigner la victime de l'accident, on avait recours à des remèdes de bonne femme ; on frottait le membre contusionné avec de l'éponge de rivière, ou de la livèche, ou faisait boire de l'eau bénite au patient, on répétait des paroles magiques, et le mal ne paraissait plus. Mais les migraines causées par les émanations du poêle étaient bien plus fréquentes. Dans ce cas-là, tous les habitants de la maison se mettaient au lit ; on entendait des plaintes, des soupirs ; l'un des malades plaçait sur sa tête une compresse de concombre salée, l'autre appliquait de la canneberge sur ses oreilles, respirait du raifort ; un troisième sortait dans la neige, vêtu d'une simple chemise, le quatrième gisait sans force sur le plancher.

Ce commencement d'asphyxie se répétait régulièrement une ou deux fois par mois, car les habitants d'Oblomovka n'aimaient guère gaspiller la chaleur, en la laissant s'échapper par la cheminée, et s'obstinaient à fermer leurs poêles, lorsqu'il y courait encore des flammèches bleuâtres, comme dans *Robert le Diable*.

Un jour cependant, la vie monotone d'Oblomovka fut troublée par un événement inattendu. Après la sieste, qui avait suivi, comme d'habitude, un repas plantureux, toute la famille et les amis étaient assis autour de la table de thé, lorsqu'un paysan d'Oblomovka qui revenait de la ville, parut sur le seuil. Il fouilla dans sa poche, et en tira, non sans peine, une lettre froissée qui portait le nom d'Ilia Ilyitch Oblomoff, père. Tout le monde semblait consterné ; la maîtresse de maison pâlit. Les regards se fixèrent sur l'enveloppe ; les nez la humèrent.

— Quel miracle ! De qui est cette lettre, s'écria la mère, en reprenant enfin ses esprits.

Le père prit la lettre entre ses doigts, la tourna de côté et d'autre, ne sachant qu'en faire.

— Où l'as-tu trouvée ? interrogea-t-il le paysan. Qui te l'a donnée ?

— A l'auberge, où j'ai remisé mon cheval. On est venu deux fois de la poste, pour demander si un moujik d'Oblomovka n'était pas passé, parce qu'il y avait une lettre pour le Barine.

— Et alors ?

— D'abord, je me suis caché, et le postier est reparti avec sa lettre. Mais le sacristain de Verkliovo m'a vu, et il le leur a dit. On est venu une deuxième fois à l'auberge, en jurant et en sacrant, et on m'a fait payer cinq kopecks. J'ai demandé ce que je devais faire avec la lettre et on m'a ordonné de la remettre à Votre Grâce.

— Tu n'aurais pas dû l'accepter, fit une des vieilles, indignée.

— Mais je ne voulais pas ! Je leur ai dit : « Que voulez-vous que nous fassions avec cette lettre ? Est-ce que nous en avons seulement besoin ! Je n'ai pas d'ordre, et je n'ose pas y toucher ! Allez-vous-en avec votre poste de malheur ! » Mais le postier jurait si fort, menaçait de porter plainte, que sais-je encore. Alors j'ai été bien obligé de prendre la lettre.

— Imbécile ! fit la maîtresse de maison.

— Qui peut bien m'écrire ? fit le père Oblomoff songeur, en examinant l'enveloppe. Il me semble pourtant reconnaître l'écriture !

La lettre circula de main en main. Et chacun d'émettre un avis, de faire un commentaire, une supposition. De qui était-elle ? Qu'annonçait-elle ? On y perdait son latin.

Le père Oblomoff ordonna qu'on lui apportât ses lunettes. On les chercha pendant une heure et demie. Il

les posa sur son nez, et était sur le point de déchirer l'enveloppe, lorsque sa femme l'arrêta.

— Voyons, Ilia Ilyitch, fit-elle toute tremblante, qui sait ce que cette lettre peut contenir. Elle annonce peut-être un ennui, un grand malheur. Le monde est devenu si méchant, vois-tu ! Tu auras tout le temps de la lire demain ou après-demain, elle ne s'envolera point !

La lettre fut mise sous clef, ainsi que les lunettes, et la compagnie acheva paisiblement son goûter. Cependant, ce phénomène extraordinaire troubla profondément les esprits. Pendant le thé, et durant toute la journée du lendemain, il ne fut question que de cette lettre. Enfin, on ne put y tenir plus longtemps. Le quatrième jour, la missive fut solennellement décachetée en présence de toute la famille réunie. Le père Oblomoff examina la signature.

— Radistcheff ! s'écria-t-il. Tiens, tiens, c'est notre cher Philippe Matveievitch.

— Comment ! c'est lui ! firent tous les habitués, il est donc encore en vie ! Il n'est pas mort ! Grâce au Seigneur !... Voyons ce qu'il écrit.

Oblomoff lut la lettre à haute voix. Philippe Matveievitch demandait la recette pour fabriquer de la bière, la brasserie d'Oblomovka étant réputée dans le pays.

— Envoyez-lui la recette, envoyez-lui la recette, répétait la compagnie : il faut absolument lui répondre.

Quinze jours s'écoulèrent.

— Il faut écrire cette lettre, disait le père Oblomoff à sa femme. Où est la recette ?

— En effet, où est-elle ? reprenait la mère, je vais la chercher... Mais pourquoi tant se presser ? Avec l'aide de Dieu nous vivrons jusqu'aux fêtes, et quand nous aurons mangé gras, tu pourras écrire à ton aise...

— C'est vrai, fit le vieux, je serai bien mieux disposé pour écrire.

Lorsque vinrent les fêtes, on reparla de la lettre. Le

père Oblomoff résolut de l'écrire. Il s'enferma dans son cabinet de travail, s'arma de ses lunettes et s'installa devant la table. Un silence religieux plana sur la maison. On défendit aux domestiques de faire le moindre bruit.

— Le Barine est en train d'écrire, murmuraient-ils d'une voix craintive et respectueuse, comme s'il y avait un mort dans la maison. D'une main tremblante, le vieux traça le mot « Monsieur », sur le papier ; il y mettait autant de précaution, de soin, que s'il s'était agi d'une entreprise extrêmement périlleuse.

A ce moment, sa femme parut :

— J'ai cherché partout, fit-elle, je ne trouve point de recette. Je vais encore voir dans l'armoire de la chambre à coucher. Et comment feras-tu pour envoyer cette lettre ?

— On l'enverra par la poste.

— Et qu'est-ce que cela coûte ?

Oblomoff consulta un vieux calendrier.

— Quarante kopecks, dit-il.

— Quarante kopecks ! et tu vas jeter cet argent par la fenêtre, pour des bêtises ! Il vaut mieux attendre une occasion, ordonner aux paysans de s'enquérir à la ville.

— Tu as raison, cela vaudra mieux, fit le vieux, en remettant la plume dans l'encrier et en enlevant ses lunettes.

— Cela vaut beaucoup mieux, conclut-il, nous aurons bien le temps de lui faire parvenir la réponse.

On n'a jamais su si Philippe Matveievitch reçut la recette qu'il demandait.

Parfois, le père Oblomoff prenait un livre, n'importe lequel, et se mettait à le parcourir. Pour lui, la lecture n'était guère un besoin, il la considérait plutôt comme un luxe, dont on se passe sans peine ; aussi ne se souciait-il point du choix des livres, destinés uniquement, selon lui, à distraire l'ennui des oisifs.

— Tiens, disait-il parfois, il y a longtemps que je n'ai pas lu de livre ! ou bien : — si je lisais un livre ! et, découvrant quelques volumes qui lui étaient échus à la mort de son frère, il en prenait un au hasard.

Peu importe que ce fût l'*Histoire de Pierre le Grand*, *La Clé des Songes*, la *Russiade*, de Keraskoff, une tragédie de Soumarokoff, ou un journal d'il y a trois ans, il y prenait le même plaisir ; de temps en temps, il interrompait sa lecture pour s'écrier :

— Ah ! par exemple, qu'a-t-il encore inventé, celui-là ! Le brigand !

Ces exclamations s'adressaient aux écrivains, race qui, à ses yeux, ne méritait aucune considération et qu'il méprisait d'instinct. Comme la plupart de ses contemporains, il envisageait un homme de lettres comme un viveur, un ivrogne, un polisson, bref, comme une espèce de baladin.

Il lui arrivait parfois de lire quelque passage à haute voix, afin de mettre tout le monde au courant. En dépliant un de ces vieux journaux qu'il se plaisait à parcourir, il annonçait : « On nous écrit de La Haye que Sa Majesté le Roi a daigné rentrer au Palais, après un petit voyage. » Et le vieux jetait un regard sur son auditoire par-dessus ses lunettes. — « A Vienne, l'ambassadeur de..... a remis ses lettres de créance. — Un ouvrage de Madame de Genlis a été traduit en langue russe. »

— Sans doute, faisait observer un des visiteurs, hobe-reau des environs, ces traductions ont-elles été faites dans le but de nous soutirer de l'argent, à nous autres gentilshommes.

Pendant ce temps, le pauvre petit Ilia s'en allait régulièrement étudier chez l'Allemand Stoltz. Le lundi matin, à peine réveillé, il se sentait accablé d'avance en entendant la voix perçante de Vasska qui hurlait sur le perron :

— Antipka ! fais atteler le cheval pie, pour conduire le petit Barine chez l'Allemand.

Le cœur de l'enfant se serrait. Tout triste, il allait trouver sa mère. Celle-ci devinait son chagrin, cherchait à dorer la pilule, tout en soupirant elle-même secrètement à l'idée de cette séparation, de toute une semaine.

On bourrait Ilia de petits pains, de craquelins ; on emballait des salaisons, des pâtisseries, des confitures, des conserves, des fruits, voire, des aliments plus substantiels. Car chez l'Allemand, les repas étaient maigres. « On n'y mangeait point à sa faim, disaient les habitants d'Oblomovka : de la soupe, de la viande rôtie, des pommes de terre pour dîner. Pour le thé, du beurre, et pour souper, rien ! » Mais parfois, sa mère l'accueillait avec une bonne nouvelle :

— Tu n'iras pas à l'école aujourd'hui. Jeudi, c'est jour de fête, ce n'est pas la peine de faire tout ce chemin pour trois jours.

Une autre fois, elle l'examinait attentivement, puis lui disait :

— Tes yeux sont fatigués, te sens-tu bien ?

Le polisson se portait comme un charme, mais se gardait bien de le dire.

— Tu ferais mieux de rester à la maison cette semaine, et ensuite, nous verrons.

Tout le monde croyait ferme dans la maison, qu'il était impossible de travailler le samedi des morts, et qu'une fête tombant sur un jeudi, empêchait d'étudier pendant toute la semaine. Parfois, un domestique ou une servante, qui s'était fait attraper à cause du petit Barine, disait rageusement :

— Hé, hé, l'enfant gâté ! quand iras-tu chez ton Allemand ?

D'autres fois, Antipka et le cheval pie, faisaient leur brusque apparition à Verkliovo ; ils venaient prendre l'enfant :

— Maria Savishna ou Nathalie Tadéevna, ou les voisins Kouzovkovy avec tous leurs enfants sont arrivés à Oblomovka ; veuillez rentrer à la maison.

Et durant trois semaines, Ilia demeurait à Oblomovka. Puis, c'était la semaine sainte, la fête de Pâques. Ensuite quelque membre de la famille décrétait que l'on ne devait pas travailler la semaine de Quasimodo.

Il ne restait plus que quinze jours jusqu'aux vacances d'été et, à cette époque, Stoltz lui-même songerait au repos. Dès lors, il valait mieux remettre les études jusqu'en automne. Ainsi, le jeune Ilia ne travaillait pas pendant une bonne partie de l'année. Par contre, comme il grandissait ! comme il était robuste ! comme il dormait bien !

Lorsqu'il était à la maison, on ne se lassait pas de l'admirer, mais quand il revenait de chez l'Allemand, il paraissait pâle, amaigri.

— Un malheur est vite arrivé, disaient ses parents. Il aura toujours le temps de travailler, mais la santé cela ne s'achète pas ! C'est ce qu'il y a de plus précieux au monde ! Lorsqu'il rentre de son école, on dirait qu'il sort de l'hôpital. Sa graisse a fondu, il a un air maladif ; et puis, il se fatigue, le polisson, il ne reste jamais en place !

— Oui, oui, faisait le père, les études, c'est dur pour la jeunesse !

Ainsi tout prétexte était bon, pour retenir l'enfant à la maison. En hiver, il faisait trop froid, et en été, les chaleurs menaçaient la santé d'Ilia, la pluie ne valait rien non plus, et en automne, les mauvais temps...

D'autre fois, c'était Antipka qui avait une drôle de tête ; il n'était pas ivre, mais il avait quelque chose d'étrange dans le regard : il risquait de verser en route, ou de s'embourber.

Et la famille Oblomoff prenait soin de se justifier

non seulement à ses propres yeux, mais surtout à ceux de Stoltz qui, indigné de cette faiblesse, ne manquait pas de proférer quelques « Donnervetter » retentissants.

Cependant, les temps où l'ignorance était tolérée étaient loin. L'adage : « *Science est lumière, ignorance est ténèbres* », avait pénétré jusque dans les villages grâce aux colporteurs de livres. Les vieux Oblomoff reconnaissaient les avantages de la civilisation, mais seulement les avantages matériels. Ils savaient que désormais les études seules, permettaient de conquérir les grades, les décorations, la fortune. Les temps étaient devenus durs pour les chicaneurs de la vieille école, pour les affairistes blanchis sous le harnais, esclaves de la routine et des ficelles du métier.

Des rumeurs de fort mauvais augure commençaient à circuler : non seulement il fallait savoir lire et écrire, il fallait encore, pour réussir, étudier des sciences totalement ignorées jusqu'à présent. Un abîme séparait le tchine de conseiller honoraire de celui de secrétaire de collègue, et pour passer de l'un à l'autre, il fallait avoir un diplôme.

Les vieux employés routiniers et concussionnaires, avaient peu à peu disparu. Certains d'entre eux, qui n'étaient pas morts à temps, avaient été chassés ou mis sous les verrous. D'autres, plus heureux, dégoûtés par ces mœurs nouvelles, s'étaient retirés dans leurs propriétés si honorablement acquises.

Les Oblomoff avaient bien compris la situation. Ils appréciaient au plus haut degré les bienfaits de l'éducation, en tant que ceux-ci étaient d'ordre pratique. Quant à la nécessité de cultiver l'esprit, ils n'y songeaient que vaguement. Ils rêvaient de décrocher quelque brillant privilège pour le jeune Ilia : habit brodé de gentilhomme de la chambre, fonction de conseiller de la Cour. La mère le voyait déjà gouver-

neur de toute une province, mais ils espéraient obtenir ces résultats brillants grâce à quelque ruse, et au meilleur compte possible.

Il valait mieux éviter adroitement les obstacles, au lieu de les franchir hardiment. Pourquoi travailler jusqu'à extinction de force, perdre son embonpoint naturel, quand on pouvait étudier d'une façon superficielle, et sans se fatiguer ? L'essentiel était que le jeune Ilia obtînt un diplôme, qu'il puisse attester sa connaissance des arts et des sciences.

Ce système d'éducation cher aux Oblomoff rencontra cependant une vive opposition de la part de Stoltz. La lutte fut obstinée, opiniâtre, Stoltz attaqua courageusement ses adversaires, tandis que ceux-ci tâchaient de parer ses coups, grâce aux ruses que nous venons de décrire. Ni dans un camp, ni dans l'autre, la victoire ne fut décisive.

Peut-être la persévérance allemande eût-elle fini par vaincre l'entêtement et les préjugés des Oblomoff, mais le hasard voulut que le jeune Ilia trouvât un allié dans la maison même de son maître. Le fils de Stoltz, André, gâtait le petit Oblomoff, lui soufflait ses leçons, se chargeait de ses versions.

Dans son rêve, Ilia Ilyitch vit se dérouler son existence chez Stoltz, et dans sa maison paternelle. Dès le matin, il apercevait à son chevet le visage de son domestique, Zakhare, qui allait devenir un jour son valet de chambre, Zakhare Trofimoff.

Ainsi que l'avait fait jadis la vieille bonne, Zakhare enfilait les bas à son maître, le chaussait et Ilia, âgé de quatorze ans, restait étendu dans son lit en présentant à son domestique tantôt un pied, tantôt l'autre. S'il était mécontent, il donnait un coup de pied au valet et si celui-ci s'avisait de se plaindre, les grandes personnes lui décernaient une taloche supplémentaire.

Ensuite, Zakhare le coiffait, lui passait sa jaquette,

l'habillait avec de grandes précautions, afin de ne pas l'incommoder.

Si Ilia avait besoin de la moindre des choses, il n'avait qu'à faire un geste : aussitôt, trois, quatre domestiques s'empressaient autour de lui. Si la fantaisie lui venait d'aller chercher un objet, le transporter, le soulever, le père, la mère, les tantes poussaient des cris alarmés :

— Comment, pourquoi ? Et Vasska, et Vanka, et Zakhare, ils ne sont donc bons à rien ? Vous ne voyez donc pas, tas de paresseux ? Attendez un peu, vous allez voir ce que vous allez prendre...

Et Ilia ne pouvait pas faire le moindre mouvement indépendant. Plus tard, il découvrit que c'était bien plus commode de se laisser servir par d'autres, et il se mit, lui aussi, à crier :

— Eh ! Vasska, Vanka, Zakhare !

Par moments, la tendresse toujours inquiète de ses parents lui pesait. S'il courait sur l'escalier ou dans la cour, aussitôt il entendait des voix terrifiées qui criaient :

— Attention ! Soutenez-le, il va tomber... halte ! halte !

Si, en hiver, il sortait dans l'antichambre, ouvrait le vasistas, les mêmes cris retentissaient :

— Tu vas prendre mal, te refroidir, ne sors pas, ferme vite le vasistas.

Et le petit Ilia ne bougeait plus de la maison, vivait comme une fleur délicate, constamment soignée, protégée, enfermée dans une serre chaude. Il poussait lentement, sans vigueur.

Parfois, il se réveillait frais, alerte, joyeux. Un vrai petit diable, qui ne songeait qu'à jouer, bondir, traverser le village en courant. Enfin, n'y tenant plus, il se précipitait dehors. Il ramassait la neige à pleines mains, et courait rejoindre ses petits camarades. Le vent glacé lui fouettait les joues, la gelée lui pinçait les oreilles,

sa poitrine se dilatait de joie, il riait, riait à pleine gorge. Il apercevait les gamins du village... une boule de neige volait, lancée à toute allure. Il avait manqué son homme, et tandis qu'il se baissait pour en ramasser une autre, il recevait de la neige en pleine figure. Il tombait, se faisait très mal, riait de plus belle, et ses yeux se remplissaient de larmes. Cependant, toute la maison était sens dessus dessous. Ilia avait disparu. On criait, on s'indignait.

Zakhare, suivi de Vasska, Mottka, Vanka, se précipitait dehors. Les chiens, qui ne peuvent, on le sait, voir courir un homme d'un œil indifférent, les poursuivaient en jappant, et en mordillant leurs jambes. Les hommes criaient, les chiens aboyaient ; les polissons étaient cernés, empoignés, l'un par la chevelure, l'autre par les oreilles, les gifles pleuvaient, les parents étaient menacés du poing. Enfin, on s'emparait du jeune Barine, on l'enveloppait dans un manteau, puis dans la pelisse du père, on le roulait dans des couvertures, et on le rapportait triomphalement à la maison.

Ses parents qui avaient désespéré de le revoir vivant, donnaient libre cours à leur joie. On remerciait Dieu de l'avoir préservé, ensuite on faisait boire à Ilia une bonne infusion de menthe bien chaude, puis une tisane de fleurs de sureau, une autre de framboise, et on le mettait au lit pour trois jours. Et cependant, il n'y avait qu'un remède pour le guérir de ces maux imaginaires — une bonne partie de boules de neige.

★  
★

Quelques minutes après quatre heures, Zakhare entra avec précaution dans l'antichambre. Il se glissa sur la pointe des pieds dans le couloir, s'approcha de la chambre de son maître, colla son oreille contre la

porte, puis, fléchissant le genou, appliqua son œil à la serrure.

Un ronflement régulier s'élevait dans la pièce voisine.

— Il dort, murmura Zakhare, réveillons-le, il est bientôt quatre heures et demie.

Il toussota, pénétra dans la chambre, s'approcha du chevet d'Oblomoff.

— Monsieur, hé ! Monsieur ! fit-il à voix basse.

Le ronflement continuait.

— Ah ! dit Zakhare, il dort comme un maçon.

— Monsieur !

Zakhare tira doucement Oblomoff par la manche.

— Levez-vous, il est quatre heures et demie.

Celui-ci poussa un mugissement, mais sans se réveiller.

— Levez-vous donc, Monsieur, quelle honte ! cria Zakhare.

Toujours pas de réponse.

— Allons, Monsieur, répétait Zakhare, en tirant plus fort la manche de son maître.

Oblomoff tourna un peu sa tête, ouvrit un œil terne, ou l'on voyait poindre l'apoplexie. Il dirigea son regard sur Zakhare.

— Qui est là ? fit-il d'une voix sourde.

— C'est moi, levez-vous.

— Va-t'en, fit Oblomoff, en se replongeant dans son sommeil. Son ronflement devint plus grêle. Zakhare le tira par le pan de sa robe de chambre.

— Voyons, que veux-tu ? dit soudain Oblomoff d'un ton plein de menaces, en ouvrant les yeux.

— Vous m'avez dit de vous réveiller.

— Je le sais bien. Tu as fait ton devoir. Maintenant va-t'en.

— Non, je ne m'en irai pas, fit Zakhare, en tirillant la manche.

— Ne me touche pas, murmura doucement Oblomoff, en enfonçant sa tête dans l'oreiller.

— Impossible, Monsieur, ce serait avec le plus grand plaisir, mais c'est tout à fait impossible...

Et il se mit à secouer Oblomoff.

— Allons, je te prie, fais-moi cette grâce, murmurait Ilia Ilyitch d'un ton câlin, en ouvrant les yeux.

— Mais c'est vous qui allez ensuite me gronder, si je vous laisse dormir.

— Ah ! quel homme, mon Dieu ! soupirait Oblomoff : tiens, un dernier petit somme... je sais bien, je...

Oblomoff se tut, subitement terrassé par le sommeil.

— Comment peut-on ronfler ainsi, s'écria Zakhare, certain qu'Oblomoff ne l'entendait pas : Tu dors comme une souche ! Pourquoi es-tu seulement né sur cette terre ? Mais lève-toi, hurla subitement Zakhare.

— Quoi ? dit sévèrement Oblomoff, en levant la tête.

— Je vous demandais, Monsieur, pourquoi vous ne vous levez pas ? fit Zakhare avec beaucoup de douceur.

— Non, qu'as-tu dit, ah ? tu oses prétendre...

— Mais quoi ?

— Tu as parlé sur un ton d'une grossièreté...

— Vous l'avez rêvé, Monsieur, je vous le jure !

— Tu crois que je dors ? Je ne dors pas, j'ai tout entendu.

Et déjà Oblomoff se rendormit.

— Ah ! mon Dieu, gémit Zakhare, cela me donne mal au cœur rien qu'à le regarder.

— Mais levez-vous donc, s'écria-t-il de plus belle, regardez ce qui se passe autour de vous.

— Laisse-moi tranquille, fit Oblomoff d'un ton solennel ; je t'ai ordonné de me réveiller, à présent je retire cet ordre, et je me lèverai quand j'en aurai envie.

Parfois Zakhare renonçait à la discussion, en disant :

— Eh bien, dormez, et que le Diable vous emporte !

D'autres fois, au contraire, il était résolu à vaincre la résistance de son maître. Ainsi, ce jour-là, il se mit à hurler à tue-tête, en tirant de toutes ses forces sur le pan de la robe de chambre.

Oblomoff bondit soudain hors de sa couche, et se précipita sur Zakhare :

— Attends un jeu, je t'apprendrai comment déranger ton maître, lorsqu'il veut dormir !

Zakhare s'enfuit à l'autre bout de la chambre, mais ayant fait trois pas, Oblomoff retrouva ses esprits, et se mit à s'étirer en bâillant.

— Donne-moi... du kvasse, dit-il, entre deux bâillements.

A ce moment quelqu'un éclata d'un rire sonore derrière le dos de Zakhare.

— Stoltz ! Stoltz ! cria Oblomoff ravi en se précipitant au-devant du visiteur.

— André Ivanovitch ! fit Zakhare en s'épanouissant. Stoltz continuait à rire aux éclats. Il avait été témoin de toute la scène entre Oblomoff et son domestique.

## DEUXIÈME PARTIE

---

### I

André Stoltz n'était allemand qu'à moitié — sa mère était russe et de religion orthodoxe. Il considérait le russe comme sa langue maternelle ; il l'avait appris avec sa mère, puis dans les livres, à l'Université, au cours de ses jeux avec les gars du village, et les palabres avec les paysans ; enfin, au bazar de Moscou. Quant à l'allemand, c'est son père qui le lui avait enseigné.

Stoltz avait grandi au village de Verkliovo, où son père était intendant. A l'âge de huit ans, il étudiait les cartes de géographie, déchiffrait Herder et Wilandt, les versets de la bible, et additionnait les comptes des paysans, des petits bourgeois et des ouvriers de la fabrique. Avec sa mère il lisait l'histoire sainte, Télémaque et les fables de Kryloff.

Déarrassé de la corvée, André s'en allait piller les nids avec les gamins du village. On entendait souvent en classe ou pendant la prière, le pépiement d'un oiseau que le polisson avait fourré dans sa poche.

Parfois, lorsque le père fumait sa pipe au jardin, et que la mère brodait ou tricotait à ses côtés, la rue s'emplissait soudain de vacarme et de cris, et une foule bruyante faisait irruption au jardin.

— Qu'est-ce ? demandait la mère avec anxiété.

— Sans doute est-ce encore André qu'on ramène, faisait le père avec calme.

Des paysans, des femmes, des enfants envahissaient le jardin. C'était en effet André qu'ils ramenaient, mais dans quel état pitoyable ! sans bottes, les vêtements déchirés, le nez tuméfié, à moins que ce ne fût celui d'un autre gamin qui saignât.

La mère n'aimait guère ces escapades et, n'eût été la défense du père, elle aurait sans doute cherché à garder André auprès d'elle, à la maison. Elle le débarbouillait, le changeait de linge et de vêtements, et pendant quelques jours, André avait l'aspect d'un enfant sage, propre, bien élevé. Puis, un beau jour, il disparaissait de nouveau ; on le ramenait sale, ébouriffé, méconnaissable, endormi sur une charrette de paysan, ou sur les filets d'un pêcheur. La mère éclatait en sanglots, mais le père disait seulement :

— Ce sera un bon « Bursch ! » un bon « Bursch ! »

— Mais par pitié, s'écriait la mère, il ne se passe pas de jour qu'il ne revienne couvert de bleus, le visage en sang !

— Qu'est-ce qu'un enfant qui ne reçoit jamais de coups, et qui n'en donne pas ! disait le père en riant.

La mère pleurait, puis se mettait au piano, et oubliait son chagrin en jouant des mélodies de Hertz ; ses larmes tombaient goutte à goutte sur le clavier ; André se précipitait vers elle, racontait ses aventures avec tant de verve et d'entrain, qu'elle finissait par en rire aux éclats ; et puis, il était si intelligent, si vif. Il lisait Télémaque aussi bien que sa mère, et jouait à quatre mains avec elle.

Une fois, il s'absenta de la maison pendant toute une semaine. La mère souffrait cruellement, mais le père se taisait, fumait sa pipe, se promenait au jardin.

— Si c'était le petit Oblomoff, on aurait mis sur pied tout le village, et toute la police du pays. Mais André c'est autre chose, c'est un bon « Bursch » ! il reviendra.

Le lendemain on retrouva André endormi dans sa chambre ; il avait placé sous son lit un fusil, une livre de poudre et de petits plombs. Sa mère l'assiégea de questions :

— Ah te voici ! Où as-tu pris ce fusil ? Pourquoi ne réponds-tu pas ?

— Voilà, fit André pour toute réponse.

Le père se contenta de lui demander s'il avait terminé sa version de Cornélius Népos.

— Non, répondit le garçon.

Le père le saisit au collet, le poussa vers la porte, lui administra un coup de pied qui le fit rouler à terre.

— Va-t'en ! dit-il ; tu reviendras avec deux versions au lieu d'une, et tu apprendras en plus ce rôle de la comédie française que ta mère t'a expliqué.

André revint au bout d'une semaine, avec ses deux versions latines et son rôle de la comédie française.

Lorsqu'il fut plus grand, son père l'emmena avec lui dans la charrette à ressort ; mettant les rênes dans les mains de son fils, il se faisait conduire à la fabrique, au champ, à la ville, chez les marchands, ou aux bureaux de l'administration collégiale ; puis, ils s'en allaient tous deux examiner certain échantillon d'argile, que le père tâtait du doigt, reniflait, goûtait du bout de la langue ; il faisait faire le même examen à son fils, lui expliquait les diverses qualités de la terre, et à quoi elle servait. D'autres fois, il l'emmenait à la fabrique où André s'initiait à la préparation de la potasse et du suif.

A quatorze, quinze ans, André s'en allait seul à la

ville, en charrette ou à cheval, une sacoche accrochée à la selle, et s'acquittait des commissions de son père. Jamais, il n'y avait d'oubli ou de malentendu, et le père approuvait :

— C'est bien, c'est bien, jeune homme ! disait-il, en lui tapotant l'épaule, et lui donnait deux ou trois roubles, selon l'importance de la course. Quant à la mère, elle débarbouillait soigneusement André de la boue, de la suie et de l'argile dont il était couvert en rentrant de ces expéditions. Elle n'aimait guère ce système d'éducation pratique, et redoutait que son fils ne devînt un bourgeois allemand pareil à son père. A ses yeux, André était un gentilhomme, un barine ; bien que son père fût d'origine roturière et allemande, André avait l'air d'un jeune seigneur, si blanc de peau, si bien bâti, aux mains délicates, aux chevilles fines, aux yeux clairs. Comment admettre qu'un jour il ferait tourner la meule de ses propres mains, qu'il rentrerait de la fabrique ou du champ, de même que son père, couvert de graisse, de fumier, avec des mains rouges, sales, et un appétit de loup ? Et elle se hâtait de tailler les ongles du gamin, de lui boucler ses cheveux, lui confectionnait du linge fin, lui commandait un veston de bonne coupe à la ville. Elle lui chantait les mélodies de Hertz, mélancoliques, délicates, qui parlaient de poésie, de fleurs... et elle lui faisait entrevoir une carrière brillante, un avenir plein d'attrait et de gloire. Mais tous ces rêves s'écroulaient devant les calculs, les notes graisseuses des paysans, les relations quotidiennes avec les gens de la fabrique. Elle haïssait la charrette qui emportait André pour ses allées et venues en ville, et ce vulgaire manteau de toile cirée, et ces gants de peau verte, que lui avaient donnés son père, et qui étaient les attributs d'une vie laborieuse et médiocre.

Pour comble de malheur, André étant un excellent élève, son père lui confia le rôle de répétiteur dans son

petit pensionnat, et lui paya des appointements de simple ouvrier, selon la coutume allemande — dix roubles par mois, contre reçu.

La maison seigneuriale de Verkliovo était fermée pendant la plus grande partie de l'année, mais André y pénétrait en cachette. Il y voyait de grandes salles, de longues galeries, d'antiques portraits de famille, aux yeux bleus, tendres et langoureux, aux cheveux poudrés, aux visages raffinés ; de nobles poitrines se cambraient, des mains blanches veinées de bleu émergeaient des manchettes en dentelles, se posaient fièrement sur le pommeau de l'épée — vestiges des générations glorieuses qui avaient vécu nobles et oisives, dans la mollesse et le luxe, vêtues de brocarts, de velours et de dentelles.

Une fois tous les trois ans le château s'emplissait de monde, devenait tout bourdonnant de vie. Il y avait des fêtes, des bals ; la nuit, les galeries scintillaient de mille lumières. Le Prince s'installait dans la maison avec toute sa famille. C'était un vieillard au visage de parchemin, aux yeux ternes à fleur de tête, et au grand front dénudé. Trois étoiles de diamant brillaient sur sa poitrine ; il avait une tabatière en or, une canne dont la pomme était incrustée de rubis, et des bottes en velours. La Princesse était majestueuse, grande et fière ; personne, semblait-il, n'avait jamais osé l'approcher, la caresser, l'embrasser, pas même le Prince, dont elle avait eu cinq enfants. Elle paraissait vivre au-dessus de ce monde où elle daignait apparaître une fois tous les trois ans, ne parlait à personne, ne fréquentait pas âme qui vive, et passait ses journées dans le salon vert, en compagnie de trois vieilles dames ; elle ne sortait que pour se rendre à l'église, en traversant une galerie couverte, et assistait à la messe, assise sur une chaise derrière un paravent.

Il y avait aussi les jeunes princes Pierre et Michel. Le

premier enseigna à André la façon dont les clairons sonnent l'appel dans les régiments de cavalerie et d'infanterie, et la différence entre les sabres et les éperons des dragons et des hussards ; l'autre se plaça devant André, et se mit à faire des gestes extraordinaires, en lui donnant des coups de poing au visage, et au ventre ; il expliqua que cela s'appelait *la boxe anglaise*. Mais quelques jours plus tard, grâce à son adresse et à ses muscles de bon villageois, André prit si bien sa revanche, selon la méthode anglaise ou russe, que les jeunes princes lui témoignèrent sur-le-champ une profonde considération. Il y avait encore les deux jeunes princesses, âgées de onze et douze ans, sveltes, élancées, vêtues avec recherche ; elles aussi, ne parlaient à personne, ne saluaient personne, et avaient très peur des paysans. Leur institutrice, mademoiselle Ernestine, venait parfois prendre le café avec la mère d'André, à laquelle elle enseigna à friser les cheveux de son fils. Mademoiselle Ernestine prenait la tête de l'enfant sur ses genoux, et lui enroulait les cheveux sur des papillottes, en tirant très fort, puis elle l'embrassait tendrement.

Il y avait encore l'Allemand qui fabriquait des tabatières et des boutons, et le professeur de musique qui était ivre tous les jours de la semaine, et une foule de serviteurs, ainsi qu'une quarantaine de chiens grands et petits. Tout cela emplissait le château et le village de bruit, de vacarme, de cris et de musique.

L'influence d'Oblomovka d'une part, d'autre part, celle du château princier, avec sa vie large et luxueuse, venaient contre-balancer le système d'éducation allemande auquel André était soumis. Il ne devint ni un Bursch, ni un jeune sybarite.

Son père jugea bon de l'envoyer faire ses études dans une université, puis lorsqu'André revint à la maison, le vieux Stoltz résolut de l'expédier à Pétersbourg.

Il n'avait plus rien à faire à Verkliovo, le jeune Oblo-moff lui-même se trouvait dans la capitale.

Pourquoi son fils devait-il aller à Pétersbourg ? Le père Stoltz ne se l'était jamais demandé. Il se rappelait seulement que lorsque lui-même avait eu l'âge d'André, son père l'avait envoyé loin de la maison. Il en fit de même. Telle était la coutume en Allemagne. La mère était morte. Il n'y avait personne pour le contredire. Le jour du départ, le vieux Stoltz donna à son fils cent roubles en assignats, et lui dit :

— Tu iras à cheval jusqu'au chef-lieu du gouvernement ; là tu toucheras trois cent cinquante roubles chez le nommé Kallinnikoff et tu lui laisseras le cheval. S'il est absent, vends le cheval ; c'est bientôt la foire : on t'en donnera facilement quatre cents roubles. Il te faudra une quarantaine de roubles pour aller jusqu'à Pétersbourg. Il te restera suffisamment d'argent pour vivre quelque temps. Ensuite, tu feras ce que tu voudras. Tu connais mes affaires, puisque tu y as participé, et tu sais que je possède certains capitaux. Mais n'y compte guère avant ma mort. Sans doute vivrai-je encore une vingtaine d'années, à moins de recevoir une tuile sur la tête. La lampe brûle bien, et elle est garnie d'huile. Tu as reçu une instruction solide. Toutes les carrières te sont ouvertes. Tu peux prendre du service, devenir négociant, écrivain même, si le cœur t'en dit. Si tu as besoin d'aide, va trouver Rheingold, il te donnera de bons conseils. Ah ! celui-là, ajouta-t-il, en levant deux doigts en l'air et en inclinant sa tête, celui-là, celui-là... il chercha des mots élogieux, et ne les trouvant pas : — Nous sommes venus de Saxe ensemble ; il a une maison de quatre étages. Je te donnerai son adresse.

— Inutile, fit André ; j'irai le voir lorsque j'aurai, moi aussi, une maison de quatre étages. En attendant, je saurai me passer de ses conseils.

André monta en selle. Deux sacoches y étaient accrochées. L'une contenait un manteau de toile cirée, de grosses bottes aux semelles ferrées, quelques chemises de bonne toile tissée au village ; tous ces objets avaient été choisis par le père. Mais dans l'autre sacoches il y avait un habit du soir en drap fin, un paletot de ville, des chaussures achetées à Moscou, selon les conseils donnés jadis par la mère défunte.

— Eh bien ? dit le père.

— Eh bien, dit le fils.

— Tout est prêt ? demanda le père.

— Tout est prêt, répondit le fils.

Ils se regardèrent en silence, comme s'ils voulaient se pénétrer jusqu'au fond de l'âme.

Cependant, un groupe de voisins s'était rassemblé sur la route. Tout ce monde assistait avec curiosité aux adieux de l'intendant et de son fils. Le vieux Stoltz et André se donnèrent une bonne poignée de main, le jeune homme partit au grand trot.

— Ah ! le jeune chien ! s'écriaient les voisins. Quoi ? pas la moindre petite larme ? Regardez ces corbeaux qui tournoient au-dessus de la route, c'est un présage de malheur !

— Pensez-vous ! il se moque bien de ces corbeaux. Il s'en va se promener seul dans la forêt la nuit de la Saint-Jean ! Si c'était un Russe, il lui arriverait un malheur !

Quant au vieux païen, fit une femme, il a autant de chagrin que s'il jetait un chat par la fenêtre. Il ne l'a même pas embrassé !

— Halte ! halte ! André ! cria le vieillard.

— Ah, le voilà qui se ravise, firent les spectateurs.

— Qu'y a-t-il ? demanda André.

— Tu devrais resserrer les sangles... elles se sont relâchées, mon garçon.

— Pas la peine de perdre du temps précieux, répli-

qua André ; je descendrai de cheval à la prochaine halte.

— Eh bien, répéta le vieillard, en faisant un signe de la main.

— Eh bien, dit le fils, et il se pencha sur sa selle, pour éperonner sa monture.

— Chiens, chiens ! s'écria un des témoins de la scène, on dirait des étrangers qui se quittent... A ce moment une femme se mit à gémir.

— Pauvre petit, pauvre petit, soupirait-elle, en s'essuyant les yeux du coin de son mouchoir, tu es orphelin, ta mère n'est plus là pour te bénir... laisse-moi tracer un signe de croix sur ton front...

André poussa son cheval, s'approcha de la femme, et sauta à terre. Il embrassa la vieille, et voulut remonter en selle, lorsque, soudain, il éclata en sanglots. Les humbles paroles avaient soudain évoqué l'image de sa mère, il lui semblait entendre sa voix. Il embrassa encore une fois la brave femme, essuya ses larmes, et sauta en selle. Eperonnant son cheval il disparut dans un nuage de poussière. Trois chiens le poursuivirent longtemps en aboyant furieusement.

## II

Au moment où commence notre récit, Stoltz qui était le contemporain d'Oblomoff, avait plus de trente ans. Il avait pris du service, puis donné sa démission, pour s'occuper de ses affaires et avait fini par posséder sa propre maison et une fortune considérable. Il travaillait dans une entreprise d'exportation et était sans cesse sur les grandes routes. La compagnie avait-elle besoin d'un agent pour la Belgique ou l'Angleterre ? c'est Stoltz qui était désigné ; fallait-il rédiger un rapport, réaliser un nouveau projet ? c'est Stoltz qui en était chargé. Entre temps, il allait dans le monde, lisait avec avidité.

Il n'était que muscles, nerfs et os, comme un cheval de pur sang. Son corps était sec, son visage maigre, son teint mat, ses yeux verdâtres, pleins d'intelligence. Ce parfait équilibre se retrouvait dans sa vie tout entière. Il marchait tout droit sur le chemin qu'il avait choisi, ne s'abandonnant jamais au doute, ignorant les vains remords qui rongent les âmes lasses de vivre.

Comment un homme de cette trempe avait-il pu se lier avec Oblomoff dont le caractère semblait en contradiction flagrante avec celui de Stoltz ? Sans doute, les natures opposées s'accordent-elles. De plus, ils s'étaient connus depuis l'enfance, s'étaient liés sur les bancs de l'école — deux puissants ressorts de l'amitié. Ensuite, l'accueil affectueux, l'hospitalité russe, que le jeune

Allemand avait trouvés dans la maison des Oblomoff, avaient contribué à fortifier cette amitié. Enfin, André avait été le protecteur d'Ilia, le camarade plus robuste, plus énergique, qui avait veillé sur son enfance. Mais surtout, il y avait au fond du caractère d'Oblomoff quelque chose de très bon, de très lumineux, qui attirait la sympathie. L'être le plus sombre, le plus malveillant qui jetait un regard au fond de ce cœur simple et sans malice, éprouvait de l'amitié à son égard, lui conservait un souvenir affectueux et durable.

Il arrivait souvent à André de s'arracher à ses occupations ou à ses obligations mondaines pour aller s'asseoir sur le large canapé d'Ilia Ilyitch. Au cours de leurs entretiens calmes, paisibles, empreints d'une douce paresse, il éprouvait un sentiment de quiétude comme celui de l'homme qui rentre sous son humble toit après un bal somptueux, ou qui vient de quitter les charmes d'une nature éblouissante pour retrouver le petit bois de bouleaux où il s'est promené tout enfant.

— Bonjour, Ilia, que je suis content de te voir, disait Stoltz en entrant. Comment vas-tu ? Te portes-tu bien ?

— Hé non, frère André, fit Oblomoff en soupirant, cela va bien mal, je n'ai pas de santé !

— Es-tu malade ? demanda Stoltz avec sollicitude.

— Ces *grains d'orge* ne me laissent aucun répit. La semaine dernière, je souffrais de l'œil droit, à présent c'est l'œil gauche.

Stoltz se mit à rire :

— Ce sont là de bien petites misères, et si tu souffres, c'est de ta faute. Tu dors trop.

— Tu appelles cela de petites misères. Si tu avais entendu tout à l'heure ce que disait le docteur, tu parlerais autrement. Il m'a ordonné de partir immédiatement pour l'étranger ; sinon, je risque une fort mauvaise affaire : l'apoplexie.

— Et qu'as-tu répondu ?

— Que je ne partirai pas.

— Mais pourquoi ?

— Voyons ! Il a encore ajouté que je devais aller dans la montagne, faire un voyage en Égypte, ou en Amérique...

— Eh bien, fit Stoltz avec sang-froid, tu peux te rendre en Égypte en quinze jours, en Amérique en trois semaines.

— Toi aussi, André !... Je n'avais qu'un ami raisonnable, et il a la berlue ! Qui songe à aller en Égypte et en Amérique ? Les Anglais. Dieu les a créés spécialement dans cette intention. Ils n'ont pas assez de place chez eux. Mais nous autres ! pourquoi veux-tu que nous voyagions, à moins que nous ne soyons désespérés, dégoûtés de la vie ?

— Bah ! il ne s'agit pas de hauts faits ! On te demande de monter en voiture ou sur le pont d'un navire, respirer l'air pur, parcourir des contrées pittoresques, explorer de nouvelles villes, étudier des hommes nouveaux, des usages, des mœurs inconnus, toutes les merveilles du monde ! Ah ! paresseux ! et tes affaires ? comment vont-elles ?

— Hélas ! fit Oblomoff, avec un geste mélancolique de la main.

— Que t'arrive-t-il ?

— Je suis poursuivi par le destin.

— Dieu merci, fit Stoltz.

— Comment, Dieu merci ?

— Voyons, qu'est-ce qui te préoccupe ?

— Deux malheurs : d'abord, je suis ruiné.

— Et comment cela ?

— Je vais te lire la lettre du *Starosta*. Où est cette lettre, Zakhare ? Zakhare !

Zakhare trouva la lettre, et Stoltz la parcourut des yeux. Il se mit à rire, amusé sans doute par le style du *starosta*.

— Quel fripon ! fit-il. Quant à ces paysans, il leur a

laissé la bride au cou, et à présent, il se plaint. Il voudrait mieux les munir de passeports et les laisser partir pour tout de bon (1).

— Que dis-tu là ? Ils voudront tous s'en aller.

— Et que grand bien leur fasse ! fit Stoltz gaiement. Celui qui est content ne songe guère à partir, mais celui qui n'y trouve pas son intérêt te servira mal. A quoi bon le retenir ?

— La belle solution, s'écria Ilia Ilyitch ! Les paysans d'Oblomovka sont des gens tranquilles, attachés à leur foyer. Pourquoi veux-tu les renvoyer ?

— Tu ne sais pas la grande nouvelle ? interrompit Stoltz : on va construire un port à Verkliovo, ainsi qu'une chaussée, de sorte qu'Oblomovka ne sera plus très éloignée de la grand'route. De plus, il y aura une foire à la ville.

— Ah ! mon Dieu ! fit Oblomoff, il ne manquait plus que cela. On était si tranquille, loin de tout. Et à présent, une foire, la grand'route, les paysans iront en ville, nous serons persécutés par les marchands...

Stoltz ricana.

— Quel malheur ! poursuivit Oblomoff : les paysans n'étaient pas de mauvaises gens, ils se tenaient tranquilles, on n'en entendait jamais parler ; ils faisaient leur devoir, ignoraient les tentations. Et à présent, ils vont perdre la tête, se gâter, ils ne rêveront plus que thé, café, pantalons de velours, accordéons, bottes cirées... Il n'en résultera rien de bon !

— Tu as raison, fit Stoltz, tu devrais fonder une école au village !

— C'est bien prématuré ! objecta Oblomoff. Il est dangereux d'apprendre à lire et à écrire aux moujiks ; ils ne voudront plus labourer la terre.

(1) Lorsque les serfs recevaient leur passeport ils étaient autorisés de circuler librement et de passer d'un propriétaire à un autre. Le passeport équivalait à un acte d'affranchissement.

— Mais le paysan qui aura appris à lire, saura mieux labourer... Tu es un drôle de garçon ! Ecoute, Ilia, tu devrais aller à la campagne.

— Oui, oui, c'est vrai, j'aurais dû y aller, mais je n'ai pas encore achevé mon plan, murmura timidement Oblomoff.

— N'importe. Va à Oblomovka, tu verras sur place ce qu'il y a à faire. Il me semble qu'il y a bien longtemps que tu travailles à ce plan !

— Ah ! mon cher André, s'il ne s'agissait que de ma propriété ! mais j'ai bien d'autres soucis !

— Qu'y a-t-il ?

— On me chasse de mon appartement.

— Comment ?

— On me dit que je dois m'en aller, c'est tout.

— Et alors ?

— Quelle question ? J'ai mal aux côtes, à force de me retourner dans mon lit, de me tourmenter. N'oublie pas que je suis seul, il faut songer à tout ! des comptes à vérifier, des paiements à faire, et ce déménagement par-dessus le marché. L'argent s'en va, je ne sais comment ? Je serai bientôt sans le sou.

— Enfant gâté, va ! Tu trouves si difficile que cela de changer d'appartement ? s'écria Stoltz avec surprise. A propos d'argent, de quelle somme peux-tu disposer ? Donne-moi cinq cents roubles, il me les faut tout de suite ; je passerai prendre l'équivalent au bureau.

— Il y a quelques jours j'ai reçu mille roubles. Il m'en reste... Attends, je vais voir...

Oblomoff se mit à chercher dans les tiroirs.

— Voici, dix, vingt, deux cents roubles, un billet de vingt... Il y avait encore de la monnaie de cuivre... Zakhare, Zakhare !... Selon sa coutume, Zakhare dégringola de son poêle et se rendit à l'appel de son maître.

— Où sont les deux pièces des dix kopecks qui se trouvaient sur la table ?

— Qu'avez-vous à courir après ces deux pièces ? grogna Zakhare ; je vous ai déjà dit qu'elles n'y sont pas, qu'elles n'y ont jamais été !

— Tu radotes ! On me les a rendues lorsque j'ai payé les oranges.

— Sans doute, les avez-vous données à quelqu'un, fit Zakhare en se dirigeant vers la porte.

Stoltz éclata de rire.

— Fainéants ! s'écria-t-il, vous ne savez même pas combien d'argent vous avez en poche.

— Et combien avez-vous donné à Micheï Andreievitch ? fit Zakhare en se ravisant.

— Oui, c'est vrai. Tarantieff a pris dix roubles, fit vivement Oblomoff en se tournant vers Stoltz, je l'avais oublié.

— Pourquoi reçois-tu cet animal ? demanda Stoltz.

— S'il ne s'agissait encore que de le recevoir, dit Zakhare, en se mêlant à la conversation. Il entre et sort d'ici comme si c'était un cabaret ! Il s'est approprié la chemise et le gilet du maître, et nous ne les reverrons plus. Tantôt il a réclamé l'habit. Si vous pouviez le mettre un peu au pas, André Ivanovitch.

— Comment oses-tu te mêler de ces questions ? Vatt'en ! fit sévèrement Oblomoff.

— Donne-moi du papier, dit Stoltz, je dois écrire une lettre.

— Zakhare, André Karlovitch demande du papier.

— Mais il n'y en a plus, hurla le domestique.

— Voyons, ne serait-ce qu'une feuille, insista Stoltz. Oblomoff fureta sur la table, mais ne trouva rien.

— Une carte de visite ?

— Je n'en ai plus depuis longtemps, répondit Ilia Ilyitch.

— Allons donc ! Et tu prétends vouloir t'occuper de

tes affaires, élaborer un plan... Dis-moi, Ilia, sors-tu parfois, fréquentes-tu des amis ?

— Je ne sors guère, mon travail m'absorbe, et puis cette question de l'appartement ! Heureusement que Tarantieff a bien voulu s'en occuper, me trouver quelque chose...

— Reçois-tu des amis ?

— Oui, Tarantieff, Alexeieff. Le docteur sort d'ici à l'instant. Penkine, Soudbinsky, Volkoff...

— Je ne vois guère de livres, ici, fit Stoltz.

Oblomoff se défendit :

— En voici un, précisément.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Stoltz en examinant l'ouvrage. Tiens : *Voyage en Afrique*, et cette page est couverte de poussière, de moisissure ! Lis-tu au moins les journaux ?

— Non, les caractères sont trop fins, cela fait mal aux yeux. D'ailleurs, à quoi bon lire les journaux ! S'il y a une nouvelle importante, tout le monde viendra me l'annoncer.

— Mais, Ilia, murmura Stoltz avec surprise, que fais-tu ? On dirait que tu es figé là, sur ton canapé, pour toujours...

— C'est vrai, André, répliqua Oblomoff avec mélancolie.

— Est-ce un aveu ou une justification ?

— Non, je réponds simplement à ta question. Je ne cherche guère à me justifier.

— Il faut chercher à sortir de cette léthargie.

— J'ai essayé, jadis, cela ne m'a servi à rien ! Et à présent, à quoi bon ? Je n'ai envie de rien, rien ne m'attire, ne me séduit ; mon esprit est paisible, calme, dit Oblomoff avec une certaine amertume. Mais assez parlé de moi, d'où viens-tu ?

— J'arrive de Kieff ; dans une quinzaine de jours je pars pour l'étranger. Viens avec moi.

— Oui, peut-être !

— Assieds-toi là, et écris la demande d'autorisation ; tu la remettras demain (1).

— Comment, demain ? s'écria Oblomoff se rendant compte de sa propre imprudence. Pourquoi cette hâte inutile ? Nous y réfléchirons, nous en recauserons tranquillement, et puis, advienne que pourra... Il vaudrait mieux peut-être, aller d'abord à la campagne, et à l'étranger ensuite... plus tard...

— Pourquoi plus tard ? Le médecin l'a bien dit. Débarrasse-toi de toute cette graisse inutile, et ton cœur dissipera à son tour la torpeur qui l'accable. Il te faudrait de la gymnastique physique et morale.

— Non, André, cela ne fera que me fatiguer ! Ma santé est devenue précaire. Laisse-moi, pars seul !...

Stoltz regarda son ami, étendu immobile sur le canapé. Oblomoff, à son tour, examinait Stoltz, qui hocha la tête ; et Oblomoff soupira.

— Il me semble, s'écria André, que tu es trop paresseux pour vivre !

— Tu as raison.

André cherchait en vain un moyen d'éveiller l'énergie d'Oblomoff, de le toucher au vif. Il l'examina du coin de l'œil, puis, soudain, se mit à rire aux éclats.

— Tiens, s'écria-t-il, tu as mis des chaussettes dépareillées, l'une est en fil, l'autre en coton... ta chemise est à l'envers.

Oblomoff regarda ses chaussettes, sa chemise :

— En effet, dit-il, confus. Ce Zakhare est un fléau du ciel ! Tu ne te figures pas comme il me maltraite ! Il est grossier, et je n'ose pas lui faire un reproche.

— Non, Ilia, je ne t'abandonnerai pas ainsi ! D'ici huit jours, tu seras un autre homme ! Ce soir même, je te communiquerai un projet détaillé de tout ce que

(1) Demande d'autorisation de passeport.

nous allons faire. Et à présent, habille-toi. Je te défends de te morfondre... Allons, Zakhare, apporte vite les vêtements de ton Barine.

— Mais il n'en est pas question. Tarantieff et Alexeieff viennent dîner ce soir, nous avons l'intention...

— Zakhare, répéta Stoltz, sans écouter Ilia Ilyitch, viens vite habiller ton maître.

— Tout de suite, André Ivanovitch... Je vais seulement cirer les chaussures, répondit Zakhare avec empressement.

— Comment, il est cinq heures, et ces chaussures ne sont pas encore cirées ?

— Je les avais nettoyées la semaine dernière ; le Barine n'est pas sorti.

— Apporte-les telles quelles. Tu placeras ma valise au salon. Je m'installe ici. Je serai prêt tout de suite, et toi, lève-toi, Ilia, et ouvre l'œil ! Nous dînerons en ville, puis nous irons faire quelques visites.

— Mais, qu'as-tu à me bousculer ainsi ? Laisse-moi réfléchir, je ne suis même pas encore rasé !

— Il n'y a pas à réfléchir. Tu te raseras en route, je te mènerai chez un coiffeur.

— Et chez qui irons-nous ensuite ? demanda Oblomoff avec effroi ; chez des inconnus ? Mais qu'est-ce qui te prend ? Allons voir Ivan Guérassimovitch, il y a trois jours que je n'y ai pas mis les pieds.

— Qui est cet Ivan Guérassimovitch ?

— Celui qui a servi jadis au même ministère que moi.

— Ah ! ce vieux fonctionnaire ! cet imbécile !

— Comme tu es dur, André ! C'est un brave homme. Bien entendu, il ne porte pas des chemises de Hollande !

— Que fais-tu chez lui ? De quoi pouvez-vous parler ? demanda Stoltz.

— Je me trouve si bien dans cette maison. Les chambres sont confortables, les canapés moelleux, on

s'y enfonce jusqu'aux oreilles. Les fenêtres sont garnies de lierre, de cactus, il y a des canaris, des chiens. La zakousska est excellente. Les tableaux sur les murs représentent des scènes familiales... Quand on s'y trouve, on n'a plus envie de bouger. On est là, tranquille, on ne pense à rien. Certes, cet homme n'est pas très intelligent, mais il est bon, sans malice, hospitalier, simple, bienveillant !

— A quoi passez-vous votre temps ?

— Nous nous étendons sur le canapé, l'un vis-à-vis de l'autre. Il fume.

— Et toi ?

— Je fume aussi. J'écoute chanter les canaris. Marfa apporte le samovar.

— Tarantieff, Ivan Guérassimovitch, répétait Stoltz en haussant les épaules. Lorsque Tarantieff viendra, ordonna-t-il, en se tournant vers Zakhare, tu lui diras que nous dînons en ville, qu'Ilia Ilyitch ne dînera plus à la maison pendant tout l'été, qu'il sera très occupé en automne et qu'il ne pourra plus le voir.

— Je le lui dirai, je dirai tout, sans rien oublier, répondit Zakhare. Et quels sont les ordres pour le dîner ?

— Tu le mangeras avec tes amis.

Dans dix minutes, Stoltz revint rasé de frais, habillé, coiffé. Oblomoff était demeuré immobile, assis sur le bord du lit, et boutonnait lentement sa chemise : les boutons glissaient sans cesse entre ses doigts indécis. Zakhare pliait un genou et lui présentait une bottine, comme un plat, en attendant patiemment que son maître eût fini de boutonner sa chemise.

— Comment, tu n'es pas encore chaussé ? s'écria Stoltz avec surprise. Voyons, dépêche-toi, Ilia !

— Pourquoi nous presser ? Cela ne m'amuse guère ! Tiens, j'ai perdu l'habitude, je n'ai nulle envie...

— Dépêche-toi, dépêche-toi ! répétait Stoltz.

Bien qu'il fût déjà tard, ils firent plusieurs courses. Ensuite, Stoltz invita à dîner le directeur d'une exploitation aurifère. Après dîner, ils allèrent voir ce dernier dans sa villa, où ils trouvèrent réunie une nombreuse assemblée. Après une longue réclusion, Oblomoff se trouva soudain au milieu d'une foule de gens. Ils ne rentrèrent que fort tard dans la nuit.

Le lendemain, le surlendemain, même jeu, et la semaine tout entière s'écoula comme dans un rêve. Oblomoff protestait, s'indignait, discutait, mais se laissait entraîner par son ami.

Un jour, cependant, étant rentré fort tard, il s'éleva avec énergie contre le système adopté par Stoltz.

— Nous passons des journées entières à courir comme des fous ! grognait-il, en s'enveloppant dans sa robe de chambre, je n'ai même pas le loisir de me déchausser. Ce genre de vie me déplaît fort !

Et il s'étendit sur le canapé.

— Voyons, quelle serait, à ton point de vue, la vie idéale ?

— Vivre à la campagne.

— Et qui t'en empêche ?

— Mon plan n'est pas terminé. Et puis je n'irais qu'en compagnie de ma femme.

— Tiens, tiens. Mais alors, qu'est-ce que tu attends ? D'ici trois ou quatre ans personne ne voudra de toi.

— Que veux-tu, soupira Oblomoff, c'est la destinée. Je n'ai pas la fortune nécessaire.

— Comment ? Et Oblomovka ? Trois cents serfs !

— Et si nous avons des enfants ?

— Tu les élèveras de façon qu'ils puissent gagner leur vie.

— Pourquoi veux-tu que des nobles deviennent des artisans ?

— Bien, mettons que tu disposes de trois cents mille roubles supplémentaires, qu'en ferais-tu ?

— Je me serais installé dans une maison neuve, confortable... je vivrais entouré de voisins charmants, de braves gens... toi, par exemple. Mais non, tu ne consentirais jamais à rester sur place.

— Et toi, tu voudrais demeurer ainsi toute ta vie ! Tu ne voyagerais jamais ?

— Pour rien au monde !

— Mais pourquoi construit-on des chemins de fer, des navires, si la vie idéale consiste à ne jamais bouger de l'endroit où on habite ? Il faudrait présenter à notre ami Ilia un projet qui mît fin à tout ce travail inutile !

— Mais il y aura toujours suffisamment de gens pour voyager ! Les gérants, les employés, les commerçants, les fonctionnaires, les gens oisifs qui n'ont pas un coin à eux. Ceux-là n'ont qu'à voyager.

— Et toi, qui es-tu ?

Oblomoff se taisait.

— A quelle classe de la société appartiens-tu ?

— Demande à Zakhare, répondit Ilia Ilyitch.

Stoltz appela Zakhare, qui se présenta les paupières lourdes de sommeil.

— Qui est étendu sur le canapé ? demanda Stoltz.

Zakhare sembla se réveiller, et jeta un regard méfiant à Stoltz, puis à Oblomoff.

— Comment, vous ne voyez donc pas ? s'écria-t-il.

— Non, je ne vois pas, fit Stoltz.

— Mais c'est le Barine, Ilia Ilyitch.

— C'est bien, tu peux t'en aller. *Le Barine*, s'écria Stoltz, et il éclata de rire.

— Eh bien, oui, autrement dit, *un gentleman*, fit Oblomoff, d'un ton vexé.

— Non, non, tu es un Barine.

— Je ne vois pas la différence entre un *gentleman* et un barine.

— Un *gentleman* est un barine qui met lui-même ses chaussettes et se déchausse de ses propres mains.

— Que veux-tu, les Anglais n'ont pas autant de domestiques...

— Continue à me décrire la vie à laquelle tu rêves. Tu as dit : « Des voisins charmants... » et puis ?...

— Eh bien, voilà : je me serais levé le matin, commença Oblomoff en posant sa tête sur ses deux mains, et son visage exprima une douce quiétude : le temps est superbe, le ciel sans nuage... en attendant le réveil de ma femme, je passe ma robe de chambre, et je m'en vais au jardin respirer l'air matinal. J'y rencontre mon jardinier et je l'aide à arroser les fleurs, à tailler les buissons, les arbres. Puis je vais prendre mon bain, à moins que je ne descende me plonger dans la rivière. En rentrant, je trouve ma femme sur la terrasse, vêtue d'une camisole, coiffée d'un petit bonnet si léger qu'il semble devoir s'envoler à tout instant. Le thé est prêt. Quel thé ! quel baiser ! quel bon fauteuil ! je m'installe devant le pain grillé, la crème, le beurre frais...

— Et ensuite ?

— Ensuite, j'enlace la taille de ma femme, nous allons nous promener. Voici le champ, la rivière dont l'eau murmure doucement. Le vent fait onduler les épis, la chaleur s'abat sur nous... nous montons dans une barque, ma femme soulève une des rames...

— Mais tu es un poète, Ilia !

— Nous faisons un tour dans les serres, reprit Ilia Ilyitch, afin de jeter un coup d'œil sur les pêches et le raisin, donner des ordres pour le déjeuner. Nous prenons un repas très léger et, ensuite, nous attendons quelque visiteur. Ma femme reçoit un petit mot joint à un ananas que lui envoie une voisine, ou bien c'est nous qui offrons à nos amis un beau melon bien mûr. Et cependant, à la cuisine, on travaille fiévreusement. Le chef, vêtu d'un tablier, coiffé d'un bonnet immaculé, se démène tant qu'il peut. Il retire une casserole du feu, en repose une autre, mélange une sauce, pétrit

la pâte, bat une glace. En attendant le dîner, je m'en vais moi-même à la cuisine, jeter un coup d'œil dans une casserole, assister à la fabrication des petits pâtés. Puis je m'étends, ma femme me fait la lecture. Mais voici les invités. Toi, par exemple, avec ta femme.

— Tu me maries.

— Sans doute ! Puis encore deux, trois amis, toujours les mêmes. Loin de moi, ceux que je n'aime pas, ceux qui n'inspirent pas la confiance ! Je ne briserais pas le pain en leur présence. La sympathie luit dans les yeux de tous les invités. Les plaisanteries sont gaies, sans malice, sans le moindre venin. Les paroles, les regards sont pleins de sincérité. Après le dîner, le moka, les havanes sur la terrasse.

— Et puis ?

— Puis, lorsque la chaleur est tombée, nous expédions une charrette avec le samovar et le dessert dans le petit bois de bouleaux ou dans les champs. Nous étalons des tapis sur l'herbe fraîchement fauchée, et nous goûtons une douce béatitude jusqu'à l'heure du potage glacé et du bifteck. Les paysans rentrent, la faux sur l'épaule. Une charrette de foin passe lentement, surmontée d'une casquette de paysan, couronnée de fleurs. Des femmes, pieds nus, armées de faucilles, parlent à tue-tête... mais voici qu'elles ont aperçu les seigneurs ; elles se taisent, et fond un profond salut. L'une d'elles, une belle fille au cou hâlé, aux bras nus, aux yeux baissés, mais pleine de malice, se défend faiblement, rien que pour la forme, contre les caresses du Barine. Attention ! pourvu que ma femme n'ait rien vu. Dieu nous en préserve !

Oblomoff et Stoltz éclatèrent de rire.

— La nuit approche ; l'humidité flotte dans l'air. Le brouillard, telle une mer renversée, est suspendu au-dessus des champs de blé. Les chevaux frémissent, creusent le sol de leurs sabots. Allons, il est l'heure de rentrer. Des lumières brillent aux fenêtres de la maison.

Un bruit de vaisselle retentit à la cuisine. Voici une poêle pleine de champignons..., des côtelettes..., des baies... Et la musique ! un chant pur qui monte du salon : *Casta Diva !* Je ne puis entendre cette romance d'une oreille indifférente, ajouta Oblomoff en fredonnant les premières notes de la cavatine.

— Tu aimes cette mélodie ? fit Stoltz, j'en suis enchanté. Une jeune fille, Olga Ilyinskaya, la chante à ravir. Je te présenterai. Quelle voix délicieuse ! D'ailleurs, c'est une enfant charmante ; peut-être suis-je par trop partial à son égard. Mais, continue, je t'en prie.

— Quoi encore ? Mais c'est tout. Les invités se retirent dans leurs chambres. Et le lendemain, dès l'aube, chacun s'en ira battre la campagne, soit avec un fusil, soit avec une canne de pêche, ou bien les mains vides.

— Les mains vides ? tu en es sûr ?

— Naturellement. Un mouchoir de poche, à la rigueur... Tu n'aimerais pas cette vie-là ?

— Non, ce n'est pas la vie, cela !

— Alors, qu'est-ce que c'est, selon toi ?

— C'est...

Stoltz devint songeur, cherchant un mot qui puisse définir l'existence qu'Oblomoff venait de décrire.

— C'est une espèce d'*oblomovstchina* (1), dit-il enfin.

— *Oblomovstchina* ? répéta lentement Ilia Ilyitch, en scandant chaque syllabe : Ob-lo-mov-stchina ?

Et il leva sur Stoltz un regard surpris.

(1) *Oblomovstchina* : ce mot dérivé du nom d'Oblomoff est devenu proverbial en Russie.

### III

Au bout de deux semaines, Stoltz repartit pour l'Angleterre, après avoir arraché à Oblomoff la promesse de le rejoindre à Paris. Ilia Ilyitch avait obtenu un passeport pour l'étranger, il avait même commandé un pardessus d'hiver, et s'était acheté une casquette de voyage.

Zakhare affirmait gravement qu'il suffisait d'acheter une seule paire de chaussures et de faire ressemeler la vieille paire. Oblomoff avait fait également emplette d'une couverture, d'un gilet de laine, d'un nécessaire, et avait voulu acquérir un sac pour emporter les provisions de bouche, mais ses amis l'en dissuadèrent en affirmant que cela ne se faisait pas à l'étranger.

Zakhare courait les ateliers, les boutiques et quoiqu'il eût beaucoup de menue monnaie en poche, il maudissait André Ivanovitch, et tous ceux qui avaient inventé les voyages.

— Que fera Ilia Ilyitch là-bas, tout seul ? se demandait-il tout haut dans les boutiques. Je parie que là-bas ce sont les femmes qui font le service. Pourront-elles seulement enlever les bottes du Barine, enfiler les chaussettes sur ses pieds nus ?

Et, à cette pensée, un ricanement agita ses favoris. Il hocha la tête.

Oblomoff secoua sa paresse, dressa la liste des objets qu'il allait emporter, et de ceux qu'il allait laisser à la maison. Il confia à Tarantieff le soin de déménager ses meubles chez la commère du quartier de la Vyborgskaya Storona, de les disposer dans les trois chambres qu'il y avait louées, et de les garder jusqu'à son retour.

— Oblomoff va partir ! Oblomoff va enfin bouger ! répétaient ses amis et connaissances, les uns avec méfiance, les autres avec ironie, les troisièmes avec une espèce d'effroi.

Mais Oblomoff ne partit point ni au bout d'un mois, ni au bout de trois mois.

La veille même de son départ, une enflure lui vint à la lèvre.

— Sans doute est-ce une mouche qui m'a piqué, fit-il. Impossible de voyager sur mer avec cette enflure ! Et il attendit le prochain vapeur.

Le mois de juillet s'écoula. Stoltz, qui se trouvait depuis longtemps à Paris, lui écrivit des lettres irritées, mais ne reçut aucune réponse. Pourquoi ? L'encre avait-elle définitivement séché au fond de son encrier ? N'avait-il point de papier ? Craignait-il des erreurs de style ?

Non, son encrier était garni, ses plumes taillées, il avait du papier dans son buvard, et il avait même commencé une lettre pleine de phrases éloquentes, enthousiastes, qui évoquaient les jours lointains où il avait rêvé avec son ami une vie active, une vie d'aventures et de voyages.

A présent, Oblomoff se levait dès sept heures, emportait quelque livre et allait se promener. Son visage ne trahissait plus ni paresse, ni fatigue, ni ennui. Son teint était frais, ses yeux brillaient, pleins d'audace et d'assurance. Il ne portait plus de robe de chambre, Tarantieff l'avait d'ailleurs emportée à la Vyborgskaya Storona avec ses autres bagages.

Oblomoff passait son temps à lire ou à écrire, vêtu d'une jaquette d'intérieur, un foulard noué autour du cou. Son col, d'une blancheur éblouissante, était rabattu sur une cravate impeccable. Lorsqu'il sortait, il endossait une redingote de coupe parfaite, un chapeau neuf. Il marchait et fredonnait gaiement. D'où venait cette transformation.

Installé à la fenêtre de sa villa (il habitait à présent une villa, à quelques lieues de la capitale), un bouquet de fleurs posé à côté de lui, il se hâtait de terminer la lettre, tout en jetant des regards furtifs sur le sentier qui serpentait au delà des buissons.

Soudain, le sable craquait sous un pas léger, Oblomoff jetait sa plume, saisissait la gerbe de fleurs et se précipitait à la fenêtre.

— Est-ce vous, Olga Serguéievna ? Je viens tout de suite. Saisissant sa canne et son chapeau, il courait vers la grille, et offrait son bras à la jeune fille qui l'attendait ; ils s'en allaient tous deux dans les bois, sous l'ombre épaisse des grands sapins.

Zakhare sortait de son repaire, le regardait s'éloigner, fermait la porte de sa chambre et se retirait à la cuisine.

— Il est parti, disait-il à Anissia.

— Dînera-t-il à la maison ?

— Qui sait ?

Zakhare n'avait point changé ; les mêmes immenses favoris ornaient son visage mal rasé, il portait le même gilet gris, la même veste déchirée. Mais, ayant rompu avec la commère, et décidé que, selon l'adage, tout homme doit prendre femme, il avait épousé Anissia.

C'est Stoltz qui présenta Oblomoff à Olga et à sa tante. La première fois que les deux amis se rendirent chez cette dernière, ils trouvèrent la maison pleine de monde. Oblomoff se sentait mal à l'aise, gêné par toutes ces personnes inconnues. Il songeait :

« Comme il serait bon de retirer mes gants, il fait chaud, et j'ai tellement perdu l'habitude... »

Stoltz avait pris place auprès d'Olga, qui était assise un peu à l'écart sous la lampe ; renversée dans son fauteuil, elle ne semblait prêter aucune attention à ce qui se passait autour d'elle.

En voyant Stoltz, elle avait manifesté une joie sincère ; cependant ses yeux ne devinrent guère plus brillants, ses joues plus colorées. Mais son visage s'éclaira et un sourire parut sur ses lèvres. Elle appelait Stoltz *son ami*, et aimait sa présence parce qu'il l'amusait ; mais elle le redoutait un peu, se sentant très petite fille auprès de lui. Quant à Stoltz, il admirait Olga avec désintéressement, comme on admire une belle créature, dont l'intelligence et la sensibilité s'épanouissent telles des fleurs fraîches et parfumées. Elle n'était à ses yeux qu'une enfant charmante, qui semblait pleine de promesses. S'il lui parlait plus volontiers qu'à d'autres jeunes filles, c'est qu'il la voyait marcher tout droit sur le chemin de la vie, avec un parfait naturel ; elle exprimait ses pensées et ses sentiments avec la plus absolue franchise, et était incapable de minauderies ou d'artifices ; aussi lui arrivait-il souvent de se trouver au bal sans cavalier, et les jeunes gens les plus aimables semblaient l'éviter, ne trouvant rien à lui dire. Certains même la considéraient comme une intelligence médiocre, sans profondeur, parce qu'elle ne faisait pas de longs discours, n'avait pas de répliques vives et hardies. Elle parlait peu, et ne prononçait que des paroles simples, spontanées et sincères. Elle aimait la musique, mais ne chantait que pour Stoltz ou pour quelques amies d'enfance, bien qu'elle eût une fort belle voix.

Lorsque Stoltz s'assit à ses côtés, le rire clair de la jeune fille résonna aussitôt ; ce rire était si joyeux, si contagieux, qu'il se communiqua à l'assistance. Mais au bout d'une demi-heure, Olga écoutait son ami avec

intérêt, tout en jetant de temps à autre, des regards curieux à Oblomoff, qui se sentait de plus en plus gêné.

— Que disent-ils ? se demandait Ilia Ilyitch avec épouvante, ils parlent de moi, sans doute !

Il voulut fuir, mais la tante le fit asseoir auprès d'elle, sous le feu croisé des regards. Craintif, il chercha Stoltz, mais son ami avait disparu, et il sentait les yeux de la jeune fille fixés sur lui.

— Elle continue à me dévisager, se dit-il, et il vérifia son costume d'un coup d'œil timide. Il se tamponna le visage avec son mouchoir, passa ses doigts sur sa cravate, pour s'assurer si elle était bien nouée. Olga continuait à le regarder attentivement.

Un domestique présenta à Oblomoff une tasse de thé, un plateau. Il voulut prendre un air dégagé mais, dans sa confusion, entassa sur son assiette biscuits et petits fours, si bien qu'une enfant assise auprès de lui, éclata de rire. Tous les visiteurs le dévisagèrent avec curiosité.

— Mon Dieu, songeait Oblomoff, elle aussi a vu... Que faire avec tous ces gâteaux ?

Sans lever les yeux, il vit qu'Olga avait quitté sa place et qu'elle s'était dirigée vers l'autre extrémité de la pièce. Il éprouva un grand soulagement. Cependant la petite fille le suivait d'un œil attentif, pour voir ce qu'il allait faire avec son assiette pleine de biscuits.

— Il faut les manger, se dit-il, et il se mit à avaler biscuits, gâteaux, craquelins, qui, par bonheur, fondaient aussitôt dans sa bouche. Enfin, il n'en restait plus que deux. Il respira librement et se décida à jeter un coup d'œil vers l'endroit où se tenait Olga. Il la vit debout, adossée à un buste de marbre, et en train de suivre chacun de ses mouvements.

A souper, elle s'assit à l'autre bout de la table, et ne sembla nullement s'occuper d'Oblomoff. Mais chaque

fois qu'Ilia Ilyitch tournait ses yeux vers elle, il rencontra son regard curieux mais plein de bonté.

Aussitôt après souper, il se hâta de prendre congé de la tante qui l'invita à dîner pour le jour suivant, et le pria de transmettre cette invitation à Stoltz. Il s'inclina profondément et traversa la salle sans oser lever les yeux. Comme il se dirigeait vers la porte, il vit Olga assise au piano, qui le regardait passer. Il songea :

« Stoltz a dû lui dire que j'ai mis des chaussettes dépareillées, et une chemise à l'envers. »

Il rentra à la maison de fort mauvaise humeur, et d'autant plus soucieux de sa mésaventure qu'il avait accepté l'invitation à dîner. Cependant, il ne pouvait oublier le regard d'Olga. Il s'étendit sur son canapé, prit une pose confortable et propice au sommeil, mais ne put fermer l'œil. Sa tenue négligée lui fit horreur. Les discours de Zakhare lui parurent insipides, les toiles d'araignées suspendues à son plafond l'agacèrent. Le lendemain, il fit décrocher quelques mauvais tableaux imposés par un mécène, redressa de ses propres mains le store cassé, ordonna à Anissia de laver les fenêtres et d'enlever les toiles d'araignées, puis, passa une heure étendu à rêvasser à Olga.

— Qu'avait-elle à me regarder ainsi ? se demandait-il pour la centième fois. André jure qu'il n'a pas soufflé mot au sujet des chaussettes et de la chemise, qu'il n'a fait que lui parler de notre amitié, de notre enfance, de nos études... Il lui a dit que je n'étais pas heureux, que je manquais de sympathies, d'encouragement, et que j'étais sur le point de m'enliser... Mais pourquoi souriait-elle ? Si elle a du cœur, elle aurait dû témoigner de la compassion, et elle... Ah ! que Dieu la bénisse ! Je ne veux plus y penser ! Soit, j'irai dîner ce soir chez eux, et puis je n'y remettrai plus les pieds.

Les jours succédaient aux jours et, bientôt, ils ne furent remplis que de la pensée d'Olga.

Un matin, Oblomoff se réveilla dans un appartement vide. Tarantieff avait transporté ses meubles chez la commère. Ilia Ilyitch passa trois jours sans meubles, sans lit ni couchette, et prit ses repas chez la tante d'Olga.

Il découvrit une villa vide en face de leur maison. Il la loua, et s'y installa sans plus tarder. Dès lors, il vit Olga tous les jours, du matin au soir. Il lui fit la lecture, lui envoya des fleurs, l'accompagna dans ses promenades.

Comment les choses en vinrent-elles là? C'est ce que nous allons voir. Lorsqu'au lendemain de leur première rencontre, Oblomoff revint pour dîner, il connut les mêmes affres que la veille. Il mâchait, avalait, parlait machinalement, se sentant sans cesse poursuivi par ce regard qui l'exaspérait, le troublait, lui brûlait le sang. Il ne se sentit soulagé que pendant quelques instants, tandis qu'il fumait son cigare sur le balcon.

— Se moque-t-elle de moi? se demandait-il avec angoisse. Elle ne regarde personne avec autant d'attention, sans doute parce que je suis plus timide que les autres... C'est insupportable! Il vaut mieux lui parler franchement, s'expliquer une fois pour toutes...

A ce moment, elle parut sur le seuil de la terrasse; il lui offrit une chaise, qu'elle accepta, et s'assit près de lui.

— Est-ce vrai que vous vous ennuyez beaucoup? demanda-t-elle.

— Oui, je m'ennuie, mais pas beaucoup; j'ai des occupations.

— André Ivanovitch me dit que vous êtes en train de préparer un projet.

— Oui, je dois passer quelques mois dans ma propriété, et je prépare, en effet, un projet de réforme.

— Ne deviez-vous pas aller à l'étranger?

— J'attends André.

— Êtes-vous content de faire ce voyage ?

— Oui, enchanté !

Il la regarda en face. Les yeux de la jeune fille étaient rieurs ; mais ses lèvres demeuraient closes, serrées. Il songea :

— Je n'ai pas le courage de la tromper sciemment !  
Et il dit à haute voix :

— Je suis un peu paresseux, mais...

Au même instant il se sentit furieux de cet aveu qu'elle lui avait si facilement arraché.

— Vous êtes paresseux, vraiment ? s'écria-t-elle, et un éclair de malice brilla dans ses yeux ! Est-ce possible ? Un homme paresseux ! Je ne comprends pas !

— Ce n'est cependant pas difficile à comprendre, pensa Oblomoff, et à haute voix :

— Je ne sors presque jamais, et André croit que je...

— Mais alors, vous devez écrire, lire... que lisez-vous ?

— Non, je ne lis pas, dit-il en s'attendant avec angoisse à un interrogatoire.

— Qu'est-ce que vous ne lisez pas ? demanda Olga en riant.

Il se mit à rire lui aussi :

— Je pensais, fit-il, que vous me demandiez si je lisais des romans, or je n'en lis jamais.

— Vous vous trompez, je vous interrogeais au sujet de certains récits de voyage.

— C'est une fine mouche, pensa Oblomoff, soyons prudent.

Elle répéta :

— Mais, au fait, que lisez-vous ?

— Je préfère les récits de voyage.

— En Afrique ?

Oblomoff rougit ; à présent il était certain qu'André l'avait mise au courant non seulement de ses lectures, mais de la façon dont il les pratiquait.

Elle demanda, afin de le tirer d'embarras !

— Êtes-vous musicien ?

A ce moment Stoltz les rejoignit.

— Ilia, s'écria-t-il, j'ai dit à Olga Sergueievna que tu aimais passionnément la musique, et je l'ai priée de chanter... *Casta Diva*.

— Pourquoi as-tu dit cela ? s'écria Oblomoff, je ne suis pas du tout un amateur passionné de musique.

— Tiens, observa Stoltz ; je voulais le montrer sous le jour d'un homme bien élevé, instruit, et le voici qui m'oblige à reprendre tout ce que je viens de dire.

— Je refuse simplement de passer pour un connaisseur, répondit Oblomoff ; c'est un rôle difficile, plein de responsabilité.

— Que préférez-vous en musique, demanda Olga.

— Je n'en sais rien ; j'aime tout ; je prends plaisir à écouter un orgue de barbarie enroué, d'autres fois je m'en vais au beau milieu d'un opéra. Il arrive que je me sente bouleversé en écoutant Meyerbeer, ou une simple chanson de pêcheur. Il m'arrive aussi de me boucher les oreilles en entendant du Mozart. Tout dépend de l'état d'âme dans lequel je me trouve.

— Cela prouve que vous aimez sincèrement la musique.

— Qu'allez-vous nous chanter, Olga Sergueievna ? demanda Stoltz.

— Cela dépend de M. Oblomoff ! si son état d'âme l'oblige à se boucher les oreilles...

Oblomoff balbutia : je serais fort embarrassé de devoir vous faire des compliments.

— Mais pourquoi ?

— Et si vous chantez mal ?... que ferai-je ?

— Ah oui, répondit-elle, comme hier avec les biscuits...

A peine eût-elle laissé échappé ces mots, qu'une vive rougeur se répandit sur son visage. Elle murmura :

— Excusez-moi, je suis très coupable !

Oblomoff qui ne s'attendait pas à cette phrase, se sentit désarçonné.

— C'est une trahison cruelle, s'écria-t-il.

— Non, ce n'est qu'une petite vengeance, parce que vous ne voulez pas me faire de compliments.

— Peut-être en ferai-je lorsque je vous aurai entendue !

— Alors, vous désirez réellement que je chante ?

— Non, ce n'est pas moi, c'est lui, fit Oblomoff en désignant son ami.

— Et vous ?

— Je ne puis désirer ce que j'ignore.

— Ilia ! tu n'es qu'un grossier personnage, cria André, voilà où tu en es arrivé, à force de rester toute la journée au lit, et de mettre tes chaussettes...

— Mais André, interrompit Oblomoff sans donner à Stoltz le temps d'achever sa phrase, je suis tout prêt à dire que je serai heureux, ravi, d'entendre chanter Olga Sergueievna. Je suis persuadé que vous avez une voix admirable, ajouta-t-il, en se tournant vers Olga, mais est-ce vraiment bien nécessaire de le dire ?

— Vous auriez pu éprouver quelque curiosité à m'entendre !

— Vous n'êtes pas une cantatrice.

— Eh bien, je vais chanter pour vous, dit-elle à Stoltz.

— Ilia, prépare tes compliments.

Le soir tombait. La douce lumière des lampes qu'on venait d'allumer coulait à travers le treillage de lierre. L'ombre estompait les traits et la silhouette d'Olga, et la voilait de crêpe. On n'entendait que sa voix, à la fois douce et vibrante, profondément émouvante.

Elle chanta plusieurs romances que Stoltz lui avait indiquées. Les unes exprimaient la souffrance, les autres étaient joyeuses ; en les écoutant, le cœur palpitait, les nerfs vibraient, les yeux s'emplissaient de larmes. La

voix jeune et fraîche montait dans l'ombre, et c'était à la fois comme un désir de mort, et une aspiration intense à la vie.

Oblomoff, troublé, bouleversé, rougissant, retenait avec peine les larmes qui lui montaient aux yeux, mais il éprouvait encore plus de difficulté à réprimer le cri de joie qui l'étouffait. Une émotion, une force mystérieuse, inconnue, gonflait son cœur, l'incitait aux exploits les plus hardis.

Oui, en cet instant, il se sentait capable d'affronter un voyage, si toutefois il ne suffisait pour cela que de monter dans un train, de se laisser emporter.

Pour finir, Olga chanta la *Casta Diva*. L'enthousiasme, le tourbillon de pensées et de sensations éveillées par la musique, anéantirent Oblomoff. Il se sentit très las.

— Eh bien, fit Olga, en se tournant vers Stoltz, êtes-vous content de moi, aujourd'hui ?

— Demandez plutôt à Oblomoff.

— Ah ! s'écria Ilia Ilyitch.

Il voulut saisir la main d'Olga, mais l'abandonna aussitôt, confus.

— Excusez-moi, balbutia-t-il.

— Vous voyez, dit Stoltz, puis, s'adressant à Oblomoff : Avoue, qu'il y a longtemps que tu n'as senti pareille émotion ?

— Cette émotion, il l'aurait ressentie, si un orgue de barbarie enrôlé avait joué sous ses fenêtres, murmura Olga, mais avec tant de bonté, que l'ironie de ces mots en fut comme paralysée.

Oblomoff lui jeta un regard plein d'un muet reproche.

— Allons donc ! s'écria André, il n'a pas encore fait enlever ses doubles croisées, et n'entend rien de ce qui se passe dans la rue.

Il prit la main de la jeune fille :

— Je ne sais pourquoi, mais il me semble que vous

n'avez encore jamais chanté aussi bien qu'aujourd'hui, Olga Sergueievna ; voilà le compliment que je tenais à vous faire, fit-il en baisant chacun de ses doigts. Lorsque André prit congé de ses hôtes, Oblomoff voulut imiter son exemple, mais Olga et Stoltz essayèrent de le retenir.

— J'ai affaire en ville, quant à toi, tu ne ferais que te recoucher, et il est encore trop tôt pour dormir.

— André, supplia Oblomoff, n'insiste pas, je ne puis rester ici plus longtemps.

Et il sortit précipitamment.

Il ne put fermer l'œil de toute la nuit. Triste, pensif, accablé, il arpenta la chambre, et dès que l'aube parut, sortit de la maison. Il longea la Perspective Nevsky, erra dans les rues désertes, sans se rendre compte de ce qui se passait en lui.

## IV

Trois jours plus tard, il se retrouva chez la tante d'Olga, près du piano en tête à tête avec la jeune fille, tandis que les autres invités se groupaient autour de la table à jeu. La tante avait une migraine ; enfermée dans son boudoir elle respirait de l'eau de Cologne.

— Voulez-vous que je vous fasse voir la collection de gravures qu'André Ivanovitch m'a apportée d'Odessa ?

— Vous remplissez fort bien votre rôle de maîtresse de maison, répondit Oblomoff, mais il est inutile de s'occuper de moi.

— Inutile ? pourquoi ? Je ne veux pas que vous vous ennuyiez ; il faut que vous vous sentiez à la maison, et que vous ne songiez pas à rentrer vous coucher...

— Elle est méchante, moqueuse, se disait Oblomoff tout en admirant le moindre de ses gestes.

— Vous voulez que je me sente à l'aise, gai, content, que je ne m'ennuie pas une seule minute ?

— Oui, dit-elle en le regardant avec la même curiosité que la veille, mais d'une manière plus bienveillante.

— En ce cas, il ne faut pas me regarder de cette façon-là.

Le regard d'Olga exprima encore plus de curiosité.

— Oui, ce sont précisément ces yeux-là qui m'intimident : qu'ai-je fait de mon chapeau ?

— Mais pourquoi ? expliquez-moi, dit Olga avec douceur.

— Je ne sais, mais il me semble que vous voulez découvrir en moi ce que je ne veux pas faire voir aux autres... à vous surtout...

— Je ne comprends pas. André est votre ami, et le mien, par conséquent...

— Cela ne veut pas dire que vous devez savoir sur mon compte tout ce que sait André.

— Certes, il n'y a aucune raison pour cela, mais il y a la possibilité.

— Oui, grâce aux bavardages de mon ami ! Il me rend là un bien mauvais service !

— Auriez-vous un mystère à cacher, un crime peut-être ? s'écria-t-elle, gaîment, en s'éloignant.

— Peut-être ! soupira-t-il.

— Oui, porter des chaussettes dépareillées, c'est un péché très grave, murmura-t-elle à voix basse.

Oblomoff saisit son chapeau :

— Non, je n'en peux plus, dit-il, et vous voulez que je me sente à mon aise ! Tenez, je prendrai André en grippe... il a pu vous conter cela !

— Oh ! il m'a fait rire ! s'écria Olga, il est si drôle, si vous saviez ! mais pardonnez-moi, je ne le ferai plus, je vous le promets, et je tâcherai de ne pas vous regarder de cette façon !

Elle fit une moue mi-sérieuse, mi-ironique :

— Vous devez vous sentir moins gêné ? Et maintenant, dites-moi ce que je dois faire pour vous distraire ?

Oblomoff plongea son regard dans ces yeux gris-bleu, pleins d'une si grande douceur.

— C'est vous qui me regardez à présent d'une façon tant soit peu étrange ! s'écria-t-elle.

Et en effet, Oblomoff la regardait, mais non seulement avec ses yeux charnels, mais avec toute son âme, toutes ses pensées, sa volonté, qui semblaient concentrées sur elle, comme celles d'un magnétiseur.

— Qu'elle est jolie ! songeait-il en l'examinant avec une espèce de terreur ! quelle blancheur de peau ! quels yeux ! gouffre mystérieux au fond duquel l'âme semble briller. Un sourire franc comme un livre grand ouvert. Et quelles dents ! Et cette petite tête délicatement posée sur les épaules, comme une fleur qui embaume !...

Oui, quelque chose émane d'elle, s'infiltré en moi, je sens mon cœur qui vibre et palpite, quelque chose de nouveau y pénètre... mon Dieu, quel bonheur de pouvoir la regarder ainsi ! C'est à peine si j'ose respirer.

Mille pensées tourbillonnaient dans son cerveau, et il continuait à la contempler, comme s'il était attiré par un abîme mystérieux, ou par l'infini.

— Voyons monsieur Oblomoff, s'écria-t-elle, en détournant timidement son regard, mais la curiosité reprenant le dessus, elle l'examina du coin de l'œil.

Il n'entendit pas sa voix, absorbé par ce qui se passait en lui. Il porta sa main à son front où quelque chose semblait s'agiter, mais il n'avait pas le temps de saisir au vol les pensées qui l'assiégeaient. Il éprouvait une vague souffrance au côté gauche, à la place du cœur.

— De grâce ne me regardez pas ainsi, murmura-t-elle, j'en suis gênée, on dirait que vous voulez m'arracher un peu de mon âme...

— Hélas, fit-il machinalement.

— Moi aussi, j'ai des projets de réforme, dit Olga, des projets inachevés. Cette allusion à ses projets sembla le réveiller brusquement :

— C'est étrange, dit-il, vous êtes méchante, et pourtant vos yeux sont très bons.

Elle ne lui donna pas le temps d'achever sa phrase, lui prit doucement son chapeau des mains et s'assit auprès de lui.

— Je ne dirai plus rien, pardonnez-moi ! c'est ma langue maudite ! mais je vous assure que je n'avais nulle intention de vous railler.

Oblomoff se sentit rassuré.

— Ah, cet André, fit-il, d'une voix pleine de reproche.

— Mais vous n'avez pas encore dit ce que vous voulez que je fasse pour chasser votre ennui ?

— Chantez.

— Ah, voilà le compliment que j'attendais ! s'écria Olga, et une vive rougeur se répandit sur son visage.

— J'ai chanté hier, comme jamais je ne chanterai plus, peut-être, reprit-elle avec des yeux brillants, et s'asseyant au piano elle prit quelques accords : Si, cependant, attendez...

Et elle se mit à chanter. L'espoir, la crainte inavouée, les orages du cœur, la joie tumultueuse résonnaient dans sa voix. Elle chanta longtemps, se retournant de temps en temps vers Oblomoff, pour lui demander naïvement son avis. Il la suppliait de ne pas s'interrompre. L'émotion embrasait le visage d'Olga. Parfois l'éclair d'une passion plus mûre, plus consciente traversait ses prunelles, comme si son cœur vivait déjà dans l'avenir. Puis la flamme s'éteignait, la voix résonnait fraîche, enfantine.

Les mêmes émotions étreignaient le cœur d'Oblomoff. Il lui semblait partager les sentiments qui agitaient la jeune fille, les avoir ressentis depuis toujours. Extérieurement impassibles, ils étaient dévorés par un feu intérieur, traversés par le même frisson.

Elle s'interrompit sur un long accord qui résonna profondément, puis leva ses yeux sur Oblomoff. Que fai-

sait-il ? Que ressentait-il ? Elle vit son visage illuminé par cette joie intense qui s'était brusquement éveillée au fond de son cœur. Ses yeux, où des larmes tremblaient, étaient fixés sur elle.

— Mais qu'avez-vous ? s'écria-t-elle, regardez-vous dans la glace, comme vos yeux brillent, mon Dieu, vous pleurez ! Vous êtes donc si sensible que cela à la musique ?

— Ce n'est pas la musique... c'est l'amour... murmura Oblomoff.

Olga abandonna sa main, et son visage changea d'expression. Ses yeux rencontrèrent ceux d'Oblomoff qui avaient une fixité étrange. Elle comprit que les paroles qu'elle venait d'entendre lui étaient échappées contre son gré, qu'il n'était plus maître de lui-même, et que ces paroles étaient sincères, vraies...

Il tressaillit, saisit son chapeau, et s'enfuit sans tourner la tête. Olga demeura longtemps immobile près du piano.

Pendant plusieurs jours après cet aveu, Oblomoff et Olga ne se revirent point. Dès qu'il l'apercevait au loin il la fuyait, comme un écolier pris en faute. Olga était troublée, elle n'évitait guère Oblomoff, mais elle était devenue froide, lointaine et pensive. On aurait dit qu'elle regrettait quelque chose qui était survenu entre eux, et qui l'empêchait à présent de le taquiner, de le tourmenter, et de railler doucement sa paresse et sa gaucherie. Stoltz était reparti, et elle s'ennuyait de ne plus pouvoir chanter pour lui, le piano demeurait fermé.

Et pourtant, cela avait si bien commencé ! Leurs relations avaient été si bonnes, si simples ! Oblomoff s'était montré sans artifice, ses allures un peu ridicules amusaient Olga et il avait pardonné de bon cœur ses railleries.

De plus, en partant, Stoltz avait confié Oblomoff à la jeune fille, il l'avait priée de le surveiller, de l'empêcher de sombrer dans la paresse. Le cerveau vif, intelligent d'Olga avait conçu tout un plan de rééducation : elle obligerait Oblomoff à ne pas faire la sieste après les repas, ne lui permettrait même plus de s'étendre, exigerait de lui sa parole de gentilhomme. Dans son imagination, elle se voyait déjà recommandant impérieuse-

ment à Ilia Ilyitch telle ou telle lecture ; elle le forcerait à lire les journaux, afin qu'il la tienne au courant des nouvelles du jour. Puis, elle l'inciterait à écrire à son intendant, à terminer son plan de réforme, à préparer son départ pour l'étranger. Elle l'empêcherait de s'endormir, lui indiquerait un but, des intérêts à poursuivre, ressusciterait son énergie... à son retour, Stoltz ne le reconnaîtrait plus. Et ce miracle, c'est elle qui en serait l'auteur, elle, jeune fille timide, silencieuse, que personne jusqu'à présent n'avait prise au sérieux, oui, c'est elle qui allait opérer cette transformation magique ! n'avait-elle point vu Oblomoff bouleversé par son chant. Ce n'était que la première étape. Oui, il allait revivre, il allait redevenir actif, plein de force et d'énergie, et le jour viendrait où il bénirait sa destinée et l'être qui l'avait sauvé. Un médecin n'est-il pas fier de guérir un malade que l'on croyait perdu ? Et il s'agissait ici d'une épave morale à tirer de l'abîme !

Et voici que tous ses rêves s'étaient écroulés. Elle ne savait qu'entreprendre, et demeurait silencieuse en apercevant Oblomoff. Quant à celui-ci, il était tourmenté par la pensée qu'il l'avait sans doute effrayée, blessée ; il était persuadé de la retrouver distante, froide, courroucée ! aussitôt qu'il la voyait il s'en allait dans la direction opposée. Cependant, il avait déménagé dans la villa qu'il avait louée, et se promenait dans la forêt, ou bien il s'en allait au village voisin, et regardait les enfants qui jouaient, et les canards qui barbotaient dans l'eau.

Non loin de la villa se trouvait un lac, entouré d'un grand parc, mais il ne le fréquentait jamais, redoutant une rencontre avec Olga.

— Quelle idée d'avoir parlé ainsi ! se disait-il, sans même chercher à savoir si son aveu avait été provoqué par un sentiment vrai, ou par une émotion superficielle. La confusion, la gêne, l'empêchait d'examiner

plus attentivement le sentiment qu'il éprouvait à l'égard d'Olga. Il ne s'apercevait point que son cœur avait gardé l'image de la jeune fille, l'empreinte des émotions qu'il avait éprouvées en sa présence. Il n'avait plus qu'un seul sentiment : une honte intense.

— Ah, misérable, qu'as-tu fait, se disait-il, quel bonheur que Stoltz soit absent, elle n'a pas eu le temps de le mettre au courant de mes hauts faits. Si Stoltz savait, il ne me resterait plus qu'à disparaître sous terre. L'amour, les larmes... est-ce que je suis homme à manifester des sentiments pareils, cela ne me sied guère ! Et la tante qui ne m'invite plus. Sans doute, Olga lui a-t-elle tout raconté... ah, mon Dieu !

C'est ainsi qu'il se gourmandait, en s'en allant au fond du parc, vers les allées les plus éloignées.

De son côté, Olga songeait avec inquiétude à leur inévitable rencontre. Comment se retrouveraient-ils ? Fallait-il garder le silence, comme si de rien n'était ? Fallait-il au contraire parler ? Mais que lui dire ? Faire semblant d'ignorer l'incident ? Blâmer son insolence ?

Mais était-ce de l'insolence ? Si, après tout, il éprouvait un sentiment pour elle, pourquoi ne pas l'avouer ? Mais il la connaissait à peine. Comment avait-il osé parler ainsi à une femme à laquelle il venait d'être présenté ? Comment ressentir un amour si intense, si rapide ? Seul un Oblomoff... Et pourtant, elle avait entendu parler de coups de foudre...

— Oui, se disait-elle, il a éprouvé un sentiment très vif, et à présent il ne se montre plus, il a honte, sans doute. Donc, ce n'est pas un insolent. D'ailleurs, c'est Stoltz qui est la cause de tout, c'est lui qui m'a obligée à chanter. Et d'abord Oblomoff ne voulait pas écouter, alors j'ai insisté, j'ai fait mon possible pour l'émouvoir.

Stoltz a dit de lui qu'il était apathique, que rien ne le touchait, ne l'intéressait, que son âme était un foyer

éteint pour toujours ; et j'ai voulu m'assurer si c'était vrai, j'ai chanté... comme jamais je n'avais chanté auparavant !

— Mon Dieu, mais c'est moi qui suis la vraie fautive. Je dois lui demander pardon. La belle affaire ! Quoi ? lui dire : « Monsieur Oblomoff, je suis coupable, j'ai essayé de vous attirer... » quelle honte ! Ce n'est pas vrai ! Qui a osé prétendre pareille absurdité, s'écria-t-elle en tapant du pied : Est-ce que je pouvais prévoir ? Elle était inquiète, nerveuse : « Irritation, fièvre légère », avait conclu le médecin.

Et tout cela était la faute de cet Oblomoff. Il méritait une bonne leçon. Il fallait dire à *ma tante* (1) de ne plus le recevoir. Il ne devait pas s'oublier une seconde fois ! Comment a-t-il osé ?...

Soudain elle entendit un pas sur le sable de l'allée.

— J'entends marcher ! se disait au même instant Oblomoff.

Ils étaient face à face :

— Olga Sergueievna, balbutiait-il, en tremblant comme une feuille.

— Ilia Ilyitch, fit-elle timidement, et tous les deux s'arrêtèrent.

— Bonjour, dit-il.

— Bonjour, répondit-elle.

— Où allez-vous ? demanda Oblomoff.

— Je ne sais pas, je me promène, fit-elle, sans lever les yeux.

— Je vous dérange ?

— Nullement, je vous assure.

— Me permettez-vous de vous accompagner ?

Ils longèrent l'allée en silence. Jamais le cœur d'Oblomoff n'avait battu si fort qu'à cet instant. Il voulut parler, fit un effort pour surmonter sa frayeur, mais

(1) En français dans le texte.

les mots l'étouffaient. Seul son cœur tressaillit, comme s'il pressentait un malheur.

— Avez-vous reçu des nouvelles d'André Ivanovitch ? demanda Olga.

— Oui.

— Que vous écrit-il ?

— Il m'engage à le rejoindre à Paris.

— Eh bien ?

— J'ai l'intention de partir.

— Quand cela ?

— Tantôt, je veux dire demain, enfin, lorsque j'aurai fait mes préparatifs.

— Pourquoi êtes-vous si pressé ? fit-elle.

Oblomoff se taisait.

— Vous n'êtes pas content de votre installation ?... dites, pourquoi voulez-vous partir ?

— L'insolent ! se disait-elle, il veut s'en aller !

— Je ne sais pas, je souffre, je me sens mal à l'aise... on dirait quelque chose qui me brûle, fit Oblomoff.

Elle cueillit une branche de lilas, qu'elle aspira silencieusement. Puis elle la lui tendit :

— Sentez-vous ce parfum ?

— Et voici des muguets, attendez, je vais en cueillir, disait-il, en se penchant sur l'herbe. Tenez, ils sont encore pleins de rosée.

Il lui offrit quelques fleurs.

— Aimez-vous le réséda ? demanda Olga.

— Non, je trouve son parfum par trop violent : je n'aime pas les roses non plus ; d'ailleurs, les fleurs dans une chambre, cela ne crée que de l'embarras, du désordre !

— Vous aimez des chambres propres, bien rangées, n'est-ce pas ? demanda Olga avec malice. Vous détestez la poussière ?

— Oui, mais j'ai un domestique, qui... balbutia Oblomoff. La méchante ! se dit-il tout bas.

— Vous avez l'intention de vous rendre directement à Paris ?

— Oui, Stoltz m'attend depuis longtemps.

— Puis-je vous confier une lettre pour lui ?

— Donnez-la-moi, je rentre en ville dès demain.

— Dès demain ? vous êtes donc si pressé de nous quitter ? On dirait qu'on vous chasse !

— Certes je suis chassé.

— Par qui ?

— Par la honte, murmura Oblomoff.

Elle répéta machinalement :

— Par la honte ! A présent, songea-t-elle, je vais lui dire : « Monsieur Oblomoff, je ne pouvais m'attendre... »

Oblomoff fit un grand effort sur lui-même.

— Olga Sergueievna, dit-il, vous êtes sans doute, surprise, irritée...

— Voici l'instant ! Maintenant ou jamais, songea Olga, dont le cœur palpitait : Mais comment faire, mon Dieu ?

Oblomoff fouillait son regard, essayant de deviner ce qui se passait en elle.

— Je ne me souviens plus... fit-elle.

— Croyez-moi, c'était involontaire... je n'ai pu réprimer ce mouvement... reprit-il en s'armant peu à peu de son courage ; rien d'ailleurs n'aurait pu arrêter mon élan, aucune force sur terre ! Au nom du ciel, ne croyez pas que je voulais... je ne sais ce que j'aurais donné moi-même, pour ne pas avoir parlé. Oui, oubliez, oubliez mes paroles, d'autant plus que ce n'était pas la vérité.

— Comment, pas la vérité ?

— Oui, au nom du ciel, ne soyez pas fâchée, et oubliez. Je vous assure que ce n'était là qu'un entraînement passager, dû exclusivement à l'émotion causée par la musique.

— Par la musique seulement ?

L'expression d'Olga changea. Elle pâlit légèrement, son regard perdit son éclat.

— C'est fini, il a repris sa phrase imprudente, je n'ai plus de raison d'être fâchée. A présent je puis retrouver mon ton badin, m'amuser, rire avec lui... Elle saisit au passage une branche, l'arracha, puis, la rejeta brusquement, avec colère.

— Vous n'êtes plus fâchée, vous avez oublié ? demanda Oblomoff, en se penchant sur elle.

— Mais de quoi s'agit-il ? que me demandez-vous ? Je ne me souviens de rien, je suis si distraite ! s'écria-t-elle avec humeur, en se détournant. Oblomoff se tut, ne sachant plus ce qu'il devait faire. Il ne voyait que l'irritation subite de la jeune fille, mais n'en devinait point la cause.

— Je vais rentrer, dit-elle, en pressant le pas, et en prenant une allée latérale. Elle sentait les larmes lui monter aux yeux, et avait peur d'éclater en sanglots.

— Vous prenez la mauvaise direction, c'est plus près par ici, fit Oblomoff, et il pensait en lui-même : Imbécile ! quelle idée d'avoir cherché une explication ! A présent, elle est encore plus fâchée. Il ne fallait pas lui parler de l'incident, elle l'aurait oublié. A présent il faut lui demander pardon. Il murmura :

— Est-ce vrai que vous êtes prête à oublier mon injure ?

— Je vous assure, que je ne me souviens plus de rien.

— Donnez-moi votre main, en signe de pardon.

Sans le regarder, elle lui tendit la main, puis la retira aussitôt.

— Non, vous êtes encore fâchée, dit-il en soupirant. Comment vous prouver que ce n'était qu'un entraînement, que jamais je ne me serais permis ? Non, je ne devrai plus jamais vous entendre chanter !

— Ne vous donnez pas la peine de me rassurer,

dit-elle ; je n'ai d'ailleurs aucune intention de chanter.

— Bien, je me tairai, mais je vous supplie de ne pas me quitter ainsi, si je sais que vous êtes fâchée, j'aurai comme un poids sur le cœur !

Olga ralentit son pas, et devint plus attentive.

— S'il est vrai que vous étiez sensible à mon appréciation, et si, à présent, vous vous en allez sans sourire, sans me tendre une main amicale... Olga Sergueievna, je vous en prie ! Je tomberai malade, mes genoux tremblent ! c'est à peine si je me tiens debout...

— Mais pourquoi ? pourquoi ?...

— Je ne sais. Ce n'est pas un sentiment de honte... A présent je n'ai plus honte de ce que j'ai dit... je crois que dans mes paroles !...

Son cœur se serra affreusement.

— Eh bien, fit Olga, dans vos paroles ?

— Je n'ose pas achever, vous serez de nouveau fâchée.

— Parlez, s'écria Olga impérieusement.

Il se taisait.

— Eh bien ?

— J'ai de nouveau envie de pleurer en vous regardant. Je n'ai pas d'amour-propre, je n'ai pas à rougir de mes sentiments. Il me semble sans cesse entendre votre voix... je sens de nouveau...

Ils approchaient du perron :

— Je sens, reprit Oblomoff avec empressement, puis, brusquement s'interrompit. Olga gravissait les marches du perron, lentement, comme avec difficulté.

— Oui, murmura-t-il, je sens cette musique... cette émotion... cet élan ! Ah, je vous supplie de me pardonner, je ne puis me maîtriser.

— Monsieur Oblomoff, dit Olga sévèrement, mais soudain un sourire illumina son visage. Je ne suis pas fâchée, je vous pardonne, ajouta-t-elle doucement, mais dorénavant...

Sans se retourner, elle lui tendit la main : Oblomoff la saisit, pressa la paume ouverte contre ses lèvres, la couvrit de baisers. Déjà Olga s'éloignait, disparaissait derrière la porte vitrée, tandis qu'il restait immobile, comme pétrifié, debout sur le perron.

Longtemps, il la suivit du regard. Des promeneurs passèrent dans l'allée. Un oiseau s'envola d'une branche. Une paysanne lui offrit des fraises des bois... Oblomoff était toujours immobile, comme une statue. Puis il se mit à remonter lentement l'allée qu'ils avaient suivie ensemble, ramassa la branche de lilas et les muguets que la jeune fille avait jetés avec dépit. Il tâchait vainement de s'expliquer l'étrange attitude d'Olga, de se rappeler des phrases qu'elle avait prononcées... puis, soudain :

— Imbécile ! Imbécile ! dit-il à haute voix, et sans lâcher les fleurs qu'il tenait dans ses mains, il se mit à courir dans l'allée.

— Je lui demandais pardon, et elle, elle ! mais est-ce possible ?... quelle idée !

## VI

Il revint à la maison tout joyeux, radieux, *la lune sur le front* comme disent les paysans, se laissa tomber dans un coin du canapé, et inscrivit le nom d'Olga sur la poussière qui recouvrait la table.

— Ah ! mon Dieu, quelle poussière ! Zakhare, Zakhare !

Il appela longtemps, car le domestique était en train de bavarder avec les cochers près du portail.

— Va, va, répétait Anissia d'un ton sévère, en le tirant par la manche. La Barine t'appelle.

— Regarde, Zakhare, fit Oblomoff, mais avec beaucoup de douceur, car à cet instant il se sentait incapable de toute colère : tu veux, sans doute, qu'il y ait autant de désordre et de saleté ici qu'en ville. Non, je ne le tolérerai pas !

Il songeait :

— Ainsi, Olga Sergueievna me reproche d'être désordonné ! c'est ce que nous allons voir.

Et se tournant vers Zakhare :

— Mais où vas-tu ? Prends un balai et nettoie-moi ce parquet, il n'y a pas où s'asseoir, ou s'adosser dans cette maison... c'est dégoûtant ! Eh, bien qu'as-tu à me regarder, les bras croisés !

— Mais je viens de balayer, vous ne voulez pourtant

pas que je recommence cette comédie ? grogna Zakhare.

— En ce cas d'où vient toute cette poussière, je te le demande. Veux-tu obéir immédiatement ?

— Je viens de balayer, répétait Zakhare avec obstination : la poussière vient de la rue, nous sommes en villégiature, il y a beaucoup de poussière à la campagne.

— Tenez, Zakhare Trofimovitch, dit Anissia, en jetant un coup d'œil dans la chambre, vous feriez mieux d'épousseter les tables d'abord et de balayer ensuite.

— Si c'est une leçon que tu es venue me donner, siffla Zakhare avec rage, tu peux aussi bien rentrer à la cuisine.

— Quelle idée de balayer avant d'épousseter ? reprit Anissia. Tu vois bien, le Barine est mécontent.

— Assez, assez ! cria Zakhare, en levant le coude d'un geste menaçant.

Elle ricana, et se retira à la cuisine. Oblomoff congédia Zakhare, puis posa sa tête sur le coussin brodé, appuya sa main sur son cœur pour en sentir les battements.

— Cela doit être très mauvais pour la santé ! Mais que faire ? Si je consultais mon médecin, il serait capable de m'expédier en Abyssinie sous prétexte de cure !

Lorsque Zakhare et Anissia n'étaient pas mariés, chacun s'occupait de sa partie ; c'est-à-dire qu'Anissia se consacrait au marché, et à la cuisine, et n'était chargée du nettoyage de l'appartement qu'une fois par an, lorsqu'il fallait laver les parquets.

Mais après leur mariage, elle pénétra plus facilement dans les appartements privés du maître. Il lui arrivait souvent de donner un coup de main à son époux.

— Tiens, tu pourrais bien battre ce tapis, disait Zakhare de sa voix rauque et impérieuse : ramasse ces hardes et porte-moi ça à la cuisine.

Cet état heureux dura pendant près d'un mois. Les chambres étaient propres, bien rangées ; le maître ne gourmandait plus le domestique, qui ne faisait rien du matin au soir. Mais bientôt les choses se gâtèrent. Et voici pourquoi.

Aussitôt qu'Anissia se mit au travail, elle se rendit compte des maladresses de son époux, et critiqua chacun de ses gestes. Durant cinquante-cinq ans, il avait été persuadé que tout ce qu'il faisait était la perfection même. Et soudain, dans le courant de deux semaines, Anissia lui prouva qu'il ne valait rien comme domestique. De plus elle le lui faisait remarquer sur un ton où perçait une supériorité blessante, une ironie douce, comme lorsqu'on parle à des enfants ou à de parfaits imbéciles.

— Attention, Zakhare Trofimovitch, disait-elle d'une voix caressante : si vous fermez le tirage en même temps que vous ouvrez le vasistas, la pièce se refroidira !

— Et que veux-tu que j'y fasse ?

— Vous devriez chauffer d'abord, et ouvrir la fenêtre ensuite, lorsque l'air sera tiède.

— Imbécile ! grognait Zakhare, je fais ce travail depuis vingt ans, je ne vais pas changer de méthode pour te faire plaisir ! Te figures-tu que nous avons une maison pareille à celle-ci à Oblomovka ? Il y avait quinze domestiques et tant de femmes de chambre, que l'on ignorait jusqu'à leur nom. Et tu te permets de prétendre...

— Je ne veux que votre bien, répliquait Anissia.

Mais Zakhare la menaçait de son coude levé, et la renvoyait à la cuisine. Son amour-propre souffrait cruellement, et il traitait sa femme avec rudesse. Cependant, si Ilia Ilyitch réclamait un objet qui avait été égaré ou cassé en miettes, si, en un mot, il survenait une catastrophe dans la maison, Zakhare faisait signe à Anissia,

hochait la tête dans la direction du cabinet de travail, et murmurait impérieusement à l'oreille de sa femme :

— Va trouver le Barine, il a besoin de quelque chose.

Docile Anissia se présentait devant Oblomoff, et grâce à elle, la crise était généralement résolue d'une façon pacifique. Aussitôt que Zakhare voyait poindre l'orage, il proposait à Oblomoff de faire venir Anissia.

C'était une femme d'une quarantaine d'années, alerte, vive, au sourire empressé, aux yeux agiles ; elle avait de robustes épaules, et des mains rouges, qui s'agrippaient, et qui semblaient infatigables. Anissia n'avait pour ainsi dire point de figure. On ne voyait que son nez retroussé, qui n'était pas gros, mais qui paraissait détaché du reste du visage ; celui-ci était tellement tiré, décoloré, insignifiant, qu'on ne le remarquait point.

Il y a beaucoup de maris qui ressemblent à Zakhare. Tel diplomate qui écoute d'un air méprisant les conseils de sa femme, suivra en secret ses indications. Tel fonctionnaire qui prête une oreille distraite au bavardage de son épouse, rapporte gravement à son chef chacune de ses paroles. Ces messieurs traitent leurs compagnes soit avec rudesse, soit avec légèreté, comme si elles n'étaient que des jouets créés pour l'amusement.

Cependant, le soleil de midi inondait les allées du parc. Les habitants des villas s'étaient réfugiés sous les marquises de toile : seuls, quelques enfants, accompagnés de leurs bonnes, erraient au jardin, ou s'installaient sur l'herbe sous les rayons ardents du soleil.

Oblomoff, étendu sur son divan, réfléchissait longuement à la conversation qu'il avait eue avec Olga ; tantôt il croyait y découvrir un sens propice à ses espoirs, tantôt semblait dans le doute et l'angoisse.

— Elle m'aime ; elle éprouve un sentiment à mon égard, mais est-ce possible ? Elle rêve à moi, c'est pour

moi qu'elle a chanté avec tant de passion, et la musique nous a poussés l'un vers l'autre !

Il éprouva un sentiment de grande fierté : la joie inondait son cœur ; la vie, hier encore pleine d'ennui, lui paraissait radieuse, rayonnante. Dans son imagination, il se voyait déjà accompagnant Olga à l'étranger, en Suisse, aux lacs italiens..., ils erraient parmi les ruines romaines, voguaient en gondole sur les canaux de Venise, puis, se perdaient dans la foule de Londres, de Paris... les voici enfin à Oblomovka, ce paradis terrestre.

Jamais les paysans n'avaient vu pareille beauté ; ils tombaient à genoux devant cet ange. Elle foulait l'herbe des prairies d'un pas léger, se promenait avec Oblomoff à l'ombre des bouleaux, elle chantait.

Ilia Ilyitch croyait sentir le souffle même de la vie, une douce béatitude coulait en lui, comme un fleuve harmonieux... il s'abandonnait à la rêverie, au bien-être, à la plénitude de son bonheur. Soudain son visage s'assombrit. Ce n'est pas possible, s'écria-t-il à haute voix, en se levant brusquement et en se mettant à arpenter la pièce.

— Comment pourrait-elle aimer un être aussi ridicule que moi, aux joues fanées, au regard endormi... elle ne fait que se moquer de moi...

Il s'approcha d'une glace, et s'examina attentivement, d'abord sans bienveillance, puis soudain avec satisfaction ; il se mit même à sourire.

— Il me semble que j'ai meilleure mine, depuis que j'ai quitté la ville, se dit-il : mon teint est plus frais, mes yeux ont plus d'éclat... un grain d'orge a failli se former, mais il a disparu... sans doute est-ce le grand air... et puis je ne bois plus de vin, je prends de l'exercice... je n'aurai même pas besoin d'aller en Egypte.

Un domestique parut : il venait de la part de Maria Mikhaïlovna, la tante d'Olga, qui l'invitait à dîner.

— J'y vais, j'y vais, s'écria Ilia Ilyitch, en glissant une pièce de monnaie dans la main de l'homme.

Il se sentait heureux, léger, il faisait bon vivre ! La nature, elle aussi, semblait radieuse. Les hommes étaient bons, et chacun jouissait de la vie. Seul Zakhare demeurait sombre, et lançait à son maître un regard oblique et sournois. Par contre Anissia souriait d'un air si affable !

— Je m'achèterai un chien, songeait Oblomoff, ou un chat, un chat plutôt, ils sont caressants et ronronnent si gentiment. Et il courut retrouver Olga ; chemin faisant mille pensées lui trottaient par la tête :

— Elle m'aime... cette créature si jeune, si fraîche ! Pourtant, elle est à l'âge où on rêve à des amoureux poétiques, aux cheveux noirs et bouclés, aux yeux ardents. Ou bien encore à un artiste célèbre, à une intelligence hors ligne ! et moi, qui suis-je ? Oblomoff, et rien d'autre. Stoltz, c'est tout différent, il est intelligent, énergique, il sait imposer sa volonté aux autres... et moi ? je ne suis même pas capable de donner un ordre à Zakhare, de me tenir moi-même en mains. Moi ! Oblomoff ! Stoltz ! Mon Dieu, mais c'est lui qu'elle aime... se dit-il avec épouvante ; elle l'avoue elle-même, elle déclare l'aimer comme un camarade... c'est un mensonge, un mensonge inconscient peut-être... l'amitié entre hommes et femmes ne peut exister.

Il ralentit son pas, assailli par le doute.

Et si elle ne fait que jouer avec moi ?... si...

Il s'arrêta net, glacé d'horreur.

— Peut-être est-ce une embûche, une farce... pourquoi me suis-je figuré qu'elle m'aimait. Elle n'a rien dit. C'est mon orgueil qui m'a soufflé cette pensée diabolique. André. Est-ce possible ? Non, non ? Elle est, elle est..., voilà comment elle est ! conclut joyusement Ilia Ilyitch en l'apercevant de loin.

Olga lui tendait la main en souriant, gaîment.

— Non, elle n'est pas une menteuse, se dit Oblomoff, les menteuses n'ont pas ce regard plein de bonté, ce rire si franc, si sincère... elles ont des voix stridentes... Et pourtant elle n'a pas dit qu'elle m'aimait. Dieu sait ce que je me suis imaginé... cependant, son irritation de tout à l'heure prouve bien... Mon Dieu, je suis tombé dans un vrai guêpier.

— Tiens, qu'avez-vous là ? demanda Olga.

— Une branche.

— Qu'est-ce que c'est que cette branche ?

— Vous voyez, une branche de lilas.

— Où l'avez-vous trouvée ? Il n'y a pas de lilas par ici.

— C'est vous qui l'avez cueillie tout à l'heure.

— Pourquoi l'avez-vous ramassée ?

— Je ne sais pas... j'étais fasciné par votre irritation de tout à l'heure...

— Tiens, ma mauvaise humeur vous plaît ! Quel drôle de goût ! Expliquez-moi.

— Non.

— Je vous en supplie.

— Pour rien au monde.

— Je vous implore.

Oblomoff hocha négativement la tête.

— Et si je chantais.

— Dans ce cas... oui, peut-être.

— Eh bien soit, je chanterai : *Casta Diva, Casta Di...* entonna la jeune fille. Et maintenant parlez, je vous écoute.

Oblomoff hésita, puis :

— Non, non, pour rien au monde ! s'écria-t-il d'une voix ferme. Jamais ! Jamais ! Si cela n'était qu'imagination de ma part...

— Mais qu'est-ce donc ? quelque chose de terrible ? murmura Olga, puis peu à peu sa figure s'illumina. Elle devinait déjà les pensées d'Ilia Ilyitch.

— Je n'oserai jamais parler, répétait-il, de grâce ne m'interrogez pas.

— Je ne vous interroge pas, dit-elle d'un ton indifférent.

— Comment, mais tout à l'heure, vous même...

— Rentrons, dit-elle avec un grand sérieux, et sans plus l'écouter. Ma tante nous attend.

Et le laissant en tête à tête avec Maria Mikhailovna, elle se dirigea vers sa chambre.

## VII

L'été tirait à sa fin. Les matinées, les soirées devenaient plus humides, plus sombres. L'époque des tilleuls, des lilas en fleurs était loin. Mais Oblomoff et Olga continuaient à se voir tous les jours. Ilia Ilyitch avait repris goût à la vie, et retrouvé des habitudes abandonnées depuis longtemps. Pourtant, sa curiosité ne dépassait pas le petit cercle des familiers d'Olga et de sa tante. Il était au courant des événements, grâce aux journaux qu'il recevait, et, sous l'influence d'Olga, étudiait attentivement la littérature étrangère. Le reste de la vie se dissolvait dans une atmosphère d'amour pur. Il ne s'était plus occupé de ses affaires, ne songeait guère à la grande route qu'on était en train de construire à Oblomovka, et laissait les lettres de Stoltz sans réponse.

Quant à l'amour, il n'en avait même pas commencé l'apprentissage. Il s'était abandonné à cette torpeur heureuse, à laquelle il avait jadis rêvé. Il commençait par moment à croire à la possibilité d'un bonheur constant et absolu, sans nuage. Il revoyait dans son imagination sa chère Oblomovka, peuplée de visages amicaux, bienveillants, et insoucians, les longues stations sur la terrasse, la quiétude profonde, tous les désirs accomplis.

Il s'abandonnait si bien à ce rêve, qu'il lui arriva une ou deux fois de faire un petit somme en attendant Olga dans le bois. Et puis, soudain, il vit poindre à l'horizon les premiers signes de l'orage.

Un jour, comme ils revenaient d'une promenade et longeaient nonchalamment la grand'route, ils virent un nuage de poussière, et une voiture ouverte qui les dépassa à toute allure. Ils reconnurent le visage de Sonitchka, une amie d'enfance d'Olga : elle était accompagnée d'une dame et d'un monsieur.

Des cris joyeux retentirent :

— Olga, Olga, Olga Sergueievna !

La voiture s'arrêta : les voyageurs descendirent, entourèrent Olga, et ce fut un échange d'exclamations, de baisers... tous parlaient à la fois, et Oblomoff demeura à l'écart, inaperçu par le groupe. Puis, soudain, les regards furent braqués sur lui, on se mit à le dévisager, le monsieur l'examina à travers son lorgnon.

— Qui est-ce ? demanda Sonitchka à mi-voix.

Olga le présenta :

— Ilia Ilyitch Oblomoff.

Tout le monde se dirigea à pied vers la maison. Oblomoff se sentait mal à l'aise. Il s'éloigna du groupe, et s'appretait déjà à enjamber la barrière qui longeait la route, pour rentrer chez lui, lorsque Olga le retint du regard.

Peu lui importait d'être dévisagé de cette façon ! son air endormi et son costume débraillé provoquaient souvent des sourires ironiques. Mais les regards curieux, indiscrets, étaient également dirigés sur Olga, et cela le vexait profondément. Il en éprouva comme un violent malaise, et réussit enfin à s'éloigner, à fuir. Il s'enferma chez lui, inquiet, taciturne.

Le lendemain, ni les gentilleses, ni le joyeux bavardage d'Olga ne purent lui rendre sa bonne humeur. Enfin, le troisième jour, comme ils rentraient fort tard

de leur promenade, Oblomoff sentit le regard de la tante, fixé sur lui, un regard trop attentif, trop conscient... puis elle abaissa ses grosses paupières, à travers lesquelles son regard semblait filtrer, et respira longuement son flacon de sels.

Oblomoff se sentait torturé, angoissé. Mais il hésitait à confier ses doutes et ses préoccupations à Olga, il craignait de lui faire peur, de l'attrister ; et, il faut bien l'avouer, il craignait aussi de troubler cette quiétude profonde dans laquelle ils vivaient.

Il ne s'agissait plus de savoir si elle avait eu tort de l'aimer, lui Oblomoff. Il se demandait où cet amour, ces rendez-vous, ces longs tête-à-tête allaient les mener.

— J'ai cherché à l'embrasser, songeait-il avec effroi, j'ai commis un crime au point de vue du code de la morale, et ce n'est pas tout ; il y en a d'autres ; le fait de lui avoir pressé la main, l'aveu, la lettre... j'ai fait tout cela.

Puis il ajouta, en se redressant :

— Mes intentions sont honorables, je...

Le nuage se dissipa brusquement, il vit se dérouler devant lui les paysages radieux d'Oblomoyka, inondés de soleil et de joie. Il vit ses collines vertes, sa rivière argentée. Il était en train de longer l'allée, avec Olga, dont il avait enlacé la taille, s'attardait sur la terrasse, dans le pavillon.

— Oui, oui, mais il fallait commencer par là, se disait-il de nouveau avec terreur : ces aveux, ces fleurs, ces paroles d'amour, tout cela devrait être le gage d'un bonheur durable ! Ces incidents ne sauraient se répéter, quand il s'agit d'une femme pure. Qu'est-ce que j'ai fait ? Je ne suis qu'un séducteur, qu'un trousseur de jupes, qu'un *Séladan*, semblable à ces vieux messieurs qui se vantent de leurs victoires imaginaires... c'est l'abîme, et Olga elle-même n'a pas échappé à cet abîme ; je l'y ai poussée. Comment ? pourquoi ?

Il se débattait, s'épuisait à penser, pleurait comme un enfant, parce que son rêve avait pâli ; à ses yeux, Olga était à présent une victime. Quant à son amour à lui, Oblomoff, il le considérait comme un crime abominable, une tache sur sa conscience.

Puis, peu à peu son angoisse se dissipait lorsqu'il se disait qu'il existait une solution fort simple, fort naturelle pour le tirer de l'impasse dans laquelle il se trouvait : demander la main d'Olga.

— Oui, oui, répétait-il, en se mettant à trembler de bonheur : et elle me répondra par un regard timide... elle ne prononcera pas une seule parole, une ardente rougeur se répandra sur son visage, un sourire très grave se dessinera sur ses lèvres, ses yeux se rempliront de larmes... oui des larmes, un sourire, une main tendue qui doucement pressera la mienne, et puis la joie, une joie radieuse, vive, une longue conversation à voix basse, pacte solennel de deux âmes qui vont bientôt se fondre en une seule.

Chacune de leurs paroles, chaque conversation insignifiante sera pénétrée d'un sens mystérieux, qu'eux seuls pourront comprendre. Et personne n'osera plus les insulter d'un regard indiscret... Le visage d'Oblomoff avait pris une expression grave, solennelle. Il se répétait...

— Voilà où se trouve le bonheur, le bonheur vrai, simple, durable. Jusqu'à présent je rougissais de cueillir ces fleurs, de vivre dans cette atmosphère amoureuse ; je cherchais des rendez-vous, me promenais au clair de lune, j'écoutais les battements d'un cœur vierge, afin de guetter son aveu... mon Dieu !

Et Oblomoff rougit jusqu'aux oreilles.

— Pas plus tard que ce soir, Olga saura le devoir strict que m'impose l'amour ; ce sera notre dernier rendez-vous clandestin, aujourd'hui même...

Il appliqua sa main sur son cœur ; les battements en

étaient bien rythmés comme ceux d'un cœur d'honnête homme. Il frémissait à la pensée, que tout d'abord, en apprenant qu'il fallait espacer leurs rendez-vous, Olga manifesterait de la mélancolie. Puis, timidement, il lui ferait part de ses intentions, mais pas avant d'avoir pénétré les pensées les plus secrètes de la jeune fille, savouré sa confusion. Et alors...

Il entrevoyait déjà son consentement muet et timide, son sourire, ses larmes, la main qu'il presserait, et les baisers dont ils n'auraient plus à rougir.

Il courut à la recherche d'Olga. A la maison, on lui dit qu'elle était sortie. Il se précipita au village, mais ne l'y trouva point. Il l'aperçut enfin en train de gravir la colline de sa démarche gracieuse et légère.

Oblomoff se mit à courir pour la rejoindre. Arrivé à mi-hauteur, il l'appela. Elle s'arrêta, l'attendit quelques instants, puis reprit son ascension, s'arrêta de nouveau en riant. Enfin, elle fit quelques pas en arrière, lui tendit la main et l'attira. Ils pénétrèrent sous bois. Il enleva son chapeau, et Olga lui épongea le front de son mouchoir, l'éventa de son parasol. Elle paraissait particulièrement gaie, animée, tendre. Puis soudain, devenant pensive :

— Devine ce que j'ai fait hier, s'écria-t-elle.

— Tu as lu ?

Elle fit « non » de la tête.

— Tu as écrit ?

— Non.

— Chanté ?

— Non, je me suis fait dire la bonne aventure. La gouvernante de la comtesse est venue nous voir hier. Elle prédit très bien l'avenir.

— Et qu'a-t-elle dit ?

— Rien d'intéressant. Elle m'a prédit un voyage, elle a parlé d'une foule, et d'un homme blond, partout... j'ai rougi lorsqu'elle a dit que le roi de carreau pensait

à moi... elle a voulu deviner à qui je pensais, mais j'ai brouillé son jeu, et je me suis enfuie. Est-ce que tu penses à moi ? demanda-t-elle brusquement.

— Ah ! s'écria Oblomoff, si je pouvais seulement ne pas penser à toi !

— Et moi, reprit-elle, je ne puis me figurer une autre existence. Lorsque tu m'as boudée la semaine dernière, t'en souviens-tu ? j'étais toute changée, nerveuse, irritable. J'ai grondé ma femme de chambre, Katia, et lorsque je l'ai vue pleurer, je n'ai point éprouvé de pitié ; je ne répondais pas à ma tante, je ne l'écoutais même pas, lorsqu'elle m'adressait la parole, je ne faisais rien du matin au soir, je n'avais envie de rien. Mais aussitôt que tu es revenu me voir, j'ai retrouvé ma bonne humeur. J'ai fait cadeau d'une robe mauve à Katia...

— C'est l'amour, cela, fit Oblomoff d'une voix pathétique.

— Quoi, la robe mauve ?

— Mais tout. Je me reconnais moi-même en ce que tu viens de dire. Mon, aussi, je ne puis vivre sans toi. La nuit, je vois en rêve des vallées enchantées. Lorsque je suis auprès de toi, je me sens bon, actif, mais aussitôt que je suis loin, je m'ennuie, je redeviens paresseux, j'ai envie de me coucher, de ne plus penser à rien... oui, continue à aimer, tu n'as pas besoin d'en rougir.

Il se tut brusquement, en songeant :

— Qu'est-ce que je suis en train de dire ! Ce n'est pas pour cela que je suis venu !

Il fronça le sourcil, son visage s'assombrit, et il toussota.

— Mon Dieu, quels enfants nous sommes ! s'écria Olga.

Il toussota de nouveau.

— Écoute... je voulais te dire...

— Qu'y a-t-il, demanda Olga, en se retournant brusquement.

Il se taisait, l'air inquiet.

— Parle... fit-elle en le tirant par la manche.

— Non, ce n'est rien, répondit Oblomoff effrayé.

— Il y a quelque chose qui te préoccupe ?

Il se taisait toujours.

— Si c'est quelque chose de terrible, il vaut mieux ne pas en parler. Et cependant... non, parle, je t'en prie...

— Je voulais te dire, commença Oblomoff, que je t'aime si profondément, si ardemment, que si...

Il hésita, pendant quelques instants.

— Eh bien ?

— Que si tu te mettais à aimer un autre homme, qui serait capable de te rendre heureuse... j'accepterais ce sacrifice sans me plaindre, et je te laisserais libre de choisir...

— Pourquoi ? fit Olga d'un air surpris. Je ne comprends pas, jamais je ne t'aurais cédé à personne, jamais je n'aurais admis que tu puisses être heureux avec une autre femme. Ce que tu me dis là est bien compliqué. Je ne comprends pas très bien.

Son regard se voila de tristesse.

— Cela veut dire que tu ne m'aimes pas, soupira-t-elle.

— Bien au contraire, je t'aime jusqu'à l'abnégation, puisque je suis prêt au sacrifice.

— Mais pourquoi ? personne n'exige de toi un sacrifice.

— Je parle ainsi au cas où tu en aimerais un autre.

— Un autre ? tu es fou ! Je te dis que c'est toi que j'aime. Serais-tu capable d'en aimer une autre ?

— Ne m'écoute pas, Dieu sait ce que je suis en train de dire ! C'est de toute autre chose que je voulais te parler.

— Mais enfin, qu'y a-t-il ?

— Je voulais te dire que je suis très coupable envers toi.

— Comment, que dis-tu ? tu ne m'aimes pas ? tu as voulu rire de moi ? Parle vite !

— Non, non, ce n'est pas cela, disait Oblomoff avec mélancolie : c'est que, vois-tu, nous nous voyons en secret...

— En secret ? mais pas du tout. Je tiens ma tante au courant de presque toutes nos entrevues.

— Est-ce possible ? s'écria Ilia Ilyitch avec inquiétude.

— Mais quel mal y a-t-il à cela ?

— Je suis coupable... j'aurais dû te dire depuis longtemps, que cela... ne se fait pas.

— Mais tu me l'as dit.

— Je te l'ai dit ? Oui, c'est vrai, j'ai fait quelques allusions... alors, j'ai accompli mon devoir.

Il retrouva un peu de courage, enchanté de ce qu'Olga l'eût si vite débarrassé du fardeau qui pesait sur ses épaules.

— Quoi encore ? demanda la jeune fille.

— Mais c'est tout, répondit Ilia Ilyitch.

— Ce n'est pas vrai, tu ne m'as pas tout dit.

— Oui, je pensais... reprit-il, cherchant d'adopter un ton indifférent : que nous aurions dû nous voir moins souvent.

Il lui jeta un regard timide. Elle se taisait, puis après avoir réfléchi :

— Explique-toi, murmura-t-elle.

— Je suis rongé par le remords. Nos tête-à-tête se prolongent trop... je me sens très ému, mon cœur palpite. Toi, aussi, tu n'as plus ton sang-froid. J'ai peur, ajouta-t-il avec effort.

— Tu as peur de quoi ?

— Tu es jeune, tu ignores les dangers, Olga. Il ar-

rive que l'homme ne sache plus se maîtriser ? Alors un éclair diabolique brille dans ses yeux, le tourbillon de la passion l'aveugle, balaie ses scrupules, il ne respecte plus la pureté de la femme qu'il aime, et alors... c'est l'abîme !

Oblomoff tressaillit.

— Eh bien, l'abîme peut s'ouvrir ! dit Olga, en le regardant droit dans les yeux.

Il se taisait, ne trouvant plus rien à objecter. Olga l'examina longuement, attentivement, semblant déchiffrer chaque pli de son front. Puis, elle parla rapidement :

— Tu ne dis que des bêtises. Je n'ai jamais vu d'éclairs diaboliques briller dans tes yeux. La plupart du temps, tu me regardes comme ma vieille bonne Kouzminitchna.

— Olga, tu plaisantes, et moi, je te parle sérieusement ; il y a d'autres choses encore.

— Que dis-tu ? de quel abîme s'agit-il ?

Ilia Ilyitch soupira :

— Nous ne devons plus nous voir en tête à tête.

— Je ne comprends plus.

— Ce n'est pas bien.

— Oui, on dit que ce n'est pas bien, fit-elle songeuse, mais pourquoi ?

— Que dira-t-on, lorsque tout le monde saura, lorsque le bruit se répandra ?...

— Personne ne dira rien. Je n'ai plus de mère. Elle seule, aurait pu m'interroger, et à elle seule j'aurais répondu en disant que nous ne faisons rien de mal. Elle aurait eu confiance en moi. Quant aux autres ?

— La tante ?

— Elle ne me demandera rien. Si je m'en allais de la maison, elle ne se soucierait guère d'en savoir davantage et je n'aurais pas de compte à lui rendre. Je ne vois personne d'autre.

— Mais tout le monde... tenez, votre amie Sonitchka nous regarde en souriant, et tous ces messieurs, et ces dames qui l'accompagnaient. Et Ilia Ilyitch lui fit part de ses récentes inquiétudes.

— Si elle ne regardait que moi, ajouta-t-il, je ne dirais rien, mais en voyant ses yeux fixés sur toi, je me suis senti glacé.

— Eh bien ? dit-elle froidement.

— Depuis, je ne vis plus, je suis en train de me casser la tête pour trouver un moyen de faire cesser les commérages. Je ne voulais pas le faire pour, mais il y a longtemps que je cherchais l'occasion de te parler.

— Tu te préoccupes inutilement, répondit Olga, je savais tout cela sans toi. Sonitchka m'a parlé, elle a voulu savoir, elle m'a même donné quelques conseils quant à mon attitude envers toi.

— Et que lui as-tu répondu ?

— Mais rien ! que veux-tu que je lui dise ? Je me suis tue, je me suis sentie rougir.

— Mon Dieu ! Voilà où nous en sommes arrivés. Tu as rougi... s'écria Oblomoff avec effroi : quelle imprudence ! Où allons-nous ?

— Je ne sais pas, répondit-elle très doucement. Elle jeta sa pèlerine sur ses épaules, prit son voile qu'elle avait accroché à une branche, s'en enveloppa, et ouvrit son parasol.

— Où vas-tu ? il est encore trop tôt pour rentrer, s'écria Oblomoff.

— Non, il se fait tard. Tu as raison, disait-elle avec tristesse ! Nous nous sommes aventurés trop loin, et il n'y a pas d'issue possible. Il ne nous reste qu'à nous séparer, et à oublier tout ce qui a été. Au revoir ! conclut-elle avec amertume et d'une voix sèche ; puis tête basse, elle se mit à gravir le sentier.

— Olga, que dis-tu ? ne plus nous voir ! Mais c'est impossible !

Elle ne l'écoutait point, et pressait le pas. Le sable craquait sous ses talons avec un bruit sec.

— Olga Sergueievna ! cria Oblomoff.

Toujours sans l'écouter, Olga poursuivait son chemin.

— Reviens, je t'en supplie, sanglotait Ilia Ilyitch ; même un criminel a droit à la pitié. Mon Dieu ! Elle n'a pas de cœur. Voilà comment sont les femmes.

Il s'assit, couvrit son visage des mains. Le bruit des pas devint imperceptible.

— Elle est partie, songea Oblomoff avec terreur, et il leva la tête.

Olga était devant lui. Il saisit sa main avec transport.

— Tu n'es pas partie, tu ne t'en iras pas ! répétait-il. Ne t'en va pas ! Si tu me quittes, souviens-toi que je suis un homme mort !

— Et si je reste, je suis une criminelle, et toi aussi. Souviens-toi de cela, Ilia !

— Non, non !

— Comment, non ? Et si Sonitchka et son mari nous voyaient, nous serions perdus.

Oblomoff tressaillit.

— Écoute, balbutia-t-il, je ne t'ai pas tout dit... et il se tut. Ce qui, tout à l'heure encore lui avait paru si facile à dire, ce qui alors avait semblé indispensable à son bonheur, il ne pouvait plus l'articuler, il ne se sentait pas de force à franchir l'abîme, à prendre cette résolution hardie définitive.

— Voici quelqu'un qui approche, dit Olga.

Des pas résonnèrent dans l'allée voisine.

— Sonitchka ! murmura Oblomoff, les prunelles dilatées par la peur.

Deux hommes et une femme passèrent. C'étaient des inconnus. Oblomoff poussa un soupir de soulagement.

— Olga, dit-il rapidement, en la prenant par la main, allons-nous-en d'ici, cherchons un coin plus tranquille. Tiens, asseyons-nous là.

Olga s'installa sur un banc, et il se laissa tomber sur l'herbe à ses pieds.

— Tu étais en colère, et tu voulais me quitter, sans me donner le temps d'achever ce que j'avais à te dire, fit Oblomoff.

— Et je m'en irai de nouveau, si tu joues avec moi ! s'écria-t-elle. Oui, tu voudrais me voir à tes pieds, faire de moi ton esclave docile, te montrer capricieux, me faire la leçon, m'effrayer, puis pleurer, en me demandant conseil ! Croyez-moi, Ilia Ilyitch, ajouta-t-elle en se redressant fièrement, j'ai appris beaucoup de choses, depuis que je vous connais, et j'ai compris le jeu que vous voulez me faire jouer...

— Mais je ne songe guère à jouer !

— Tant pis pour vous. En réponse à vos avertissements, à vos craintes, à vos sermons, je ne dirai que ceci : jusqu'à ce jour je vous aimais et je ne savais pas ce que je devais faire. A présent, ma décision est prise, et je n'ai pas de conseils à vous demander.

Elle se leva, prête à s'éloigner.

— Et moi aussi, je sais ce que j'ai à faire, dit-il en la retenant, et en l'obligeant à se rasseoir ; il s'interrompit, comme pour reprendre haleine avant de continuer : Figure-toi... mon cœur est rempli d'un seul désir, ma tête d'une seule pensée, mais ma langue, ma volonté se refusent à obéir. Je veux parler, et les paroles m'étouffent. Et pourtant il n'y aurait rien de plus simple ! Olga, viens à mon secours !

— Je ne sais ce que vous voulez dire !

— Oh, de grâce, ne me dis pas *vous* ! Ton regard plein d'orgueil me tue, je me sens glacé par chacune de tes paroles.

Elle se mit à rire :

— Tu es un fou, dit-elle, en posant sa main sur ses cheveux.

— Tu m'as rendu le don de la pensée, de la parole,

s'écria Oblomoff, en se jetant à genoux. Olga, veux-tu être ma femme.

Elle détourna la tête.

— Olga, donne-moi ta main.

Elle demeurait immobile. Il saisit sa main, et la porta à ses lèvres : elle ne la retira point. Cette main était douce, tiède, légèrement moite. Oblomoff chercha le regard de la jeune fille, mais elle continuait à tourner la tête.

— Olga, pourquoi ne me réponds-tu pas ? dit-il en lui baisant la main. Ce silence...

— Est signe de consentement, murmura-t-elle, sans lever la tête.

— A quoi penses-tu ? qu'éprouves-tu ? demanda Oblomoff, en se rappelant sa rêverie de tout à l'heure : les larmes, le consentement pudique de la jeune fille, que son imagination lui avaient dépeints.

— J'éprouve les mêmes sentiments que toi, fit Olga, son regard perdu au loin. Seule sa respiration brusque témoignait de son émotion.

— Tu es calme, indifférente, disait Oblomoff en cherchant à l'attirer plus près de lui.

— Je suis calme, mais non point indifférente.

— D'où vient ce sang-froid ?

— Je prévoyais depuis longtemps ce que tu viens de me dire, et me suis familiarisée avec cette pensée.

— Depuis longtemps ?

Il ouvrit les bras, et voulut la presser contre lui, mais elle l'écarta de son parasol, en disant malicieusement :

— Attention, je vois des éclairs, l'abîme s'ouvre devant nous !

— Mais tu ne m'as jamais dit, tu n'as jamais fait la moindre allusion ?...

— Nous autres femmes, nous ne pouvons parler, on nous prend, on nous marie de force.

— Depuis longtemps ! est-ce possible ? répétait Oblomoff perplexe.

— Et tu as pu penser que je me serais confiée à toi, que j'aurais consenti à ces tête-à-tête, si je n'avais pas deviné tes pensées ? dit-elle avec fierté.

— Mais alors... murmura Ilia Ilyitch, en changeant d'expression, et en abandonnant la main de la jeune fille.

Une pensée étrange traversa son esprit. Elle le regardait avec une dignité tranquille, tandis qu'il s'attendait à des transports passionnés, à une joie pudique... comment expliquer le calme de ce visage ?

Le serpent du doute s'agita au fond de son cœur... l'aimait-elle, ou désirait-elle tout simplement se marier ?

— Mais il y a un autre chemin qui conduit au bonheur, dit-il.

— Lequel ?

— Il arrive que l'amour se refuse d'attendre, de patienter, de calculer... la femme, livrée tout entière à la passion qui la dévore, connaît des souffrances et des joies qui...

— J'ignore ce chemin dont tu parles.

— C'est le chemin qui mène au sacrifice entier de la femme ; elle renonce au calme, à la bonne réputation, à l'estime, et trouve sa récompense dans l'amour... lui seul remplace tous les avantages qu'elle a perdus.

— Avons-nous besoin de prendre ce chemin ?

— Certes non.

— Aurais-tu voulu atteindre le bonheur au prix de ma réputation, de ma sécurité ?

— Non, non, je te le jure.

— Alors pourquoi m'en parles-tu ?

— Je ne sais vraiment.

— Et moi je sais, tu voulais savoir si j'étais prête à tout sacrifier pour toi ?

— Oui, tu as deviné. Eh bien ?

— Jamais de la vie ! dit-elle avec fermeté.

Il réfléchit pendant quelques instants, puis soupira profondément :

— Oui, dit-il, il faut que l'amour de la femme soit infini, pour consentir à accepter une pareille croix. Figure-toi, si tu rencontrais Sonitchka, qui ne vaut pas ton petit doigt, et si elle faisait mine de ne pas te connaître ?

Olga sourit ; son regard était aussi clair, aussi limpide qu'auparavant ; et Oblomoff continuait à broder sur ce thème, afin d'obtenir d'Olga un entier sacrifice de sa personne, et de s'en délecter à loisir.

— Les hommes jetteraient sur toi des regards insolents, au lieu de te traiter avec le respect auquel tu es habituée. Lorsque tu entrerais dans un salon, tu verrais des femmes qui hocheraient leur tête avec indignation, et quitteraient leurs places pour ne pas être assises près de toi. Et cependant, tu garderais toute ta dignité, tout ton orgueil, la conviction d'être au-dessus de ceux qui te jugent.

— Mais pourquoi me décrire ces scènes affreuses ? je suis bien décidée à ne jamais prendre ce chemin !

— Jamais ? répéta Oblomoff avec mélancolie.

— Jamais.

— Oui, reprit Oblomoff, tu n'aurais pas la force d'envisager pareille humiliation. Sans doute, ne craindrais-tu pas la mort, mais son approche, la lente préparation... tu ne résisterais pas à la torture.

Oblomoff la regarda, pour voir quelle impression son discours avait produit sur elle. Olga l'écoutait en souriant ; la description de cette destinée tragique ne semblait point la troubler.

— Je n'ai point l'intention de souffrir le martyre, dit-elle, et je ne sais pourquoi tu me parles de tout cela. On peut aimer de tout son cœur, et ne point choisir cette route épineuse.

— Mais pourquoi ? insistait Oblomoff avec obstination, presque avec humeur : puisque tu n'as pas peur ?...

— Parce que ces liaisons finissent toujours par une rupture. Or, te quitter...

Elle posa sa main sur son épaule, le regarda longuement, et puis, soudain, jetant son parasol, elle enlaça son cou, et l'embrassa, puis cachant son visage en feu sur sa poitrine, murmura :

— Jamais !

Il poussa un cri de joie et tomba sur l'herbe à ses pieds.

## VIII

Lorsque Oblomoff rentra à la maison son visage était radieux. Le sang bouillonnait dans ses veines ; ses yeux brillaient ; il lui semblait que sa tête, ses cheveux étaient en feu. Il pénétra dans sa chambre, mais aussitôt son regard s'assombrit, ses yeux se fixèrent avec surprise sur le fauteuil dans lequel Tarantieff était installé.

— Pourquoi me fais-tu attendre ainsi ? Qu'est-ce qui te prend ? demanda sévèrement Michel Andreievitch : Et ton vieux diable est devenu tout à fait impossible ; il a refusé de me donner de la vodka.

— Je me promenais dans le bois, répondit Oblomoff d'un air indifférent.

— Quand viens-tu voir l'appartement ?

— Mais rien ne presse, fit Oblomoff sans lever les yeux, d'ailleurs, je n'ai plus l'intention de déménager.

— Quoi ? Que dis-tu ? Tu n'as plus l'intention de déménager ! s'écria le visiteur d'un ton menaçant : Le bail est signé.

— Quel bail ?

— Tu as oublié ? voyons, tu as signé un bail pour un an... Je te prie de bien vouloir me verser huit cents roubles en billets de banque, et alors tu seras libre d'aller où bon te semble. Quatre personnes ont visité l'ap-

partement, désirant le louer. Nous avons refusé, à cause de toi. Un client voulait le prendre pour trois ans.

Oblomoff se souvint que le jour même de son départ, Tarantieff lui avait apporté un papier, qu'il avait signé sans en avoir pris connaissance.

— Mon Dieu ! que dois-je faire ! songea-t-il ?

— Mais je n'ai plus besoin de cet appartement, reprit-il à haute voix, je pars pour l'étranger.

— Ah ! vraiment ? tu vas partir, avec cet Allemand sans doute. Mais c'est impossible !

— J'ai mon passe-port, et j'ai acheté une malle.

— Tu ne partiras pas et tu ferais mieux de payer d'avance les six mois de loyer.

— Je n'ai pas d'argent.

— Tu n'as qu'à t'en procurer. Le frère de la com-mère, Ivan Matveievitch, n'aime guère les plaisanteries. Il portera plainte. Je lui ai versé la somme qu'il exigeait et j'entends bien que tu me rendes ce que tu me dois !

— Où as-tu pris tout cet argent ?

— Cela ne te regarde pas. Une ancienne dette. Donne-moi l'argent.

— C'est entendu. J'irai en ville ces jours-ci, et je céderai l'appartement à quiconque désire le louer ; je suis pressé pour l'instant.

Il se mit à boutonner sa jaquette.

— Tu ne trouveras pas dans toute la ville un appartement pareil à celui-ci. Tu ne t'es pas donné la peine de le visiter ! reprit Tarantieff.

— Je ne désire pas le voir. Je n'en ai que faire, et d'ailleurs, je trouve ce quartier trop éloigné.

— Éloigné de quoi ? fit Tarantieff d'un ton grossier.

Mais Oblomoff ne dit pas toute sa pensée, et se contenta d'un geste vague : Du centre.

— De quel centre ? Et puis, qu'est-ce que cela peut te faire ? tu restes couché toute la journée.

— Non, je ne me couche plus à présent.

— Comment ?

— Précisément, aujourd'hui... je ne dîne pas à la maison.

— Donne-moi l'argent.

— Mais de quel argent s'agit-il ? répéta Oblomoff impatienté ! J'irai voir la propriétaire et m'entendrai avec elle.

— La propriétaire ? mais elle n'est au courant de rien. C'est avec son frère que tu dois traiter.

— C'est entendu. Je verrai son frère.

— Rends-moi l'argent. Je ne veux plus attendre en vain.

— Je n'en ai pas ; je vais en emprunter.

— Tu pourrais au moins me donner de quoi payer un fiacre, et un dîner.

Oblomoff prit son chapeau.

— Quand tu auras déménagé, cria Tarantieff, Ivan Matveievitch arrangera tout. C'est un homme de valeur, qui ne ressemble pas à ce parvenu d'Allemand. Un vrai fonctionnaire russe de vieille souche, qui sert depuis trente ans dans la même administration ; il y fait ce qu'il veut. Il a mis de côté de petites économies, mais ne songerait jamais à prendre un fiacre ; son habit n'est pas plus propre que le mien. Un homme tranquille, humble, qui parle à mi-voix, et qui ne court pas le monde comme cette espèce...

— Tarantieff, cria Oblomoff, en donnant un grand coup de poing sur la table, tais-toi, ne parle pas de ce que tu ne comprends pas !

Tarantieff regarda Oblomoff avec une profonde surprise ; il était si étonné par la nouvelle attitude de son ami, qu'il oublia même de se fâcher.

— Tiens, tiens, fit-il seulement à mi-voix, qu'est-ce que c'est que cette énergie !

Il lissa son chapeau du revers de sa manche, puis

lança un regard sur le chapeau d'Oblomoff, posé sur l'étagère. Il le prit, l'essaya :

— Écoute, dit-il, tu portes la casquette ; prête-moi ce chapeau pour l'été.

Sans prononcer une parole, Oblomoff prit le chapeau dont Tarantieff s'était coiffé, et le remit sur l'étagère. Puis, il croisa les bras et attendit que son visiteur se retirât.

— Que le diable t'emporte, murmura Tarantieff, en se dirigeant vers la porte de son pas maladroit. Tu es aujourd'hui... un peu... mais essaie seulement de parler sur ce ton à Ivan Matveievitch, et de ne pas lui verser l'argent. Nous verrons bien !

Il sortit, et Oblomoff se laissa tomber dans un fauteuil ; longtemps il ne put se débarrasser de l'impression désagréable que cette visite lui avait laissée. Puis, il se souvint des événements de la matinée, et le visage menaçant et hideux de Tarantieff se dissipa dans la brume. Il s'approcha de la glace, renoua soigneusement sa cravate, et chercha sur sa joue les traces brûlantes du baiser d'Olga.

— Non, je ne puis plus rester seul, je vais courir auprès d'elle, partager avec elle mes pensées, ma joie intense, en faire part à l'univers tout entier ! Et il se précipita hors de la maison. Olga écouta ses discours en souriant. Mais lorsqu'il se leva pour aller annoncer la bonne nouvelle à la Tante, elle fronça le sourcil d'un air si sévère, qu'il se mit à trembler.

— Pas un mot à personne, dit-elle, en portant un doigt à ses lèvres pour lui faire signe de parler plus bas. L'heure n'est pas encore venue.

— Mais puisque tout a été décidé entre nous, s'écria Ilia Ilyitch avec impatience, que faire à présent ? Je ne puis pourtant plus me croiser les bras. C'est une ère de grandes responsabilités, de devoirs sérieux qui va s'ouvrir pour moi.

— Oui, tu as raison, dit-elle en le regardant fixement.

— Eh bien, j'avais justement l'intention d'entreprendre la première démarche.

— Il ne s'agit pas de cela, il faudrait tout d'abord que tu t'occupes de tes affaires, que tu te procures ce plein pouvoir au tribunal.

— Je m'en occuperai dès demain.

— Pourquoi pas aujourd'hui ?

— Aujourd'hui ! Mais comment pourrais-je te quitter ? C'est un grand jour pour moi.

— C'est entendu pour demain. Ensuite, tu devrais aller à la campagne, à Oblomovka. Stoltz te demande de régler certaines affaires, je crois qu'il s'agit d'une construction...

— Mon Dieu ! mais si j'écoutais Stoltz, ta Tante n'apprendrait rien jusqu'à la fin de sa vie. Il me dit que je devrais construire une maison, une route, fonder des écoles... une existence entière n'y suffirait pas. Olga, nous irons un jour ensemble à Oblomovka, et alors...

— Et où logerons-nous ? Y a-t-il seulement une maison à Oblomovka ?

— Non, la vieille maison est inhabitable ; le perron doit être sur le point de s'écrouler.

— Mais alors ?

— Il faudrait trouver un appartement en ville.

— Tu devrais t'en occuper, dès à présent.

— Et puis ?

— Il s'agit de régler d'abord toutes ces questions.

« Hélas ! songeait Oblomoff, où est ce murmure tendre de deux âmes cherchant à se confondre, à se pénétrer mystérieusement ? La réalité est bien différente du rêve ! Quelle nature étrange que celle d'Olga ! Pas un instant, elle ne s'abandonne à la douceur de sa rêverie. Le Tribunal, l'appartement ! Elle me rappelle André. On dirait qu'ils se sont tous donné le mot pour me presser, me bousculer ! »

Le lendemain, Oblomoff se munit d'une feuille de papier timbré, et se rendit en ville. Il se dirigea d'abord vers le Tribunal, mais sans manifester le moindre entrain, en bâillant, et en regardant de tous côtés. Il ne savait pas où se trouvaient les bureaux auxquels il devait s'adresser, et s'arrêta en route chez Ivan Guérassimovitch, pour lui demander conseil. Celui-ci lui fit un accueil chaleureux, et le garda à déjeuner. Il envoya chercher un camarade, qui pouvait fournir à Oblomoff le renseignement demandé, car il ne se souvenait plus au juste de quel bureau il s'agissait.

Le déjeuner et le conciliabule durèrent jusqu'à trois heures, il était trop tard pour se rendre au Tribunal, et demain, samedi, il n'y avait pas de séance. Il fallut remettre l'affaire à lundi.

Oblomoff se rendit ensuite dans le quartier de la Vyborgskaya, pour visiter l'appartement. Il suivit pendant longtemps des impasses bordées de palissades. Enfin, il découvrit un factionnaire qui lui montra des terrains vagues, couverts d'herbes folles, creusés d'ornières et bordés également de palissades. Oblomoff suivit les indications du factionnaire, et put admirer, chemin faisant, les bouquets d'orties et les grappes de sorbiers que l'on apercevait près des clôtures. Enfin, le factionnaire s'arrêta devant une petite maison décrépite, au fond d'une cour.

— C'est ici.

Oblomoff lut : « Maison de la Veuve du Secrétaire de Collège Pshenitzine. » Et il pénétra dans la cour ; celle-ci n'était pas plus grande qu'une chambre, et la voiture d'Oblomoff heurta un mur et jeta le désarroi au milieu d'une troupe de poules qui se dispersèrent en gloussant. Un gros chien noir se mit à aboyer en tirant sur sa chaîne et en essayant de happer au passage les naseaux des chevaux.

Oblomoff ne parvenait pas à descendre de voiture. Il

aperçut des visages aux fenêtres ; celles-ci étaient décorées de pots de résédas, d'œillets et de soucis. Il réussit enfin à mettre pied à terre ; le chien se mit à aboyer de plus belle.

Ilia Ilyitch gravit le perron, et se trouva nez à nez avec une vieille femme toute ridée, vêtue d'un *sarafane*, dont le pan était relevé et passé dans la ceinture.

— Qui demandez-vous ? fit-elle.

— Je voudrais voir la propriétaire, madame Pshe-nitzine.

La vieille femme, perplexe, baissa la tête.

— C'est peut-être Ivan Andreievitch que vous désirez voir. Il n'est pas à la maison, il n'est pas encore rentré de son bureau.

— Je veux voir la propriétaire, insista Oblomoff.

Cependant, l'agitation régnait dans la maison. Des visages se montraient sans cesse aux fenêtres. Dans le dos de la vieille femme, la porte s'entr'ouvrait à chaque minute, laissant voir d'autres visages curieux.

Oblomoff se retourna : deux enfants, un garçon et une fillette, le dévisageaient bouche bée. Un moujik, vêtu d'un casaquin, l'air endormi, parut dans la cour et, protégeant ses yeux de sa main, examina attentivement le visiteur, ainsi que la voiture qui l'avait amené.

Le chien continuait à pousser des jappements brusques et rauques, et chaque fois qu'Oblomoff faisait un mouvement ou que le cheval changeait de pied, il recommençait à aboyer furieusement en bondissant sur sa chaîne.

A droite, de l'autre côté de la palissade, Oblomoff aperçut une immense plantation de choux ; à gauche, il découvrit un bouquet d'arbres et un pavillon peint en vert.

— C'est Agafia Matveievna que vous désirez voir ? demanda la vieille femme. Et pourquoi faire ?

— J'ai loué un appartement dans cette maison.

— Ah ! vous êtes le nouveau locataire, l'ami de Mikheï Andreievitch ? Attendez un instant ; je vais prévenir la patronne.

Elle ouvrit la porte. Plusieurs ombres s'en détachèrent et s'enfuirent en courant. Il eut le temps d'apercevoir une femme à la gorge et aux bras nus, sans bonnet et de taille replète, qui, se sentant dévisagée par un inconnu, s'esquiva en souriant d'un air confus.

— Veuillez me suivre, dit la vieille en revenant, et elle fit entrer le visiteur, d'abord dans une petite antichambre, puis dans une pièce assez spacieuse où elle le pria d'attendre. — La patronne va venir dans un instant.

« Et le chien qui continue à aboyer », songea Oblomoff, en examinant la chambre dans laquelle il se trouvait.

Soudain, ses yeux s'arrêtèrent sur des objets familiers. Oblomoff reconnut ses propres meubles : des tables couvertes d'une épaisse couche de poussière ; des chaises empilées sur le lit. Des matelas, des armoires, de la vaisselle en désordre.

— Comment, s'écria-t-il, on ne s'est même pas donné la peine de disposer mes affaires, de les ranger ! C'est dégoûtant !

Il entendit le bruit d'une porte qui s'ouvrait, et vit entrer la personne à la gorge et aux bras nus, qu'il avait vue en pénétrant dans la maison.

C'était une femme d'une trentaine d'années, à la figure ronde et si blanche de peau qu'elle paraissait décolorée ; à la place des sourcils, elle n'avait que deux saillies luisantes surmontées de poils blonds. L'expression du visage et des yeux gris était bienveillante et sans malice. Et les mains étaient blanches, mais dures, usées par le travail, et laissaient voir des nœuds de veines bleuâtres.

Elle portait une robe collante, et on voyait qu'elle

n'avait eu recours à aucun artifice pour diminuer sa taille et donner de l'ampleur à ses hanches. Son buste, dissimulé sous la robe, aurait pu servir de modèle à un peintre ou à un sculpteur. Les plis de l'étoffe moulaient une poitrine à la fois saine, robuste et pudique. Elle avait mis son bonnet et son châle des jours de fête, et par contraste, sa vieille robe paraissait usée et fripée. Elle ne s'attendait guère ce jour-là à recevoir des visiteurs et, lorsqu'on était venu lui annoncer Oblomoff, elle s'était vêtue à la hâte.

Elle entra d'une démarche timide, et jeta sur Ilia Ilyitch un regard craintif.

Oblomoff se leva et s'inclina devant elle.

— C'est à madame Pshenitzine que j'ai le plaisir de parler ?

— Oui, c'est moi. Mais peut-être désirez-vous vous adresser à mon frère. Il n'est pas à la maison et ne reviendra guère avant cinq heures.

— Non, c'est avec vous que je voudrais m'entretenir, commença Oblomoff, tandis que la femme s'asseyait sur le divan, aussi loin que possible de son visiteur, et fixait les pans de son châle, qui tombait jusqu'à terre et la recouvrait comme une housse de cheval. Elle avait même dissimulé ses mains sous l'étoffe.

— J'ai loué cet appartement. Malheureusement, à la suite de certaines circonstances, je suis obligé de chercher un logement dans un autre quartier de la ville. Et je suis venu pour vous parler...

Elle l'écoutait d'un air obtus, puis dit d'une voix éteinte :

— Mon frère est absent.

— Mais cette maison vous appartient ?

— Oui.

— Et je pensais que vous pouviez vous-même...

— Mon frère est absent, c'est lui qui s'occupe de tout, dit-elle de sa voix monotone, en levant pour la première

fois ses yeux sur Oblomoff et en les abaissant aussitôt.

« Elle a une expression bonne, agréable, songea Oblomoff avec condescendance. Ce doit être une brave femme. »

— Où travaille votre frère ?

— A la chancellerie.

— Quelle chancellerie ?

— Où l'on enregistre les moujiks. Je ne sais pas comment ça s'appelle.

Elle eut un sourire bienveillant, puis de nouveau son visage devint sérieux.

— Vous n'habitez pas seule avec votre frère ? demanda Oblomoff.

— Non, mon défunt mari m'a laissé deux enfants : un garçon de huit ans, et une fillette de six ans, répondit la patronne avec volubilité, et son visage s'anima. Puis, il y a la grand'mère, qui est souffrante, c'est à peine si elle sort pour aller à la messe ; jadis, elle accompagnait Akoulina au marché, mais depuis la Saint-Nicolas, ça ne va plus... A l'église, elle s'assoit sur les marches... Et puis, c'est tout. Parfois, ma belle-fille vient me voir, et Mikheï Andreievitch.

— Mikheï Andreievitch vient souvent vous voir ?

— Il passe parfois un mois à la maison. C'est un ami de mon frère. Ils ne se quittent presque jamais.

Et elle se tut, ayant épuisé sa provision de paroles et de pensées.

— Quel calme ! dit Oblomoff. Si ce n'était les aboiements du chien, on croirait qu'il n'y a pas âme qui vive dans cette maison.

Elle sourit pour toute réponse.

— Vous sortez quelquefois ? demanda Ilia Ilyitch.

— Oui, en été, le vendredi de la Saint-Ilia, nous sommes allés dans la banlieue, à « la Poudrière ».

— Il y avait beaucoup de monde à « la Poudrière ? » interrogea Oblomoff en regardant entre les plis du châle

entr'ouvert, le buste immobile, robuste et large comme un coussin.

— Non, il n'y avait pas grand monde. Dès le matin, la pluie s'est mise à tomber, mais vers le soir, le temps s'est éclairci. Généralement, il y a beaucoup de monde.

— Où allez-vous encore ?

— Nous sortons fort peu. Mon frère et Mikheï Andreievitch s'en vont à la pêche. Quant à nous autres, nous restons à la maison.

— Comment, toujours à la maison ?

— Toujours. L'année passée nous sommes allés à Kolpino ; de temps en temps nous nous promenons dans le petit bois. Le 24 juin, jour de nom de mon frère, nous recevons à dîner tous ses collègues de la chancellerie.

— Vous ne fréquentez personne ?

— Mon frère fréquente quelques amis. Quant à moi, je vais dîner les jours de Pâques et de Noël chez les parents de mon mari, avec les enfants.

Tous les sujets de conversation étaient épuisés.

— Vous avez des fleurs ? Les aimez-vous ?

— Non, dit-elle, toujours avec le même sourire, nous n'avons pas le temps de nous en occuper. Ce sont les enfants et Akoulina qui sont allés dans le jardin du comte, et le jardinier leur en a donné. Quant au géranium et aux aloès, ils furent plantés du vivant de mon mari.

A cet instant, la servante Akoulina fit irruption dans la chambre ; elle tenait un gros coq qui battait furieusement des ailes en poussant des cris.

— Est-ce ce coq-là qu'il faut donner au boutiquier ? demanda la servante.

— Va-t'en ! va-t'en ! dit la patronne d'un ton confus. Tu vois, j'ai des visites.

— Je voulais seulement savoir, fit Akoulina en prenant le coq par ses pattes et en le laissant pendre la tête en bas : il en offre soixante-dix kopecks.

— Va-t'en ! va-t'en à la cuisine, répétait Agafia Matveïvna, ce n'est pas celui-là, c'est le gris tacheté qu'il faut lui donner, ajouta-t-elle avec confusion, en cachant ses mains sous le châle et en baissant les yeux.

— Questions de ménage, observa Oblomoff.

— Oui, nous avons beaucoup de poules, nous vendons les œufs et les jeunes coqs. Nos voisins, et les habitants de la villa du comte nous achètent tout ce que nous avons, expliqua la jeune femme en se décidant enfin à lever son regard sur Oblomoff.

Sa figure prenait une expression à la fois sérieuse et concentrée, ses traits s'animaient aussitôt qu'elle parlait de choses qui lui étaient familières. Mais si on lui posait des questions n'ayant pas trait à des sujets pratiques et définis, elle répondait par un sourire monotone et silencieux.

— Il faudrait disposer ces meubles dans la pièce, fit Oblomoff.

— Oui, nous en avons l'intention, mais mon frère s'y est opposé, il craignait d'égarer vos objets... et Agafia Matveïvna lança sur Oblomoff un regard plus assuré, puis s'interrompit, sourit...

— Tiens, quel homme prudent ! Mais je n'ai pas le temps d'attendre son retour, peut-être pourriez-vous vous charger de lui dire que je n'ai plus besoin de cet appartement, et que je le prie de le céder à un autre locataire. De mon côté, je me mettrai à la recherche d'un amateur. Quant au bail, je vous prie de vouloir bien lui expliquer...

— Mais il n'est pas à la maison, insistait la jeune femme, vous feriez mieux de revenir demain, samedi ; c'est jour de congé, il n'ira pas à son bureau...

— Je suis très pris, je n'ai pas une minute ; veuillez lui dire simplement que je lui laisse l'acompte et que je trouverai un locataire...

— Mon frère n'est pas là, répétait Agafia Stepanovna

en hochant la tête et en jetant un regard par la fenêtre. On voit d'ici la rue qu'il longe en rentrant. Mais je n'aperçois personne.

— Eh bien, je suis obligé de prendre congé.

— Et lorsque mon frère rentrera, que dois-je lui dire ?... Quand déménagez-vous ? demanda-t-elle.

— Dites-lui que je vous ai priée... qu'à la suite de certaines circonstances...

— Venez demain, vous vous entendrez avec lui.

— Je ne suis pas libre.

— Alors, après-demain, dimanche, au sortir de la messe ; vous prendrez un verre d'eau-de-vie, des hors-d'œuvre. Mikheï Andreievitch sera des nôtres.

— Mais non, je ne suis pas libre dimanche.

— La semaine prochaine peut-être... Et quand déménagez-vous ? Je ferai balayer, laver le parquet pour votre arrivée.

— Je n'ai pas l'intention de déménager, dit Oblomoff en scandant chaque mot et en fixant machinalement le buste de la femme. A la suite de circonstances exceptionnelles... Alors, je puis compter sur vous pour le dire à votre frère ?

— Il sera là dans une demi-heure, dit Agafia Stepanovna avec insistance, et une inquiétude subite perça dans ses paroles. On aurait dit qu'elle cherchait à retenir Oblomoff par le son de sa voix.

— Je ne puis attendre plus longtemps, répondit Ilia Ilyitch, d'un ton ferme, en ouvrant la porte.

En l'apercevant, le chien se mit à aboyer de toutes ses forces, en secouant sa chaîne. Le cocher, qui s'était assoupi sur son siège, la tête appuyée sur sa main, tira les rênes. Les poules se dispersèrent en poussant des cris de panique. Quelques visages curieux apparurent aux fenêtres.

— Je dirai à mon frère que vous êtes venu, dit la patronne, tandis qu'Oblomoff prenait place dans la voiture.

— Oui, je repasserai ces jours-ci.

La voiture d'Oblomoff traversa lentement la cour, franchit le portail, accompagnée des jappements furieux du chien, puis rebondit plusieurs fois sur les mottes de terre desséchée de l'impasse.

Au coin de la rue, Ilia Ilyitch aperçut un homme d'âge incertain, vêtu d'un pardessus râpé, qui portait sous le bras un grand paquet enveloppé dans du papier. Il s'appuyait sur une forte canne, et ses pieds étaient chaussés de galoches, bien que le temps fût sec.

Il marchait rapidement, d'une lourde démarche, et semblait vouloir enfoncer le pavé de bois avec ses pieds. En se retournant, Oblomoff le vit entrer dans la cour de la veuve Pshenitzine.

— Ce doit être le frère, se dit-il. Eh ! que le diable l'emporte ! Je perdrai une heure à palabrer avec lui, il fait chaud et je commence à avoir faim. D'ailleurs Olga m'attend... à une autre fois.

— Voyons, dépêche-toi, dit-il au cocher. Puis il songea :

« Et l'appartement ? Je devrais me mettre immédiatement à la recherche d'un logement. »

Il suivit des yeux la haute palissade de bois qu'ils étaient en train de longer :

— Je devrais aller faire un tour du côté de la rue Konniouchennaya ou Morskaya... Bah ! à une autre fois. Allons, fouette, cocher !

## IX

A la fin du mois d'août, la pluie se mit à tomber. Une épaisse fumée s'échappa des cheminées des quelques villas munies d'un appareil de chauffage. Peu à peu, les maisons se vidèrent.

Oblomoff n'était plus retourné en ville. Un matin, il vit déménager les meubles de Maria Mikhaïlovna. A présent Oblomoff ne redoutait plus les changements et avait pris l'habitude de dîner en ville, mais il ne savait quelle décision prendre au sujet de son installation.

Il frémit à l'idée de demeurer seul à la campagne, lorsque le parc serait désert, et les volets d'Olga clos pour l'hiver. Il erra dans les chambres vides, fit le tour du parc, suivit les sentiers abandonnés. Son cœur se serrait de tristesse.

Il donna l'ordre à Zakhare et à Anissia de se rendre dans le quartier de la Vyborgskaya et résolut de descendre chez la commère de Tarantieff, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un appartement. Il partit pour la ville, dîna dans un restaurant de fortune, et passa la soirée chez Olga.

Mais ces soirées d'automne ne ressemblaient guère aux heures qu'ils avaient passées ensemble dans le parc et dans les bois. Ilia Ilyitch ne pouvait plus voir Olga deux

et trois fois par jour. La femme de chambre, Katia, ne lui apportait plus de petits mots de la part de sa maîtresse, il ne lui envoyait plus de billets doux par l'entremise de Zakhare. Tout ce délicieux poème d'amour estival semblait à présent ralentir son rythme.

Il leur arrivait de se taire pendant des demi-heures entières ; Olga s'absorbait dans son ouvrage, comptait les points du canevas du bout de son aiguille ; Oblomoff, s'abandonnant à la rêverie, songeait à l'avenir lointain. Parfois seulement, en rencontrant le regard d'Olga, il frémissait de passion, et lui souriait tendrement en voyant briller dans ses yeux un éclair de bonheur silencieux.

Il se rendit trois soirs de suite chez Olga et dîna chez elle, sous prétexte que son installation n'était pas encore prête, et qu'il ne pourrait déménager que la semaine prochaine. Le quatrième jour, il se sentit gêné et ne se décida pas à aller voir Olga ; après avoir rôdé autour de sa maison, il rentra se coucher en soupirant. Le cinquième jour, elles dînèrent en ville.

A la fin de la semaine, Olga lui donna rendez-vous dans une boutique et lui dit qu'il pouvait l'accompagner jusqu'à la maison à pied, tandis que la voiture les suivrait au pas. Tout cela était fort gênant. Il rencontra quelques personnes de connaissance, qui le saluèrent : quelques-unes l'arrêtèrent pour lui parler.

— Ah ! mon Dieu, quelle torture ! se disait-il en transpirant à force de crainte et de confusion.

Il sentait le regard de *ma tante* fixé sur lui ; elle respirait son flacon de sels, comme si c'était lui, Oblomoff, qui lui avait donné la migraine. Et quelle distance à parcourir tous les jours ! Il mettait au moins trois heures pour se rendre du quartier de la Vyborgskaya jusqu'à la demeure de la jeune fille, et pour en revenir.

— Voyons, allons parler à la tante, insistait Oblomoff.

— As-tu été au Tribunal ?

Oblomoff était tenté de répondre : « Oui, j'y suis allé, tout est arrangé », mais il n'osait pas mentir à Olga. Il soupira :

— Si tu savais comme c'est difficile !

— As-tu parlé au frère de ta propriétaire ? As-tu trouvé un appartement ?

— Il n'est jamais à la maison le matin et, dans l'après-midi, je suis absent... demain, c'est dimanche, il n'ira pas à son bureau.

— Tant que ces affaires ne seront pas arrangées, dit Olga, il est impossible de parler à *ma tante*, et nous devons espacer nos rendez-vous.

— C'est vrai, murmura craintivement Oblomoff.

— Viens dîner dimanche, et mercredi nous serons seuls ; tu pourras aussi nous rejoindre au théâtre.

— Oui, oui, c'est parfait, répétait Oblomoff, enchanté de ce que la jeune fille se chargeât du programme des rendez-vous.

— Et s'il fait beau, conclut Olga, je me rendrai au « Jardin d'été », et tu pourras m'y retrouver. Cela nous rappellera le parc... notre parc, répéta-t-elle avec émotion.

Il lui baisa la main sans mot dire et la quitta. Elle le suivit tristement du regard, puis s'assit au piano, et se plongea dans la musique. Son cœur se serrait, elle chanta sans inspiration.

Le lendemain, Oblomoff se leva, et revêtit la redingote qu'il avait l'habitude de porter à la campagne. Il s'était depuis longtemps séparé de sa robe de chambre qu'il avait fait enfermer dans une de ses armoires.

Zakhare entra dans la chambre et lui présenta, en chancelant, comme de coutume, le café du matin.

— Quel excellent café ! s'écria Oblomoff. Qui l'a fait ?

— C'est la patronne elle-même ; elle le fait depuis six jours ; elle dit que nous mettons trop de chicorée,

et que nous ne le faisons pas suffisamment bouillir.

— Il est excellent ! répéta Oblomoff en remplissant une seconde tasse, remercie-la de ma part.

— La voici, fit Zakhare, en indiquant la porte entr'ouverte qui menait dans une chambre voisine. C'est l'office ; elle s'y tient et elle y range son café, son sucre, sa vaisselle.

Oblomoff aperçut le dos de la patronne, sa nuque, son cou très blanc, ses coudes nus.

— Pourquoi ses coudes remuent-ils ? demanda Ilia Ilyitch.

— Je ne sais. Sans doute, repasse-t-elle des dentelles.

Oblomoff voyait ses coudes qui s'agitaient, le dos qui se courbait, puis se redressait. Lorsqu'elle se baissait ainsi, elle montrait un jupon très propre, des bas bien lavés, des jambes fortes.

— La veuve d'un fonctionnaire ! songea Oblomoff, et ses bras sont blancs comme ceux d'une comtesse. Et des fossettes...

A midi, Zakhare vint demander à son maître s'il ne voulait pas goûter du pâté de la maison. C'est la patronne qui le lui proposait.

— Aujourd'hui c'est dimanche, ils font un pâté.

— Non, merci, dit Oblomoff d'un air méprisant : il est sans doute farci d'oignons et de carottes.

— Le pâté est aussi bon que nos pâtés d'Oblomovka, répliqua le domestique. Il est farci de poulet et de champignons frais.

— Mais cela doit être excellent ! Apporte-moi un morceau. Qui confectionne ces pâtés ? cette servante dégoutante ?

— Elle n'en serait pas capable, dit Zakhare avec dédain. Sans la patronne, jamais elle ne se débrouillerait. La patronne ne bouge pas de la cuisine. Elle a cuit le pâté avec l'aide d'Anissia.

Au bout de cinq minutes, un bras nu apparut dans l'entre-bâillement de la porte. Une main émergea du châle qu'Oblomoff avait déjà vu, et lui présenta une assiette sur laquelle fumait une immense tranche de pâté.

— Je vous remercie, s'écria Oblomoff avec une douce amabilité, en prenant l'assiette, et en fixant à travers la fente le buste haut et les épaules nues.

La porte se referma brusquement.

Une voix demanda :

— Voulez-vous de la vodka ?

— Je vous remercie, je ne bois pas, répondit Oblomoff d'une voix encore plus caressante. Qu'est-ce que c'est que cette vodka ?

— Nous la fabriquons nous-mêmes avec des feuilles de cassis, disait la voix.

— Je n'en ai jamais pris au cassis, permettez-moi d'en goûter deux doigts.

De nouveau le bras nu apparut. La main présenta une assiette et un petit verre de vodka. Oblomoff but. L'eau-de-vie lui parût excellente.

— Je vous remercie, dit-il, en essayant de jeter un coup d'œil dans la chambre voisine, mais la porte se referma aussitôt.

— Pourquoi ne me permettez-vous pas de vous souhaiter le bonjour ? s'écria Oblomoff avec reproche.

— J'ai ma robe de travail, j'ai passé ma matinée à la cuisine. Je vais m'habiller tantôt. Mon frère va revenir de la messe à l'instant...

« Comme elle est aimable, simple, songea Oblomoff. Il y a quelque chose en elle, qui... Et quelle propreté ! »

## X

A mesure que l'hiver approchait, les tête-à-tête entre Olga et Oblomoff devenaient de plus en plus rares. A présent, Maria Mikhaïlovna recevait ses amis et connaissances, et pendant des journées entières Oblomoff ne parvenait pas à dire deux mots à Olga en particulier. Ils échangeaient des regards silencieux. Parfois, les yeux de la jeune fille exprimaient la lassitude et l'impatience. Elle fronçait le sourcil en regardant les visiteurs. Oblomoff s'ennuyait, et, un jour, aussitôt après dîner, il se leva pour partir.

— Où allez-vous ? demanda Olga avec surprise.

— Permettez... je vais rentrer.

— Pourquoi ? Qu'avez-vous l'intention de faire ?

— Mais...

— Qui vous a autorisé ? Auriez-vous, par hasard, l'intention de dormir ?

— Vous n'y songez pas ! Dormir dans la journée ! Non, je m'ennuie tout simplement. Et il posa son chapeau.

— Ce soir, nous nous verrons au théâtre.

— Oui, et je n'aurai pas le droit de m'asseoir dans votre loge ! soupira Oblomoff.

— Qu'importe ! Nous nous verrons de loin. Tu vien-

dras me voir pendant l'entr'acte, tu me feras monter en voiture. Veuillez ne pas vous plaindre, Monsieur.

Il n'y avait rien à faire. Oblomoff se rendit au théâtre, bâilla en ouvrant une bouche suffisamment grande pour avaler la scène, croisa les jambes :

— Si seulement tout cela pouvait finir plus vite ! Je n'en peux plus de ces longues courses !

Pendant l'entr'acte, il se rendit dans la loge d'Olga, fraya son chemin entre deux jeunes élégants, et au bout de cinq minutes, s'en retourna aux fauteuils d'orchestre. Les deux jeunes élégants s'y trouvaient déjà.

— Qui était ce monsieur qui est entré dans la loge ? demanda l'un des jeunes gens.

— Un monsieur Oblomoff, répondit l'autre avec dédain.

— Qu'est-ce que c'est que cet Oblomoff ?

— Un gentilhomme de campagne, un ami de Stoltz.

— Ah ! fit l'autre d'un ton significatif, un ami de Stoltz. Et que fait-il ici ?

— *Dieu sait*, répondit le premier en français, et chacun retourna à sa place.

« Qu'est-ce que c'est que ce monsieur ?... Un monsieur Oblomoff... Que fait-il ici ?... *Dieu sait !* se répétait Ilia Ilyitch. Un monsieur ?... Que fait-il ici ?... mais j'aime Olga, je suis son... Ah ! voilà que le monde commence à jaser ! Il faut que cela finisse ! »

Il ne voyait plus ce qui se passait sur la scène, et ne regardait pas les chevaliers, les grandes dames qui gesticulaient au milieu du décor. L'orchestre faisait un bruit d'enfer, mais il n'entendait pas une note. Il regardait de tous côtés, et comptait dans les rangs les visages de connaissance. Ici, là... tout le monde semblait murmurer :

— Qu'est-ce que c'est que ce monsieur qui est entré dans la loge d'Olga ?

— Oui, on me connaît parce que je suis l'ami de

Stoltz. Pourquoi est-ce que je fréquente Olga ? Dieu sait !

Il leva les yeux sur la loge de la jeune fille. Le binocle d'Olga était braqué sur lui.

— Ah ! mon Dieu ! Elle ne me quitte pas des yeux. Qu'a-t-elle découvert en moi ? Un joli trésor ! Oui, et ces jeunes insolents sont en train de me dévisager ! Mon Dieu ! Mon Dieu !... Non, ce soir, je n'irai pas chez elle. Il faut régler les affaires au plus vite... et puis... Et je n'ai toujours pas de réponse d'Oblomovka. J'aurais dû partir depuis longtemps, épouser Olga. Elle continue à me regarder !

Et sans attendre la fin de l'opéra, il rentra à la maison.

Un jour, Ilia Ilyitch était couché sur son canapé et jouait avec sa pantoufle ; tantôt il la jetait en l'air, tantôt la rattrapait du bout du pied. Zakhare entra dans la pièce et s'arrêta près de la porte.

— Que me veux-tu ? demanda Ilia Ilyitch.

— Avez-vous trouvé un appartement ? interrogea Zakhare à son tour.

— Pas encore. Mais pourquoi cette question ?

— Je n'ai pas encore tout déballé. La vaisselle, les vêtements, les malles sont empilés dans la chambre à débarras. Faut-il commencer à ranger ?

— Non, dit Oblomoff d'un air distrait, j'attends une réponse de la campagne.

— Alors la noce sera pour après Noël ?

— Quelle noce ? s'écria Oblomoff en se dressant sur son séant.

— Mais la vôtre, naturellement, répondit Zakhare, comme s'il parlait d'une question depuis longtemps résolue. Vous vous mariez, n'est-ce pas ?

— Moi... je me marie ?... et avec qui, s'il te plaît ?

— Mais avec mademoiselle Ol...

Zakhare n'eut pas le temps d'achever, et déjà Oblomoff se penchait sur lui menaçant.

— Misérable ! qui t'a donné une idée pareille ? hurla Ilia Ilyitch, en marchant sur Zakhare.

— Je ne suis pas un misérable, Dieu merci, balbutia Zakhare, les gens de Maria Mikhailovna disaient déjà en été que...

— Pas un mot de plus !

— Mais l'aurais-je par hasard inventé ?

— Pas un mot !

Et, d'un geste impérieux, Oblomoff indiqua la porte à son domestique. Puis, se ravisant, il le rappela :

— Comment as-tu pu poser une question aussi absurde à ton barine ?

« Voilà ! » songea Zakhare en s'attendant avec mélancolie au flot de « paroles lamentables » qui allait surgir de la bouche de son maître.

— Je te demande comment tu as pu te mettre en tête une idée aussi grotesque ?

Zakhare se taisait.

— M'entends-tu ?

— Permettez, Ilia Ilyitch, je vais appeler Anissia.

— C'est à toi que je veux parler et non pas à Anissia ; parle, réponds.

— Je n'ai rien inventé, fit Zakhare, ce sont les gens de Maria Mikhailovna qui l'ont dit.

— Et d'où l'ont-ils appris ?

— Est-ce que je sais, moi ! Katia l'a dit à Semione, Semione à Nikita, Nikita à Vassilissa, Vassilissa à Anissia, et Anissia à moi... expliqua Zakhare.

« Mon Dieu ! tous, tous ! » songea Oblomoff avec effroi, puis il s'écria en donnant un coup de poing sur la table :

— Ce ne sont là que des bêtises ! des absurdités ! Cela ne peut pas être !

— Pourquoi ? fit Zakhare d'un ton plein d'indifférence. C'est une chose fort naturelle que de se marier. Vous n'êtes pas le seul. Tout le monde se marie.

— Tu trouves cela tout naturel ? Écoute, je vais t'expliquer. Lorsqu'un homme se marie, tous les gens oisifs se mettent à jaser : femmes, enfants, domestiques, boutiquiers. L'homme cesse de s'appeler Ilia Ilyitch ou Pierre Petrovitch, on l'appelle : « le fiancé ». Hier, personne ne le regardait, aujourd'hui tout le monde le dévisage bouche bée, comme s'il était un monstre. Il ne peut plus sortir dans la rue ou aller au théâtre sans qu'on se mette à répéter sur son passage : « Le fiancé, le fiancé ! » Et chaque personne qui s'approche de lui croit de son devoir de prendre une expression aussi stupide que celle que tu portes en ce moment sur ta figure. Cependant, dès le matin, le fiancé court comme un fou chez sa fiancée, ganté de clair, tiré à quatre épingles ; il n'a pas le droit de s'ennuyer, de manger à sa faim, de boire lorsqu'il a soif, il doit se nourrir d'air et de fleurs. Eh bien, en serais-je capable, moi ? Comprends-tu, à présent ?... Tu as oublié combien cet état comprend d'agitation, de courses. Et qui les fera, ces courses ? Toi, peut-être ! Je ne puis pourtant pas me mettre en quatre ! Et tout le monde en ville se mettra à répéter : « Oblomoff se marie, le saviez-vous ? Est-ce possible ? Qui épouse-t-il ? Qui est-elle ? A quand le mariage ? » disait Oblomoff sur des tons différents : — Mais cela seul me rendrait malade, je serais obligé de garder le lit. Et toi tu parles de noces !

— Voulez-vous que j'appelle Anissia, murmura Zakhare.

— Pourquoi veux-tu que je parle à Anissia. C'est toi qui as fait courir ce bruit absurde ?

— Ah ! mon Dieu ! soupira Zakhare, j'ai sans doute mérité la colère du Ciel !

— As-tu seulement songé aux dépenses, reprit Oblomoff. D'où veux-tu que je prenne tout cet argent ? Et l'appartement ? Comment le trouver ? J'aurais mille

roubles à payer ici, et trois mille roubles pour un nouveau logement, sans compter les frais d'installation. Et la voiture, et les appointements du chef, les dépenses quotidiennes ! Tu sais quels sont les revenus que je reçois d'Oblomovka, et ce que m'écrit le Starosta : « Quelque chose comme deux mille roubles de moins que l'année passée. » Et je dois construire une route, des écoles, payer mon voyage de Pétersbourg à Oblomovka. Et où veux-tu que je vive ? Je n'ai même pas de maison. Et toi tu parles de noce !

Oblomoff s'interrompt. Il était lui-même épouvanté du sombre tableau qu'il venait de tracer. Il changea d'expression et se plongea dans ses pensées. Puis, semblant se réveiller d'une longue rêverie, il aperçut Zakhare :

— Que me veux-tu ? demanda-t-il d'un air sombre : tu peux t'en aller.

Zakhare fit un pas vers la porte. Oblomoff l'arrêta :

— Comment as-tu osé faire courir des bruits pareils ?

— Mais je n'y ai jamais pensé, Ilia Ilyitch ! Ce sont les gens de Maria Mikhailovna qui affirmaient que le Barine songeait à se marier.

— Silence ! cria Oblomoff. Pas un mot ! Jamais. As-tu compris ?

— Oui, fit Zakhare d'une voix timide.

— Si jamais on venait à en parler en ta présence, dis que ce n'est là que bêtise et mensonge, chuchota Oblomoff. Qui l'a dit le premier ?

— Katia l'a dit à Semione, Semione l'a dit à Nikita, Nikita à Vassilissa, répéta Zakhare à voix basse.

— Et toi, tu l'as dit à tout le monde. Quelle honte ! Calomnier ton propre maître !

— De grâce, ne me tourmentez pas, gémit Zakhare, je vais appeler Anissia, elle est au courant de tout...

— Quoi, que dis-tu ? Elle sait tout ? Réponds immédiatement.

D'un bond, Zakhare avait gagné la porte et franchi le seuil de la cuisine :

— Lâche la poêle et va trouver le barine, dit-il en indiquant la porte de son ponce.

Anissia passa la poêle à Akoulina, abaissa le pan de sa jupe, qu'elle ajusta sur ses hanches et, ayant préalablement essuyé son nez de son index, se dirigea vers la chambre du maître. Elle eut vite fait de tranquilliser Ilia Ilyitch, en lui disant que personne n'avait songé à parler de son mariage, et que c'était la première fois qu'elle entendait cette histoire. Elle était prête à le jurer sur l'icone pendue au mur. Bien au contraire, on avait dit que c'était monsieur le baron qui avait demandé la main de mademoiselle.

— Comment, le baron ? s'écria Oblomoff en sursautant, et il sentit son cœur et ses membres se glacer d'horreur.

— Mais ce ne sont là que des bêtises, s'empressa de dire Anissia, en s'apercevant de sa bévue. C'est Katia qui l'a dit à Semione, Semione à Marthe ; Marthe l'a répété à Nikita en embrouillant tout, et Nikita a dit que ce serait une bonne chose si le barine Ilia Ilyitch épousait mademoiselle.

— Quel imbécile que ce Nikita, fit Oblomoff ; mais prends garde de ne plus souffler mot de toute cette affaire, ajouta-t-il en la menaçant du doigt.

Il songea : « Le voilà le bonheur ; qu'il est précaire ! inconstant ! Le voile de la mariée, la couronne de fleurs d'oranger, l'amour, l'amour ! Et où prendre l'argent pour vivre ? Toi, aussi, ô bonheur conjugal, tu es à vendre et à acheter ! »

Depuis ce jour-là, les rêves dorés, la joie paisible quittèrent Oblomoff. Il dormit mal, mangea à contre-cœur, envisagea toute chose d'un air sombre et préoccupé.

Il avait voulu faire peur à Zakhare et s'était fait peur

à lui-même, en examinant les côtés pratiques du mariage. Il comprit que la poésie ne suffisait pas, qu'il fallait entreprendre des démarches réelles, officielles, s'occuper de questions concrètes, et obéir au plus strict des devoirs.

Il s'était figuré tout autrement cet entretien avec Zakhare. Il avait eu l'intention de lui annoncer son mariage d'une voix solennelle ; il s'était imaginé que Zakhare pousserait un cri de surprise, se jetterait à ses pieds ; il lui donnerait vingt-cinq roubles, et dix roubles à Anissia.

Oblomoff se souvint de ses longues rêveries, du frémissement de bonheur qu'il avait éprouvé jadis, il se souvint de la main d'Olga qui pressait la sienne, de son baiser passionné... et tressaillit. Une voix chuchota à son oreille :

— C'est fini, le rêve s'est envolé. Et que faire à présent ?

## XI

« Quatre mois ! encore quatre mois ! songeait Oblomoff en gravissant l'escalier d'Olga. Quatre mois de contrainte, de rendez-vous clandestins, de regards soupçonneux, de sourires ironiques ! Mon Dieu ! quand verrai-je la fin de ces tourments ? Et Olga qui insiste ! Elle est si obstinée, si difficile à convaincre... »

Oblomoff traversa l'appartement, sans rencontrer personne. Olga était installée dans son petit boudoir, contigu à sa chambre à coucher, et semblait plongée dans la lecture.

Il s'approcha d'elle ; elle tressaillit, puis lui tendit la main en souriant mais d'une façon distraite, sans lever les yeux du livre.

— Tu es seule ? demanda Ilia Ilyitch.

— Oui, ma tante est allée à Tzarskoïe-Selo ; elle voulait m'emmener. Tiens, tu as l'air préoccupé.

— J'ai reçu une lettre d'Oblomovka, dit-il d'une voix monotone.

— L'as-tu sur toi ?

Ilia Ilyitch lui tendit le papier.

— Je ne puis rien déchiffrer, dit-elle en l'examinant.

Oblomoff le lui prit des mains et lut la lettre à haute voix. C'était un de ses voisins qui lui écrivait :

« Je vous prie de vouloir bien transmettre vos pleins pouvoirs à une autre personne, car je suis trop absorbé par mes propres affaires pour m'occuper sérieusement de celles que vous m'avez confiées. Vous feriez encore mieux de vous rendre vous-même sur les lieux et de vous y installer. La propriété est excellente, mais complètement abandonnée. Il faudrait tout d'abord déterminer la corvée, et les sommes d'argent que vous doivent les paysans. Il est impossible de le faire en l'absence du propriétaire. Les paysans en font à leur tête et refusent d'obéir au nouveau *Starosta*. Quant à l'ancien *Starosta*, c'est un filou, et il faudrait le surveiller. Il est difficile de préciser pour l'instant le chiffre exact de votre revenu. Vu le désordre qui règne actuellement dans la propriété, je ne pense pas qu'il puisse dépasser trois mille roubles, et encore seulement si vous le touchez sur place. Je ne parle que de votre revenu en blé, car les redevances ne vous rapporteront rien. Il faudrait tirer cette question au clair, et calculer le chiffre des arriérés qui vous sont dus. Le prix du blé est élevé, et vous pourriez toucher votre argent, à condition de surveiller la vente en personne. Pour le moment, vous n'avez pas un sou en caisse. En ce qui concerne la route de Verkliovo et le pont, n'ayant reçu aucune réponse de votre part, j'ai décidé avec mes voisins que cette route passerait près de mon village, de sorte qu'Oblovka se trouvera à l'écart. Je me permets une fois de plus d'insister auprès de vous pour hâter votre arrivée. Au bout de trois mois vous connaîtrez exactement le chiffre de votre revenu à venir. A propos, voici l'époque des élections. Désirez-vous vous faire inscrire sur la liste des juges de district ? Hâtez-vous. Votre maison est en fort mauvais état (ajoutait le voisin en terminant sa lettre). J'ai donné l'ordre à la fille d'étable, au vieux

cocher et aux deux vieilles servantes, de déménager dans l'isba voisine, car il est dangereux d'habiter plus longtemps la grande maison. »

— Eh bien, que vas-tu faire, à présent ? demanda Olga après un court silence.

— J'ai consulté aujourd'hui le frère de ma patronne, répondit Oblomoff. Il me recommande un fondé de pouvoirs, Issay Fomitch Zaterty. Je vais le charger de régler toutes ces questions.

— Comment ? tu veux confier à un étranger, à un inconnu, le soin de récolter les redevances, de débrouiller les litiges avec les paysans, de vendre le blé !...

— Il me dit que c'est un homme intègre, qu'il a travaillé pendant douze ans dans le même service que lui. Il est un peu bègue, mais ce n'est rien...

— Ce frère de ta patronne, comment est-il ? Tu le connais bien ?

— Non, mais il me paraît un homme pratique, débrouillard, et puis, j'habite sa maison, il aurait honte de me voler.

Olga se taisait et baissait les yeux.

— Sinon, je devrais y aller moi-même, et j'avoue que cela ne me tente guère. J'ai perdu l'habitude de voyager par route, surtout en hiver... ou plutôt... cela ne m'est jamais arrivé.

Elle continuait à garder ses yeux abaissés, et fixait la pointe de sa chaussure.

— Même au cas où je me serais rendu à Oblomovka, les choses en seraient restées là. Les paysans me rouleraient, je n'arriverais jamais à mettre de l'ordre dans toutes ces affaires. Le Starosta me ferait croire tout ce qu'il voudrait et me verserait l'argent selon sa fantaisie. Quel dommage qu'André soit absent ! C'est lui qui arrangerait tout !

Olga sourit, mais son cœur se gonfla d'amertume.

Elle jeta un regard par la fenêtre et suivit, à travers ses paupières mi-closes le flux des voitures qui remontait la rue.

— Ce fondé de pouvoirs a géré une grande propriété, reprit Oblomoff, et le patron ne l'a congédié que parce qu'il était un peu bègue. Je lui confierai les papiers nécessaires, les plans. Il s'occupera de l'achat des matériaux pour la construction de la maison, récoltera les redevances, vendra le blé, m'apportera l'argent... et alors... Que je suis content, ma chère Olga, ajouta-t-il en lui baisant la main, de ne pas être obligé de te quitter. Je n'aurais guère supporté cette séparation. Seul, sans toi, à la campagne, quelle horreur ! Mais à présent, nous devons redoubler de prudence.

Elle le regardait avec de grands yeux tristes, et attendait la fin de son discours.

— Oui, balbutia Oblomoff, nous voir rarement. Hier, on a de nouveau jasé chez ma propriétaire... et je ne veux pas que cela se répète. Aussitôt que mes affaires seront en ordre, le fondé de pouvoirs veillera à la construction de la maison, m'enverra l'argent... tout cela sera réglé dans le courant d'une année. Et alors, plus de séparation. Nous parlerons à ta tante, et... et...

Il leva son regard sur Olga. Elle avait perdu connaissance. Sa tête était penchée de côté, on apercevait ses dents à travers les lèvres bleuissantes. Il ne s'était pas aperçu qu'au moment où il avait prononcé les mots : « *Aussitôt que mes affaires seront en ordre...* », Olga avait pâli et avait cessé d'entendre.

— Olga !... Mon Dieu ! elle s'est trouvée mal ! s'écria Ilia Ilyitch en tirant sur la sonnette.

— Mademoiselle est souffrante, dit-il à Katia qui venait d'accourir. Vite de l'eau, de l'esprit de vin !

— Seigneur ! Mademoiselle était si joyeuse ce matin ! Qu'est-il arrivé ? répétait Katia en courant chercher les remèdes.

Olga ouvrit les yeux, se leva avec l'aide de Katia et d'Oblomoff, et se dirigea vers sa chambre.

— Ce n'est rien, dit-elle faiblement. Mes nerfs sont en déroute ; j'ai mal dormi cette nuit. Katia, ferme la porte. Puis se tournant vers Oblomoff : Attendez-moi, je reviendrai.

Au bout d'une demi-heure, Oblomoff sortit dans le couloir, ouvrit la porte de la lingerie.

— Comment va Mademoiselle ?

— Pas trop mal. Mademoiselle s'est étendue et m'a renvoyée. Puis, lorsque je suis revenue, je l'ai trouvée assise dans son fauteuil.

Oblomoff retourna au salon, guettant la porte de la chambre voisine. Puis il frappa légèrement. Pas de réponse.

Il s'assit et se plongea dans une profonde méditation. Il songea à bien des choses au cours de cette heure interminable, prit des résolutions. A présent, il était décidé à aller lui-même à Oblomovka, en compagnie de son homme d'affaires, afin de récolter les redevances. Il écrirait à Stoltz qui lui enverrait de l'argent. Puis il se fiancerait officiellement avec Olga, chargerait Ivan Guérassimovitch de lui trouver un appartement, emprunterait une somme suffisante pour célébrer le mariage... Dieu que tout cela était simple ! comment n'y avait-il pas songé. Le bonheur était à portée de la main !

Il se sentit tout joyeux à cette pensée, se leva, marcha dans la chambre, en faisant claquer ses doigts. Il avait envie de crier, de rire. Il s'approcha de la porte de la jeune fille, et l'appela doucement :

— Olga ! Olga ! j'ai une nouvelle à vous annoncer. Vous ne vous attendez pas...

Il résolut même de ne pas quitter la maison avant le retour de la tante, afin de pouvoir lui parler :

— Ce soir même, je lui expliquerai tout, et je sortirai d'ici fiancé.

La porte s'ouvrit lentement et Olga parut sur le seuil. Oblomoff la regarda et sa joie tomba aussitôt. Olga semblait vieillie. Elle était pâle, mais ses yeux brillaient, ses lèvres étaient serrées. Chaque trait de son visage témoignait d'une vie intense, concentrée.

Il lut dans son regard une décision, mais laquelle ? Son cœur battait à se rompre. Il n'avait jamais éprouvé pareille émotion.

— Écoute, Olga, ne me regarde pas ainsi, tu me fais peur, dit-il. J'ai changé d'avis. Il faut faire autrement, reprit-il en abaissant sa voix et en tâchant de comprendre cette nouvelle expression des yeux, de la bouche de la jeune fille. J'ai résolu d'aller moi-même à Oblovka avec le fondé de pouvoirs, afin de...

Elle le fixait sans mot dire, comme un fantôme.

Il devinait vaguement la sentence qu'elle allait prononcer et prit son chapeau. Mais il tremblait d'avance à l'idée d'entendre les paroles fatales, et tâchait de gagner du temps. Il demanda enfin :

— Ai-je bien compris ?

Elle inclina la tête lentement, doucement. Bien qu'il eût deviné sa pensée dès les premières minutes de cet entretien, il pâlit et demeura immobile devant elle.

— Tu vas me haïr ? murmura Ilia Ilyitch.

— Pourquoi ?

— Je t'ai fait beaucoup de mal.

— Tu ne m'as rien fait.

— J'ai osé t'aimer ; n'est-ce pas une insulte ? Tu t'es trompée sur mon compte.

— Je ne regrette pas, mais je souffre, je souffre... murmura-t-elle, puis s'arrêta pour reprendre haleine.

— Je suis plus malheureux que toi. Mais suis-je digne de ta souffrance ?

— Je suis punie pour avoir été par trop orgueilleuse. J'étais sûre de ma propre force, et je me suis trompée. J'ai cru que je pourrais te ressusciter, que tu étais ca-

pable de revivre pour moi, mais tu es mort depuis longtemps. Une pierre serait devenue sensible après tout ce que j'ai fait. A présent, je ne ferai plus rien, tout est inutile ! Tu es mort ! N'ai-je pas raison, Ilia ?

Il secoua négativement la tête :

— Et pourtant, toi aussi, tu es persuadé qu'il n'y a plus d'espoir ? répéta la jeune fille.

— Oui, répondit Oblomoff, tu as raison. Mais peut-être... d'ici un an...

Il n'avait pas le courage de donner le coup de grâce à son bonheur.

— Et tu penses encore que tes affaires s'arrangeront d'ici un an ? Songe !... Écoute, Ilia ! Si tu es un honnête homme... souviens-toi, nous ne sommes plus des enfants. Si, après avoir interrogé ta conscience, tu peux m'affirmer que tu seras un compagnon digne de ta femme, si tu me réponds oui, je reprends ma décision, voici ma main, je te suivrai partout où tu voudras aller..., à la campagne, à l'étranger, même dans cet appartement du quartier de la Vyborgskaya !

Il se taisait. Puis :

— Si tu savais comme je t'aime !

— Je ne m'attends pas à des déclarations d'amour, mais à une réponse brève, dit-elle presque sèchement.

— Olga, ne me tourmente pas ! suppliait Oblomoff d'une voix morne.

— Parle, Ilia ! est-ce que j'ai raison, oui ou non ?

— Oui, dit-il d'une voix ferme et assurée, tu as raison.

— En ce cas, nous devons nous séparer. Hâte-toi de partir. Il ne faut pas qu'on te trouve ici, et qu'on s'aperçoive de ma mine défaite.

Oblomoff ne se décidait pas à partir. Il fixait le plafond, en faisant de vains efforts pour quitter la pièce. Ses jambes refusaient de lui obéir. Il voulait parler, mais sentait sa bouche sèche, sa langue pétrifiée ; sa voix s'étranglait dans sa gorge. Il tendit sa main à Olga,

— Cela veut dire...

Mais il ne put achever sa phrase, et son regard demandait pardon à la jeune fille.

Elle aussi voulut parler et ne trouva pas la force nécessaire.

— Adieu, adieu ! sanglota-t-elle.

Oblomoff se taisait et assistait avec effroi à ces larmes, sans oser les interrompre. Il n'éprouvait aucune pitié ni envers elle, ni envers lui-même. N'était-il point lamentable, lui aussi ? Elle se laissa tomber dans un fauteuil, et, appuyant son mouchoir sur ses yeux, elle pleura amèrement. Ses larmes coulaient mornes et glacées comme ces pluies d'automne impitoyables qui fauchent les moissons.

— Olga, dit-il enfin, pourquoi me tourmenter ainsi ? Tu m'aimes, tu ne supporteras point la séparation. Prends-moi tel que je suis, aime-moi pour ce que j'ai de bon.

Elle secoua la tête.

— Non, non, ne crains rien ! Je me connais. Je pleurerai toutes les larmes de mon cœur, et ensuite mes yeux redeviendront secs. Va... non, non, reste encore un peu auprès de moi. Je souffre !...

— Et si ta blessure ne se referme jamais ? Si tu tombes malade ! si tu meurs ! dit-il avec épouvante.

— Non, s'écria-t-elle en levant la tête, je viens de comprendre que j'aimais en toi un être imaginaire, que nous avons inventé, Stoltz et moi. J'aimais le futur Oblomoff. Tu es bon, tu es doux, Ilia. Tu caches ta tête sous ton aile, et ne désires rien d'autre. Tu ne demanderais pas mieux que de roucouler sous ton toit durant toute ta vie. Je ne suis pas comme toi. J'ai besoin d'autre chose, mais je ne sais pas exactement ce que c'est. Serais-tu capable de me le dire, de me le procurer ?... Quant à la tendresse... on en trouve partout !

Oblomoff chancela. Il s'assit à son tour, essuya ses mains, son front.

Le mot était cruel. Il blessa profondément Oblomoff. Il sourit d'un sourire honteux, pitoyable, comme un mendiant auquel on reprocherait son dénuement. Son visage garda longtemps cette expression d'impuissance ; il se sentait défaillir à force d'émotions et d'humiliations. Son regard terne semblait dire : « Oui, je suis dénué de tout, pitoyable, misérable... Ces coups sont mérités ! »

Olga comprit soudain combien ses paroles avaient été vénéneuses. Elle courut vers lui :

— Pardonne-moi, mon ami, murmura-t-elle doucement, d'une voix pleine de larmes. Je suis folle, je ne sais plus ce que je dis. Re commençons à vivre comme auparavant.

— Non, dit Oblomoff en se levant et en repoussant ses caresses. C'est impossible. Tu n'as pas besoin de rougir de tes paroles, je les ai bien méritées.

— Je suis une fantaisiste, une folle ! répétait la jeune fille.

Et elle se mit à pleurer :

— Va-t'en ! s'écria-t-elle subitement, en lacérant son mouchoir. Je tiens encore au passé... Mais d'où vient ce malheur ? Qui t'a maudit, Ilia ? Pourquoi sommes-nous condamnés à souffrir. Il n'y a pas de nom pour définir ce mal !

— Si, il y en a un, murmura Oblomoff.

Elle leva sur lui un regard interrogateur :

— *Oblomovtchina*, dit-il à voix basse ; puis il saisit la main de la jeune fille, voulut la baiser, mais n'en eut point la force et la pressa contre ses lèvres. De grosses larmes coulèrent sur ses doigts. Puis sans lever la tête, sans lui montrer son visage, il sortit.

Oblomoff erra toute la journée à travers les rues et rentra à la maison tard dans la nuit. La patronne fut la

première à l'entendre frapper et réveilla Zakhare et Anissia.

Ilia Ilyitch ne s'aperçut point de la présence de Zakhare qui lui retira ses chaussures et lui jeta sa robe de chambre sur les épaules.

Il se contenta de demander faiblement :

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est votre robe de chambre. On vient de la nettoyer et de la repriser.

Oblomoff demeura immobile dans le fauteuil dans lequel il s'était laissé tomber en entrant. Autour de lui, tout se replongea dans un profond sommeil. Il ne s'aperçut ni de la nuit qui s'écoulait lentement, ni du bruit de la pendule qui scandait les heures. Son esprit était en proie à un chaos de pensées qui couraient sans but, comme des nuages chassés par le vent. Elles paraissaient sans suite, et il ne parvenait pas à concentrer son attention sur aucune d'elles.

Il était meurtri, blessé à mort. La vie avait reflué de son cœur et ne reprenait que très lentement son rythme normal. Oblomoff traversait une crise violente ; il ne ressentait ni fatigue ni souffrance physique. Il regardait droit devant lui et ne s'aperçut point de la lueur de l'aube qui filtra à travers le volet ; il n'entendit guère le chant du coq, les jappements du chien et le cliquetis de sa chaîne, le bruit de la vaisselle et le ronronnement du samovar à la cuisine.

Enfin, vers dix heures, Zakhare poussa la porte, voulut la refermer d'un coup de pied, selon son habitude, manqua son but, et rattrapa juste à temps le plateau. Il sentait dans son dos le regard d'Anissia qui le fixait.

Zakhare parvint sans encombre jusqu'au chevet du lit de son maître en appuyant fortement son menton barbu contre le plateau ; il allait déposer celui-ci sur la petite table et réveiller le Barine, lorsqu'il s'aperçut soudain que le lit était vide.

Il frémit. Une tasse vola en éclats, puis le sucrier. Il tendit la main pour sauver les autres objets qui glissaient un à un sur le parquet, et ne réussit qu'à rattraper une cuillère.

— Qu'est-ce que c'est que ça ! grognait Zakhare, tandis qu'Anissia ramassait les morceaux de sucre, le pain et les débris de vaisselle. Où est le Barine ?

Il le découvrit enfin, assis dans un fauteuil avec une figure de l'autre monde.

— Qu'avez-vous, Iliia Ilyitch, à rester debout toute la nuit ?

Oblomoff jeta un regard vague sur le domestique, sur les taches de café et le sucre répandus sur le tapis. Il murmura :

— Pourquoi as-tu cassé cette tasse ?

Puis il s'approcha de la fenêtre. Une neige épaisse tombait, recouvrant la terre :

— La neige, la neige, la neige, répétait Oblomoff en fixant d'un regard stupide la couche immaculée qui s'étalait sur la palissade et sur les plants de choux. — Elle a tout recouvert ! ajouta-t-il dans un murmure, puis il se coucha, et s'endormit d'un sommeil de plomb.

Il était plus de midi, lorsqu'il fut réveillé par le grincement de la porte qui s'ouvrait. Une main lui présenta une assiette sur laquelle fumait une tranche de pâté.

— C'est dimanche, aujourd'hui, dit une voix caressante. Nous faisons des pâtés ; en voulez-vous ?

Oblomoff ne répondit pas. Il avait le délire.

## XII

Une année s'était écoulée depuis la maladie d'Ilia Ilyitch. Bien des choses avaient changé de par le monde. Cependant, dans le quartier de la Vyborgskaya, dans la maison de la veuve Pshenitzine, les jours et les nuits coulaient paisiblement, sans incidents brusques ou inattendus : les quatre saisons se déroulaient harmonieuses, l'une après l'autre. Et pourtant, même ici, la vie ne s'arrêtait guère, évoluait lentement, imperceptiblement, et ces modifications progressives ressemblaient à certains phénomènes géologiques : ici une montagne s'effrite, là, la mer dépose sur le rivage un vase millénaire, ou bien reflue, formant un accroissement de terrain.

Ilia Ilyitch était rétabli. Le fondé de pouvoirs, Zaterty, s'était rendu à Oblomovka et avait envoyé l'argent obtenu pour la vente du blé. Il avait été généreusement récompensé pour ses efforts.

En ce qui concernait les redevances, Zaterty écrivait qu'il était impossible de rassembler cet argent, que les paysans étaient en partie ruinés, et que les autres s'étaient dispersés et demeuraient introuvables.

Quant à la route et au pont, Zaterty ajoutait qu'il n'y

avait pas à se presser et que les paysans préféreraient franchir le ravin et escalader la colline pour atteindre le prochain village, plutôt que de travailler à la construction d'une chaussée.

En un mot, les renseignements, ainsi que la somme reçue, étaient pleinement satisfaisants, et Ilia Ilyitch, ne trouvant plus urgent de se rendre à Oblomovka en personne, put vivre tranquille jusqu'à l'année prochaine.

Après sa maladie, Oblomoff demeura longtemps sombre et taciturne. Puis la douleur vive fut remplacée par une indifférence muette. Pendant des heures entières, il regardait la neige tomber à gros flocons, ensevelir la rue, couvrir le bois empilé dans la cour, le poulailler, la niche du chien, le jardin, le potager et couronner les pieux de la palissade de hautes pyramides blanches. Tout semblait mort, enveloppé d'un épais linceul.

Ilia Ilyitch écoutait le grincement du moulin à café, le cliquetis de la chaîne et les aboiements du chien, le frottement de la brosse passée par Zakhare sur les chaussures, le bruit cadencé de la pendule.

La patronne entrait dans sa chambre, lui offrant quelque provision à acheter, ou présentant un morceau de choix. Les enfants couraient en jouant autour de lui, et il leur faisait répéter leur leçon, écoutait leur bavardage avec un sourire morne.

La montagne s'effritait lentement, la mer reflétait du rivage, et Oblomoff reprenait peu à peu sa vie normale.

L'automne, l'hiver, l'été s'écoulèrent monotones et tristes. Ilia Ilyitch attendait le printemps et rêvait à Oblomovka.

Au mois de mars on fabriqua des gâteaux en forme d'alouettes (1), on enleva les doubles fenêtres, et on vint

(1) Gâteau fabriqué, selon une vieille coutume, pour célébrer les premiers soins du printemps.

annoncer à Oblomoff que la Néva était en plein dégel.

Il errait dans le jardin. Puis, on se mit à semer les légumes dans le potager ; vint ensuite l'époque de divers jours de fête : la Trinité, le *Sémik*, le premier mai ; on décora la maison de branches de bouleau, de couronnes tressées ; on s'en alla prendre le thé dans le petit bois.

Dès le début de l'été, on parla de deux grandes fêtes dont la date approchait : la Saint-Jean, jour du nom du frère de la patronne, et la Saint-Élie, fête d'Oblomoff. Et lorsque la patronne achetait au marché un morceau de veau particulièrement tendre, ou si son pâté était particulièrement réussi, elle disait :

— Ah ! si je pouvais trouver un morceau pareil à celui-ci, si mon pâté pouvait être aussi réussi à la Saint-Jean ou à la Saint-Élie.

On parlait également d'un certain vendredi où on irait faire une excursion à « la Poudrière », et de la fête célébrée dans le cimetière de Smolensk à Kolpino.

Ilia Ilyitch entendit sous sa fenêtre le gloussement de la pondeuse et les cris des poussins. Il y eut des pâtés farcis de champignons et de jeunes poulets, des concombres frais dans de la saumure, des baies cueillies au jardin.

— Les tripes ne sont plus bonnes, disait la patronne, on en demande soixante-dix kopecks ; par contre, il y a du saumon frais, on pourra faire de la soupe froide au poisson.

Si le ménage de la veuve Pshenitzine était aussi florissant, c'est que le frère de la patronne, Ivan Matveievitch Mouchoiaroff, était un grand épicurien.

Il était plus que négligent dans sa toilette, portait le même habit pendant de longues années, et lorsqu'il enlevait ses vêtements, il les jetait dans un coin au lieu de les suspendre. Il ne changeait de linge que le samedi comme un ouvrier. Par contre, il se montrait

extrêmement prodigue dans le domaine de la gastronomie.

Il avait l'habitude de dire :

— On ne voit pas ce qu'il y a dans le ventre et cela ne donne pas de prétexte aux vains racontars ; tandis qu'une chaîne de montre trop lourde, un habit neuf, des chaussures claires ne font que susciter des commérages.

Aussi voyait-on sur la table des Pshenitzine le veau le plus tendre, de l'esturgeon couleur d'ambre, des gélinottes blanches. Ivan Matvelevitch s'en allait dépister des vivres au marché, les reniflait comme un chien de chasse, rapportait sous le pan de sa redingote une poularde bien grasse, et ne marchandait pas une dinde de quatre roubles.

Un jour, en plaisantant, Oblomoff avait proposé de confier son ménage à la patronne et de se débarrasser ainsi de toute préoccupation culinaire.

Une vive joie se peignit sur le visage de la jeune femme. Quel bonheur d'étendre ainsi ses prérogatives de ménagère, et de plus, s'adjoindre Anissia ! La patronne consulta son frère, et dès le lendemain, tous les ustensiles de la cuisine d'Oblomoff déménagèrent dans celle d'Agafia Matveievna. Son argenterie et son linge furent placés dans le buffet de la patronne. Akouline quitta ses fonctions de cuisinière et fut chargée du poulailler et du potager.

A présent, ils vivaient sur un pied large, achetaient en gros le sucre, le thé, les provisions ; la salaison des concombres, les marinades, les confitures, prenaient des proportions imposantes.

Agafia Matveievna était toute fière, Anissia arrondissait ses bras, comme l'aigle ouvre ses ailes, la vie coulait large et pleine d'activité.

Oblomoff prenait ses repas avec la famille Pshenitzine. Ce n'était plus Zakhare, mais la patronne elle-même qui lui apportait son café et son thé. Lorsque

Zakhare omettait d'épousseter la chambre de son maître, Anissia faisait irruption dans ses appartements, et se mettait à nettoyer, à essuyer de sa main, de son bras nu, du bout de son tablier ou même de son nez. En un instant, elle avait remis la pièce en ordre, soufflé la poussière, rangé les objets. A moins que ce ne fût la patronne elle-même qui jetât un coup d'œil dans la chambre d'Oblomoff tandis que celui-ci se promenait au jardin.

Cette lente évolution, cet effritement du sol suivi de légères secousses volcaniques, avaient également lieu dans le cœur de la patronne, mais personne, ni Agafia Matveievna elle-même, ne s'en rendait compte. Ils ne devaient s'en apercevoir que bien plus tard, à la suite de certains événements importants, qui furent la conséquence directe de cette évolution.

Agafia Matveievna n'avait jamais vu d'être pareil à Oblomoff ; à ses yeux, celui-ci appartenait à une catégorie de gens qui évoluaient dans une sphère lointaine et inconnue. Ilia Ilyitch ne se comportait guère comme son défunt mari, le secrétaire de collège Pshenitzine, qui marchait d'une démarche précipitée et tremblait sans cesse d'être en retard à son bureau. Ilia Ilyitch avait des allures empreintes d'une dignité tranquille, son regard était hardi, impérieux, tandis que celui de Pshenitzine était inquiet et suppliant.

Le visage d'Ilia Ilyitch était blanc et tendre, ses mains délicates ne ressemblaient guère aux pattes rouges du frère de la patronne, Ivan Matveievitch. Ses attitudes étaient pleines d'une noble grâce, et ses discours, même lorsqu'elle n'en comprenait pas le sens, lui paraissaient merveilleux.

Il portait du linge fin, changeait tous les jours de chemise, se lavait avec du savon parfumé, se faisait servir par un domestique, et était le maître de trois cents serfs.

Oblomoff se rendait bien compte du changement qu'il avait apporté dans la maison de la veuve Pshenitzine. Depuis son arrivée, le chien de garde lui-même recevait une triple ration d'os. Mais Ilia Ilyitch ne se doutait guère de la victoire facile qu'il avait remportée sur le cœur de sa propriétaire. Il se liait de plus en plus avec Agafia Matveievna. Il ne songeait guère à l'amour, du moins à ce genre d'amour qu'il venait de subir comme on subit la fièvre, la rougeole ou la petite vérole : il frissonnait encore rien qu'à ce souvenir.

Il se rapprochait d'Agafia Matveievna, comme on se rapproche du feu, qui vous communique une douce chaleur, mais qu'on ne saurait aimer d'amour.

Après dîner, il s'attardait auprès d'elle, fumait sa pipe, et la regardait ranger l'argenterie et la vaisselle. Elle allait chercher les tasses dans le buffet, et ayant soigneusement essuyé l'une d'elles, servait le café à Oblomoff avant tout le monde. Lorsque sa porte demeurerait ouverte, il arrêta volontiers son regard sur sa gorge pleine, ses bras arrondis, et il lui arrivait parfois d'entr'ouvrir lui-même cette porte, et de lui lancer quelque plaisanterie.

Cependant il ne s'ennuyait point sans elle, et souvent, au lieu de demeurer auprès de la jeune femme, il s'en allait dormir dans sa chambre. Mais il savait, qu'à peine réveillé, et au moment précis où il ouvrirait les yeux, le thé serait servi.

De plus, tout cela se faisait tranquillement, sans agitation, sans émotions vaines. Son cœur ne battait pas, il n'était point torturé à l'idée de voir ou de ne pas voir la patronne ; il ne se demandait guère ce qu'il allait lui dire, comment il allait répondre à ses questions, de quel regard elle allait l'accueillir. Il ne connut ni mélancolie, ni larmes, ni angoisses. Il passait ses journées à fumer, à la regarder coudre, lui parlait ou ne lui adressait guère la parole selon son bon plaisir. Il se

sentait calme, heureux, n'éprouvait aucun désir, ayant tout sous la main.

Quant à Agafia Matveievna, elle n'exigeait rien de lui, n'avait pas la moindre prétention à son égard ; elle ne cherchait point à exciter son énergie ou son amour-propre, et ne lui reprochait guère la vie paresseuse et passive qu'il menait.

Une main invisible l'avait planté, comme une plante rare, loin de la chaleur, l'avait abrité de la pluie, le soignait avec tendresse.

— Qu'avez-vous, Agafia Matveievna à passer l'aiguille si près de votre nez ? disait Oblomoff : si vous continuez, vous allez coudre votre nez à votre jupe !

Elle souriait :

— Je vais finir cet ouvrage, murmurait-elle, et nous allons souper aussitôt.

— Qu'y a-t-il pour souper ?

— De la choucroute avec du saumon ; je n'ai pas pu trouver d'esturgeon nulle part. Puis, du veau, du blé de sarrasin passé à la poêle...

— C'est parfait ! Que vous êtes bonne d'y avoir pensé ! Pourvu qu'Anissia n'ait pas oublié.

— Je ne suis donc bonne à rien ? Entendez-vous le bruit de la friture, à la cuisine ?

Elle cassait son fil du bout de ses dents, pliait son ouvrage et l'emportait dans sa chambre.

Oblomoff se rapprochait d'elle, comme on s'approche du feu ; et un jour il se trouva tout près de la flamme, à deux doigts d'un incendie.

Il était en train d'arpenter sa chambre, et apercevait, à travers la porte entre-bâillée, les bras nus de la jeune femme, qui paraissait tout particulièrement affairée.

— Toujours occupée ? dit-il en pénétrant dans la chambre.

— Je suis en train de piler de la cannelle, répondit-elle en regardant au fond du mortier comme au fond

d'un abîme, et en triturant impitoyablement les épices.

— Et si je vous empêchais de travailler ? fit Oblomoff en la saisissant par les coudes.

— Lâchez-moi. Je dois encore piler le sucre, et tirer le vin pour le pudding.

— Et dites... si je me mettais à vous aimer ?

— Elle sourit :

— M'aimeriez-vous ? demanda Oblomoff.

— Et pourquoi pas ? Dieu nous commande d'aimer tout le monde.

— Et si je vous embrassais ? murmura-t-il, en se penchant sur la nuque d'Agafia Matveievna et en effleurant sa joue d'un souffle brûlant.

— Nous ne sommes pas en semaine sainte, dit-elle toujours avec le même sourire.

— Eh bien, embrassez-moi.

— Si Dieu permet nous vivrons jusqu'à Pâques, alors nous pourrons nous embrasser, répondit-elle, sans la moindre crainte ni confusion, immobile comme un cheval, auquel on passe le harnais. Il l'embrassa légèrement au cou.

— Attention, je vais renverser la cannelle, tant pis pour vous s'il n'en reste pas pour le dessert !

— Ce ne serait pas un grand malheur !

— Qu'est-ce que c'est que cette tache ? demanda Agafia Matveievna d'une voix pleine de sollicitude, en soulevant un pan de sa robe de chambre.

— Ce doit être une tache d'huile, dit-elle en reniflant l'étoffe : où l'avez-vous prise ! A la veilleuse, sans doute ?

— Je ne sais pas.

— Vous avez accroché la porte, s'écria la jeune femme, en découvrant subitement la clé de l'énigme : hier, nous avons huilé les gonds qui grinçaient. Enlevez votre robe de chambre, je la nettoierai, demain cela ne paraîtra plus.

— Que vous êtes bonne, Agafia Matveievna ! dit Oblomoff en se débarrassant de sa robe de chambre d'un mouvement paresseux : — écoutez-moi : allons vivre à la campagne. C'est là que vous aurez un véritable ménage à diriger. Et quelle abondance de bonnes choses ! Champignons, baies, confitures, une basse-cour, une étable !

— Non, répondit-elle en soupirant. Nous avons vécu ici toute notre vie, c'est ici que nous mourrons.

Il la regardait avec une légère émotion, mais ses yeux ne brillaient guère, il ne se sentait point étouffé par les larmes, bouleversé par un invincible élan. Non, il avait envie de se laisser tomber sur le divan, et de contempler ses coudes nus.

## XIII

L'être humain connaît parfois de ces minutes fugitives, où il éprouve la sensation de revivre un passé lointain. Il revoit des visages familiers, entend des paroles qu'il est certain d'avoir entendues jadis. L'imagination se refuse à compléter le tableau, la mémoire ne vient guère à son secours, et les souvenirs demeurent vagues et imprécis.

Oblomoff était enveloppé d'un silence qui lui semblait familier. Il reconnaissait le bruit sec du fil rompu, le tic-tac de la pendule, le chuchotement de paroles connues.

— Je n'arrive pas à enfiler cette aiguille. Tiens, Macha, tu as de meilleurs yeux que moi.

Oblomoff leva un regard paresseux, presque hébété sur la patronne, tandis que des images du passé surgissaient du fond de sa mémoire. Il cherchait à se souvenir où il avait déjà vu tout cela, mais n'y parvenait pas.

Il voyait le grand salon de la maison paternelle, éclairé par une chandelle de suif, les visages de sa mère, et de ses compagnes penchés sur leur ouvrage. Le père arpentait silencieusement la chambre... le passé et le présent se confondaient.

Et Oblomoff rêvait qu'il avait enfin découvert le pays

enchanté où coulaient les rivières de lait et de miel, où on mangeait son pain sans travailler, et où on portait des habits d'or et d'argent.

Il entendait le bruit des assiettes, le tintement des couteaux et des fourchettes, et la voix grêle de la vieille bonne :

— Militrissa Kirbitievna, disait-elle, en désignant la patronne. A ce moment, le chien se mit à aboyer dans la cour. Sans doute étaient-ce des visiteurs qui arrivaient, peut-être André et son père qui venaient de Verkliovo... Oui, ce devait être lui, les pas se rapprochaient, la porte grinça... André ! s'écria Oblomoff, en ouvrant les yeux.

En effet, André était devant lui. La patronne prit l'enfant sur ses bras, plia prestement son ouvrage, et emmena la marmaille. Stoltz et Oblomoff demeurèrent seuls, et s'examinèrent longuement.

— Est-ce toi, André ? murmura enfin Oblomoff d'une voix étranglée par l'émotion.

— C'est moi, répondit André doucement : — Tu es vivant ? en bonne santé ?

Oblomoff l'embrassa en se pressant contre lui comme un enfant.

— Ah ! s'écria-t-il, et cette exclamation semblait trahir toute la somme des chagrins et des tristesses accumulés dans cette âme pendant de longs mois, et qui n'avaient pu s'épancher.

Ils s'assirent tous deux et de nouveau s'examinèrent en silence.

— Es-tu en bonne santé, Ilia ?

— Oui, à présent cela va bien, Dieu merci !

— Tu as été souffrant ?

— Oui, André, j'ai eu une attaque...

— Est-ce possible ? Mon Dieu ? Mais que t'arrive-t-il ? tu es complètement enlisé ! Que deviens-tu depuis les cinq années que nous ne nous sommes vus ?

Oblomoff soupira.

— Tu n'es pas allé à Oblomovka ? demanda Stoltz : Pourquoi ne m'as-tu pas écrit ?

— Que puis-je te répondre, André ? Tu me connais ? Il ne faut pas me poser d'autres questions ! fit Oblomoff d'une voix morne.

— Et tu n'as pas bougé de cet appartement, disait Stoltz, en jetant un regard autour de lui : tu ne t'es pas décidé à déménager !

— Non, à présent, je ne déménagerai plus.

— Ta décision est définitivement prise ?

— Oui, André, définitivement... puis il reprit timidement :

— Olga Sergueievna... va bien ? Où est-elle ? se souvient-elle encore de moi ?

— Oui, Ilia, elle se souvient de toi, comme si vous vous étiez quittés hier, je te dirai tout à l'heure où elle se trouve. Mais dis-moi, tu as plaisanté n'est-ce pas ? en disant que tu ne voulais plus t'en aller d'ici. Je suis venu pour t'emmenner.

— Non, non, dit Oblomoff à voix basse et en lançant un regard inquiet vers la porte. Je t'en supplie, ne recommence pas ! ne dis rien...

— Mais pourquoi ! que t'arrive-t-il ? Tu me connais ; il y a longtemps que j'ai pris cette décision. Jusqu'à présent mille préoccupations me retenaient. Tu dois vivre près de moi ! Dieu merci, je te trouve en vie. Je n'espérais plus... je suis prêt à t'emmenner de force. Il faut changer ton genre d'existence, me comprends-tu ?...

Oblomoff écoutait cette tirade avec impatience :

— Pas si haut, je t'en supplie, on peut t'entendre dans la pièce voisine.

— Eh bien ?

— La propriétaire pourrait croire que j'ai réellement l'intention de déménager.

Et que t'importe ?

— Mais non, c'est impossible, s'écria Ilia Ilyitch : écoute, André, ne te donne plus cette peine inutile, ne cherche plus à me convaincre. Je suis résolu à rester où je suis.

Stoltz leva sur lui des yeux surpris. Oblomoff le regardait d'un regard très calme.

— Tu es perdu, Ilia ! cette maison, cette femme, toute cette ambiance ! Mais c'est impossible. Viens avec moi, partons !

Il avait saisi son ami par la manche et l'entraînait vers la porte.

— Pourquoi veux-tu m'emmener, où veux-tu que nous allions ?

— Hors d'ici ! hors de cette fosse, de ce marécage ! Je veux que tu retrouves une vie saine, normale ! répétait Stoltz d'une voix impérieuse : Où te trouves-tu ? Qu'es-tu devenu ? Souviens-toi, souviens-toi !

— Non, non, ne touche pas au passé, s'écria Oblomoff : j'ai quitté pour toujours cet univers vers lequel tu veux me ramener. Tu ne parviendras jamais à combler l'abîme qui m'en sépare. C'est de la chair vive qui me rattache à cette fosse. Si tu tentes de m'en arracher, je mourrai !

— Mais regarde autour de toi, avec qui passes-tu ton existence ici ?

— Je sais, je réalise tout ! j'ai honte d'être vivant sur cette terre ! mais je ne puis te suivre. Oblomoff baissa les yeux : Il est trop tard à présent. Va, ne t'attarde pas auprès de moi. Je suis digne de ton amitié Dieu en est témoin ! mais je ne suis guère digne de ta sollicitude !

— Non, non ! Tu ne m'as pas tout dit. Je suis décidé à t'emmener coûte que coûte. Voyons, habille-toi, et viens chez moi. Nous passerons la soirée ensemble. J'ai tant de choses à te raconter. Tu ne te doutés même pas ! Du train où vont mes affaires...

Oblomoff lui jeta un regard interrogateur.

— Tu ne vois personne, je l'avais oublié. Je te raconterai tout en détail. Sais-tu qui m'attend dans la voiture près du portail ? Je vais l'appeler...

— Olga, s'écria Oblomoff terrifié, et son visage changea d'expression. Au nom du Ciel, ne la laisse pas entrer ici, va-t-en ! Adieu ! Adieu !

Il poussait presque Stoltz vers la porte. Mais celui-ci refusait d'obéir.

— Oui, Olga. Voici cinq ans que nous sommes mariés. Je ne puis rentrer sans toi. Je lui ai promis. M'entends-tu, Ilia ? Si ce n'est aujourd'hui, ce sera pour demain.

Oblomoff se taisait tête basse, et sans oser regarder son ami.

— Quand te décideras-tu à venir ? C'est Olga qui me l'a demandé.

— Mon cher André, dit Oblomoff d'une voix douce et suppliante, en embrassant son ami, et en posant sa tête sur son épaule : laisse-moi, pour toujours... oublie-moi !

— Comment pour toujours, s'écria André, en écartant Ilia Ilyitch et en le regardant d'un air surpris.

— Oui, murmura Oblomoff.

— Je ne te reconnais pas, Ilia, fit Stoltz, tu me repousses, et à cause de qui ? à cause de cette femme ! Mon Dieu ! Sauve-toi, quitte cette maison. Est-ce possible que tu sois tombé aussi bas que cela ? Cette femme, qui est-elle ?

— Ma femme, dit Oblomoff avec placidité.

Stoltz demeura immobile, comme pétrifié.

— Et cet enfant est mon fils. On l'appelle André, en souvenir de toi, ajouta Oblomoff, et il reprit haleine, heureux d'être arrivé au bout de ses confidences.

Stoltz jeta autour de lui un regard vitreux, hébété. A présent, un abîme s'ouvrait, une muraille de pierre se

dressait devant lui, et Oblomoff semblait disparaître, devenir distant et irréel. André éprouvait seulement l'atroce souffrance que nous cause parfois la nouvelle de la mort d'un ami très cher que nous pensions retrouver.

— Perdu ! murmura-t-il machinalement : Mais que dois-je dire à Olga ?

Oblomoff entendit ces derniers mots, voulut parler, et n'en trouva guère la force. Il tendit ses deux mains à Stoltz, et ils s'embrassèrent tendrement, comme on s'embrasse avant la bataille, avant la mort. Cette étreinte étouffa leurs paroles, leurs larmes, leurs sentiments :

— N'oublie pas mon André ! furent les dernières paroles prononcées par Oblomoff d'une voix éteinte.

Sans prononcer un mot, Stoltz quitta la chambre, sortit dans la cour qu'il traversa d'une démarche lente, puis, monta en voiture. Et Oblomoff s'assit sur le divan, appuya ses coudes sur la table et cacha son visage dans ses mains.

— Non, je n'oublierai point ton André ! songeait Stoltz : Tu es perdu, Ilia, perdu à tout jamais. Je ne puis même pas t'annoncer la bonne nouvelle, te dire qu'Oblomovka ne se trouve plus dans un pays perdu, que d'ici quatre ans ce village deviendra un centre important, que les paysans se mettront au travail, et que le chemin de fer dirigera ton blé sur un grand port. Adieu, vieille Oblomovka ! ajouta André en jetant un dernier regard en arrière, ton règne tire à sa fin.

— Eh bien ? demanda Olga inquiète.

— Rien, répondit André sèchement.

— Il est en vie ? il se porte bien ?

— Oui.

— Alors, pourquoi es-tu revenu si vite ? Pourquoi ne m'as-tu pas appelée ? laisse-moi aller auprès de lui !

— C'est impossible.

— Mais que se passe-t-il là-bas ? s'écria-t-elle avec effroi : Parle !

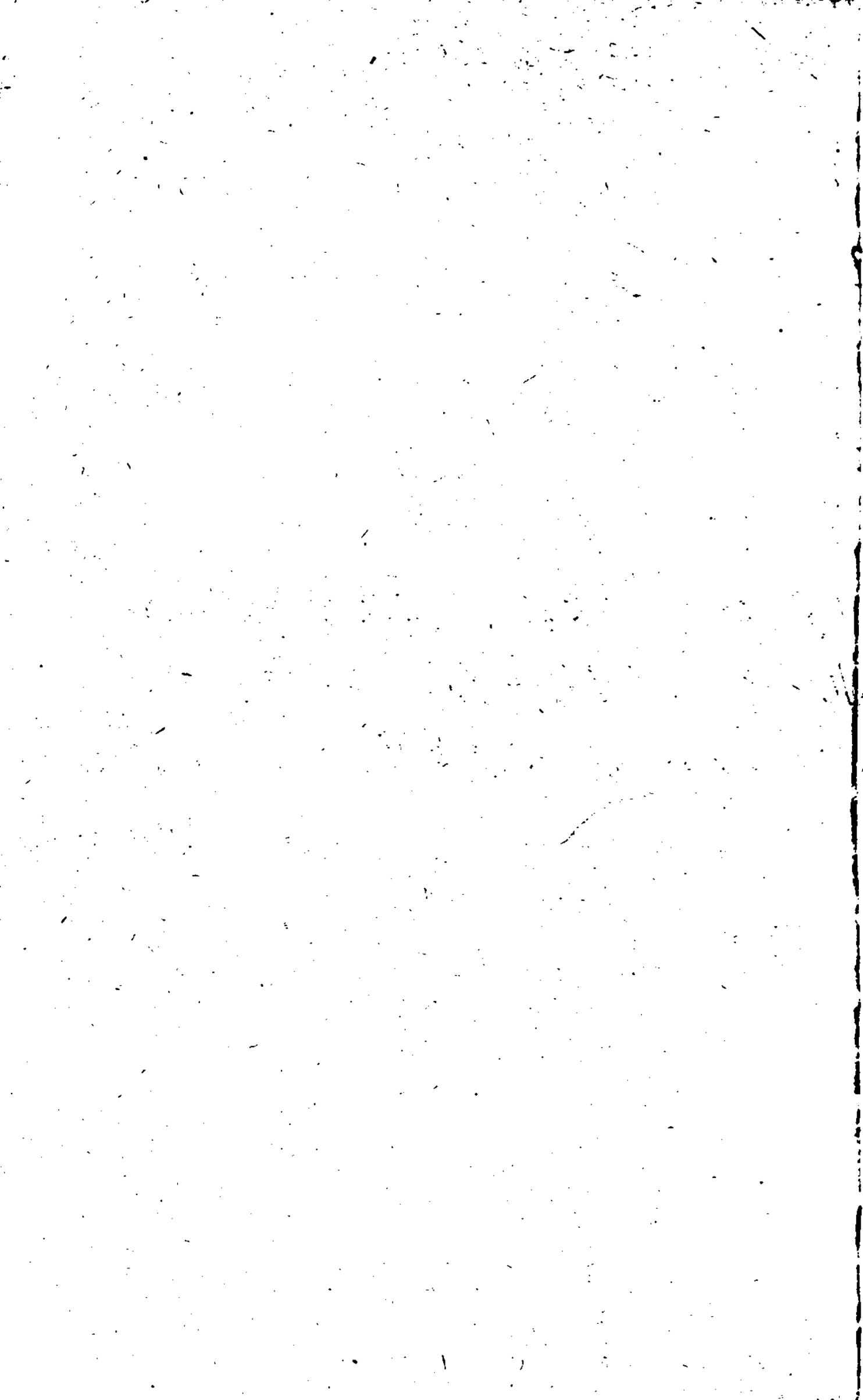
Stoltz se taisait.

— Voyons, que se passe-t-il ?

— *Oblomovstchina* ! s'exclama Stoltz d'un air sombre ; et, sans écouter les questions de la jeune femme, il garda jusqu'à la maison un silence obstiné.

FIN

**ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE 30 JUILLET 1926  
PAR EMMANUEL GREVIN  
A LAGNY-SUR-MARNE**



10/11 11/11 12/11 13/11 14/11 15/11 16/11 17/11 18/11 19/11 20/11 21/11 22/11 23/11 24/11 25/11 26/11 27/11 28/11 29/11 30/11 1/12 2/12 3/12 4/12 5/12 6/12 7/12 8/12 9/12 10/12 11/12 12/12 13/12 14/12 15/12 16/12 17/12 18/12 19/12 20/12 21/12 22/12 23/12 24/12 25/12 26/12 27/12 28/12 29/12 30/12 31/12

**ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE  
LITTÉRATURE RUSSE**

**ROMANS ET NOUVELLES**

**IVAN BOUNINE**

(Prix Nobel 1933)

LE VILLAGE (Traduit par Maurice) ..... 12.

LE MONSIEUR DE SAN-FRANCISCO (Traduit par Maurice), nouvelles .... 12.

LE CALICE DE LA VIE (Tr. par Maurice), nouvelles 12.

**IVAN CHMÉLOV**

GARÇON! (Traduit par H. Mongault) ..... 15.

**DOSTOIEVSKI**

CRIME ET CHATIMENT (Traduit par J. Chuzeville).

2 vol..... 30.

L'IDIOT (Traduit par Al. Mousset), 2 vol..... 30.

UN JOUEUR, suivi de NOTES D'HIVER SUR DES IMPRESSIONS D'ÉTÉ (Trad. par H. Mongault et M. Laval). 15.

LES POSSÉDÉS (Trad. par J. Chuzeville). 3 vol..... 45.

L'ÉTERNEL MARI (Traduit par B. de Schloezer).... 6.

L'ADOLESCENT (Trad. par P. Pascal) ..... 20.

LES FRÈRES KARAMAZOV (Traduit par H. Mongault).

*sous presse* ..... 30.

MÉMOIRES ÉCRITS DANS UN SOUTERRAIN (Tr. par H. Mongault et M. Laval 15.

**ILYA EHRENBURG**

LE DEUXIÈME JOUR DE LA CRÉATION (Traduit par M. Etard) ..... 15.

RAFACE (Traduit par B. Parain et G. Aucouturier). 18.

**NICOLAS GOGOL**

LES AMES MORTES ou LES AVENTURES DE TCHITCHIKOV (Traduit par H. Mongault). 2 vol..... 30.

**IVAN GONTCHAROV**

OBLOMOFF (Traduit par H. Iswolsky) ..... 12.

**ROMAN GOUL**

LANCEURS DE BOMBES (AZEF) (Traduit par N. Guterman) ..... 21.

**G. GRÉBENSTOHKOV**

LES TCHOURAIEV (Trad. et préf. par H. Mongault). 15.

**ZÉNAIDE HIPPIUS**

LE PANTIN DU DIABLE (Traduit par P. de Chèvremont), nouvelle ..... 15.

**ALEXANDRE KOUPRINE**

LE DUEL (Traduit et annoté par H. Mongault).... 15.

LA FOSSE AUX FILLES (IAMA) (Trad. par H. Mongault et L. Desormones) 15.

LE CANICHE BIANE ET AUTRES CONTES POUR ADOLESCENTS (Trad. par H. Mongault), nouvelles. 15.

LE BRACELET DE GRÉNATS (Traduit par H. Mongault), nouvelles ..... 15.

**DMITRI MEREJKOWSKI**

LE ROMAN DE LÉONARD DE VINCI (LA RÉSURRECTION DES DIEUX) (Tr. par Dumesnil de Gramnot. 3 v. 45.

JULIEN L'APOSTAT (LA MORT DES DIEUX) (Traduit par H. Mongault)..... 18.

QUATORZE DÉCEMBRE (DEKABRISTY) (Traduit par M. de Gramont)..... 15.

**POUCHKINE**

RÉCITS (Traduit par André Gide et J. Schiffrin).... 15.

**TH. RECHETNIKOV**

CEUX DE PODLIPNAIA (Tr. par Ch. Neyroud). 12.

**FÉDOR SOLOGOUB**

LE DÉMON MESQUIN (Tr. par H. Pernot et L. Stahl) 15.

**IVAN TOURGUÉNIEV**

MÉMOIRES D'UN CHASSEUR (Traduit par H. Mongault), nouvelles. 2 vol. 30.

**LÉON TOLSTOI**

ŒUVRES POSTHUMES. Dernier roman inédit : LE MYSTÈRE DE FÉDOR KOUZMITCH (Trad. par G. d'Ostrova et G. Masson).... 15.

LES QUATRE LIVRES DE LECTURE (Trad. par Ch. Salomon), contes pour enfants. 24.

ANNA KARENINE (Traduit par H. Mongault). 2 vol. 30.